

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUME.....	II
REMERCIEMENTS .....	5
AVANT-PROPOS.....	6
INTRODUCTION.....	7
 CHAPITRE UN.....	 15
L'ALTRUISME ET LE XIX SIÈCLE.....	15
1.1 CADRE SOCIOHISTORIQUE ET NATURALISME.....	16
1.1.1 Le Second Empire et la Troisième République.....	16
1.1.2 Le Naturalisme .....	18
1.2 ZOLA ET LES THÉORIES SCIENTIFIQUES DE SON SIÈCLE .....	21
1.2.1 La médecine expérimentale.....	22
1.2.2 L'hérédité, la science et l'influence du milieu .....	24
1.2.3 Le positivisme d'Auguste Comte .....	27
1.2.4 Le pessimisme de Schopenhauer.....	30
1.2.5 Darwin et Spencer (le darwinisme social).....	32
1.3 L'ALTRUISME ET L'ÉGOÏSME; ORIGINE ET DÉFINITIONS.....	36
1.3.1 Auguste Comte, altruisme, pitié, fraternité et charité.....	37
1.3.2 Égoïsme psychologique et La Rochefoucauld .....	40
1.3.3 Darwin, Wilson et Sober, l'altruisme évolutionniste .....	41
1.3.4 Samuel et Pearl Oliner, les traits altruistes.....	43
1.3.5 L'altruisme en psychologie .....	44
1.4 RICARD ET BATSON, L'ALTRUISME PSYCHOLOGIQUE.....	45
1.4.1 Théorie générale et principales caractéristiques.....	46
1.4.2 L'empathie.....	50
1.4.3 L'amour altruiste de Ricard.....	53
1.5 CRITÈRES RETENUS ET PRÉCISIONS .....	56
 CHAPITRE DEUX .....	 60
LA JOIE DE VIVRE, L'ALTRUISME DANS LA SOUFFRANCE.....	60
2.1 ANALYSE DES PERSONNAGES ALTRUISTES ET ÉGOÏSTES.....	61
2.1.1 Personnage à fortes dispositions égoïstes; la mère.....	63
2.1.2 Les personnages ambivalents; Lazare, Véronique et le père.....	71
2.1.3 Personnage à fortes dispositions altruistes; Pauline .....	73
2.2 LES FACTEURS QUI PEUVENT INFLUENCER L'ALTRUISME ET L'ÉGOÏSME .....	84
2.2.1 Schopenhauer .....	84
2.2.2 L'hérédité et les gènes communs .....	86

2.2.3 Le milieu social .....	88
2.2.4 Les sentiments amoureux et l'amour des autres.....	90
2.2.5 La personnalité et les valeurs .....	90
2.2.6 Empathie.....	92
2.3. L'AMOUR DE LA VIE ET LA VICTOIRE D'UNE ALTRUISTE.....	94
2.4.1. Mise en parallèle de l'évaluation et de l'idéologie.....	95
2.4.2 La souffrance, moteur idéologique et les oppositions .....	97
2.4.3 Impact des gestes .....	101
2.4.4 Les fins des personnages .....	104
CHAPITRE TROIS .....	109
LA TERRE ET LA DÉBÂCLE, UN HOMME ORDINAIRE .....	109
3.1 ANALYSE DES PERSONNAGES ALTRUISTES ET ÉGOÏSTES.....	112
3.1.1 Personnages à fortes dispositions égoïstes ; Buteau et Chouteau .....	113
3.1.2 Personnage à fortes dispositions altruistes ; Jean .....	119
3.2 DES FACTEURS INTERRELIÉS .....	127
3.2.1 Hérité, expériences passées et personnalité .....	127
3.2.2 Influence des pairs .....	132
3.2.3 Fraternité .....	134
3.2.4 Le contexte .....	135
3.2.5 L'empathie.....	141
3.3. IDÉOLOGIE ET SURVIE DU PLUS FORT.....	142
3.3.1. Impact des gestes, survie et coopération .....	143
3.3.2. Évaluations et traces de subjectivité; Jean, un symbole .....	147
3.3.3 Fins des personnages et fins des romans .....	151
CONCLUSION .....	156
BIBLIOGRAPHIE .....	167

## REMERCIEMENTS

J'aurais aimé remettre indéfiniment l'écriture des remerciements, car les mots me sembleront toujours insuffisants pour décrire à quel point je suis reconnaissante envers ceux qui m'ont accompagnée dans ce projet.

Merci à ma directrice, Cynthia Harvey, qui est d'abord parvenue dans son cours de littérature du dix-neuvième siècle à me faire aimer un auteur que j'avais toujours boudé. Sa passion, son entrain dans l'enseignement et son amour des lettres sont contagieux; elle est un modèle, non seulement en tant qu'enseignante, mais aussi en tant que directrice. Sa présence, son soutien, ses corrections patientes et ses critiques constructives m'ont aidée à me rendre jusqu'au bout de ce mémoire.

Merci à ma grand-mère Constance, à qui je dois sans aucun doute d'avoir pu me rendre aussi loin dans mes études. Sans tes bras réconfortants pour bercer mes bébés lorsque je devais travailler, sans ta présence perpétuelle dès que j'avais besoin d'aide, sans tes encouragements et ta confiance dans mes capacités, passer à travers ma maîtrise aurait été beaucoup plus difficile.

Merci à mes amies, Florence et Geneviève, qui mettent de la gaieté dans ma vie et qui m'ont entendue un peu trop souvent parler de Zola. Merci à Rox, Max et Joey, mes compagnons dans cette aventure, qui m'ont permis de me détendre entre deux lectures et avec qui je peux parler de n'importe quelle œuvre littéraire. Merci à mes parents, qui sont toujours derrière moi pour me soutenir et sur qui j'ai toujours pu compter.

Merci à mon mari, Nicolas. Si plus d'hommes étaient comme toi, les mères aux études seraient probablement plus nombreuses. Je ne compte plus tes mots rassurants, tes messages encourageants, tes petites poussées amicales qui m'ont permis d'avancer. Tu as été le premier à me dire d'aller en littérature, qu'importe ce qu'il adviendrait de notre vie après ce choix. Tu m'as soutenue, tu as passé d'innombrables heures à divertir les enfants pendant que je travaillais et tu m'as amené un nombre incalculable de cafés pendant la rédaction de mon mémoire. J'espère bientôt pouvoir te rendre la pareille.

Finalement, merci à mes enfants, qui sont ma principale source de motivation. Vous me donnez la volonté de toujours avancer, de toujours donner le meilleur de moi-même, afin que vous sachiez plus tard qu'avec de la détermination, vous pouvez réaliser vos objectifs.

## AVANT-PROPOS

Ce mémoire semblera long au lecteur et pourtant, il aurait pu l'être davantage. Il nous semblait important de nous intéresser dans les détails à plusieurs des œuvres de Zola, afin de dresser un modèle éthique juste, qui prend en compte les récurrences et l'ensemble, tel que le préconisait l'auteur. Prendre un seul livre était donc impossible de facto et n'en prendre que deux aurait mené à une analyse qui nous aurait semblé incomplète, car alors seuls quelques aspects auraient été traités et notre conclusion ne se serait appuyée que sur un mince échantillonnage. Toutefois, nous ne pouvions traiter de tous les livres du cycle et le lecteur s'interrogera sur ce qui a arrêté notre choix sur *La Joie de vivre*, *La Débâcle*, *La Terre* et *Le Docteur Pascal*. Ces œuvres présentant des personnages fortement altruistes, on pourrait nous opposer qu'ils ne sont pas représentatifs du cycle, plusieurs autres romans présentant des personnages qui ont plutôt une forte tendance égoïste. Or, l'égoïsme de ces personnages a déjà été traité à maintes reprises, servant souvent de base justificative à ceux qui associent le cycle à la seule noirceur des individus. Comme nous voulions faire valoir l'altruisme qui émerge des *Rougon-Macquart*, il nous semblait pertinent de choisir les romans où il ressort avec le plus de force. Malgré tout, bien qu'ils ne soient pas tous abordés ou analysés en profondeur, nous prenons en compte les autres romans du cycle et mentionnons à quelques reprises certains d'entre eux, considérant que l'hypothèse que nous défendons s'applique aussi très bien au reste des *Rougon-Macquart* et que les conclusions soulevées peuvent s'étendre aux autres romans du cycle.

## INTRODUCTION

Les recherches sur l'altruisme se sont beaucoup développées aux États-Unis dans les dernières années, surtout en philosophie, en sociologie et en psychologie. Le philosophe Auguste Comte, premier à avoir utilisé le terme de l'altruisme, le définit comme nécessitant « [...] l'élimination des désirs égoïstes, ainsi que l'accomplissement d'une vie consacrée au bien d'autrui<sup>1</sup> ». Depuis, les définitions concernant l'altruisme se sont multipliées. Ce thème, longtemps laissé de côté dans les études littéraires, commence à s'y faire lentement une place<sup>2</sup>, mais très peu de romans ont été jusqu'à présent étudiés sous cet angle. Dans ces recherches, les noms de Balzac et Hugo sont fréquemment cités, tandis qu'un de leur contemporain, Émile Zola, est plutôt mentionné pour évoquer un ratage de la charité.

Ce dernier, figure marquante de la littérature française et de l'histoire du dix-neuvième siècle, s'est illustré par son engagement littéraire et politique, notamment lors de l'affaire Dreyfus, qui l'a consacré comme défenseur des valeurs universelles, tout en lui attirant la haine des antidreyfusards. Dans son œuvre célèbre, *L'Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, il pose un regard critique sur la société française entre 1852 et 1870, cadre historique de ses romans, ainsi que sur la

---

<sup>1</sup> Auguste Comte, *Catéchisme positiviste ou Sommaire exposé de la religion universelle*, Paris, Carilian-Goeury, 1842, 388p.

<sup>2</sup> Un appel à contribution sur le thème « charité » a d'ailleurs été lancé par la revue *Romantisme*. Les articles issus de cet appel n'ont pas encore été publiés.

III<sup>e</sup> République, société de production de l'œuvre. Naturaliste, désirant peindre les hommes tels qu'il les voit, Zola trace le portrait d'individus égoïstes, qui cherchent à satisfaire leurs ambitions personnelles et leurs désirs. Le cycle des Rougon-Macquart comporte 20 romans, qui ont été souvent mis en parallèle avec le socio darwinisme de Herbert Spencer. Les œuvres de Zola ont donc été fréquemment étudiées comme étant dominées par la loi du plus fort et la critique de l'époque a énormément reproché à l'auteur de ne peindre que le pire de la société, à travers des personnages dénués de psychologie. L'un de ses détracteurs, Léon Daudet, a dit ainsi à son sujet, alors qu'il s'opposait à son intronisation au panthéon :

Vous ne vous imaginez pas l'amas d'ordures incroyables, de vilénies pour la vilénie, d'obscénités pour l'obscénité, que représentent ses trente tombereaux de Rougon-Macquart. [...] Les âmes n'existent pas pour [Zola]. Il les amalgame au désir physique, à la sensualité la plus plate. Il fait des déchets, des détritrus, avec toutes les aspirations, et il les jette ensemble au baquet de son style.<sup>3</sup>

Ces reproches féroces ont été repris par de nombreux journalistes de l'époque<sup>4</sup>, bien que certains mentionnaient aussi le talent de l'écrivain contesté. La critique actuelle est moins incisive, reconnaissant les compétences de Zola, moins scandalisée par la description de mœurs qui ne sont plus autant choquantes au vingt-et-unième siècle. Plusieurs ont toutefois conservé l'idée que les personnages de l'écrivain sont statiques, sans psychologie, voués à la fatalité, à un destin préétabli et dessiné par l'hérédité. La

---

<sup>3</sup> Léon Daudet, « La Réunion de la Salle Wagram », *L'Action française : organe du nationalisme intégral*, Paris, n.11, mars 1908, p.3, [En ligne].

<sup>4</sup> Mentionnons notamment la critique acerbe d'Antoine Laporte, qui a écrit au sujet du naturalisme et de Zola : « Sous sa plume, trempée de déjections populacières et chargée du pus pestilentiel de toutes les plaies humaines et sociales, le naturalisme est, non seulement l'art de chatouiller et d'exciter les goûts dépravés du public, mais d'enfiévrer et de congestionner leurs appétits sensuels jusqu'à l'hystérie, jusqu'à la folie érotique [...] » Antoine Laporte, *Le naturalisme ou l'immoralité littéraire : Émile Zola, l'homme & l'oeuvre*, Paris, Gautherin, 1894, p.109, [En ligne].

chercheuse Lisa Suet Ying affirme ainsi que l'hérédité, au sein des romans, est « [...] perçue comme [un] facteur essentiel qui prédétermine l'existence des personnages<sup>5</sup> ». Cette hérédité dicterait leurs gestes, tant altruistes qu'égoïstes, davantage responsable de leurs actions que d'autres facteurs plus variés. Un autre détail relevé par la critique de jadis subsiste et revient fréquemment dans les recherches modernes : l'idée selon laquelle le cycle des Rougon-Macquart serait une représentation de la lutte pour la survie de Darwin<sup>6</sup>, où les personnages plus égocentriques seraient victorieux. Selon Jacques Pelletier « [...] Zola a tendance à voir la lutte des classes comme une variante de la lutte biologique entre les espèces, des forts contre les faibles; sa conception de l'histoire [...] conserve des relents darwiniens<sup>7</sup> ». De fait, les luttes existent bel et bien, occupant une place importante au sein des romans et ce sont souvent des personnages fortement égocentriques qui sont cités comme principaux protagonistes, comme Octave dans *Au bonheur des dames*, Aristide Saccard dans *La Curée* ou Félicité Rougon, dans *La Fortune des Rougon*. S'intéressant à la place de l'évolution dans les œuvres de Zola, Habiba Harden affirme : « Celui qui possède un tempérament de lutteur, c'est-à-dire la pulsion, le désir de battre les autres, celui-là va gagner quelles que soient les circonstances.<sup>8</sup> » Mais peut-on vraiment affirmer qu'un tel individu serait victorieux et que le cycle des Rougon ne présente que la lutte fatidique, où le plus fort, le plus égoïste, l'emporte physiquement et moralement sur les autres ? Car les œuvres de Zola présentent aussi des personnages bons et bienveillants, qui souscrivent plutôt

---

<sup>5</sup> Lisa Suet Ying Ng, *Le Naturalisme Accidentel*, University of Calgary, Ann Arbor, 2008, p.132.

<sup>6</sup> Notons ici la confusion avec le darwinisme de Spencer, qui sera expliqué dans le premier chapitre. Lorsqu'ils rapprochent les œuvres de Zola de Darwin, les critiques prennent rarement en compte le darwinisme social.

<sup>7</sup> Jacques Pelletier, « Lukacs, lecteur de Zola », *Les Cahiers Naturalistes*, Paris, A17, n.41, 1971, p.71.

<sup>8</sup> Habiba Harden, *Conflit et évolution dans « Au Bonheur des Dames » et « L'Argent » d'Émile Zola*, Emory University, ProQuest Dissertations Publishing, 1988, p.86.

à l'altruisme, ne confirmant pas la théorie de la survie du plus fort, mais bien l'importance de la coopération, telle que mise de l'avant par Darwin. Colette Becker affirme :

[...] Zola et les autres nous donnent à voir une humanité avilie, une cohorte d'êtres accablés par l'adversité ou la maladie, incapables de comprendre et de lutter, victimes de la méchanceté des autres [...]. Dans cette époque de capitalisme conquérant, il n'y a plus de règles morales. L'individualisme triomphe. L'or et le pouvoir sont les seules valeurs. Les faibles sont éliminés par les forts, selon la loi établie par Darwin.<sup>9</sup>

Si l'individualisme triomphe, comment expliquer la valorisation par le narrateur des personnages bons, qui n'y souscrivent pas? Sont-ils vraiment désavantagés par rapport aux personnages plus égocentriques, quelles fins les attendent et que nous révèlent ces fins sur les idéologies véhiculées dans les œuvres de Zola? À contre-courant de la critique traditionnelle de l'œuvre zolienne, nous avons comme hypothèse que si la lutte est bien présente dans le cycle des Rougon-Macquart, elle ne fait pas l'apologie de la « survie du plus fort ». Loin de valoriser les ambitieux qui sacrifient autrui pour s'avantager, plusieurs romans les discréditent et les condamnent, mettant de l'avant la plus grande sérénité mentale des personnages ayant de fortes dispositions altruistes et l'importance de la coopération. Ainsi, les personnages altruistes ne sont pas inévitablement perdants, en dépit de la déchéance morale et physique qui fait la réputation des romans du cycle. Quant aux facteurs qui peuvent influencer les personnages, nous croyons que l'hérédité – que Zola rendait responsable des actes de ses personnages – ne peut expliquer entièrement les dispositions altruistes ou égoïstes

---

<sup>9</sup> Colette Becker, *Lire le réalisme et le naturalisme*, Paris, Armand colin, 1992, p.82.



de ces derniers. D'autres éléments, comme l'empathie, l'influence des pairs et l'expérience, ont davantage d'influence, comme le démontrera cette recherche.

Le cycle étant consistant, seuls trois romans seront étudiés dans les limites de ce mémoire: le douzième roman du cycle, *La Joie de vivre* (1883), le quinzième roman, *La Terre* (1887) et le dix-neuvième, *La Débâcle* (1892). Ces trois romans serviront de champs d'investigation littéraire. *La Joie de vivre* présente un personnage extrêmement bon, Pauline Quenu, qui est amoureuse de son cousin Lazare, pour qui elle se sacrifiera, après avoir été graduellement déparée de sa fortune. Dans *La Terre*, Jean Macquart doit faire face à des personnages qui sont poussés entièrement par l'ambition, allant jusqu'au crime pour obtenir ce qu'ils veulent, dans une lutte où la dualité égoïste/altruiste est très présente. Le roman *La Débâcle* montre quant à lui une forme particulière de l'altruisme, la fraternité, présente en temps de guerre et incarnée principalement dans Jean Macquart, qui après les événements qui se sont produits dans *La Terre*, a rejoint l'armée française. Sa déroute face aux Prussiens à Sedan y est relatée et le véritable sens de la « lutte pour la survie » y est concrétisé. Les romans ont été choisis en fonction de leurs différences. La diversité des lieux, l'environnement social différent et les variations du contexte des trois romans permettront de tenir compte des facteurs pouvant agir sur l'altruisme et des différentes formes qu'il peut prendre. Toutefois, d'autres romans du cycle seront parfois cités, pour appuyer nos propos.

Dans une perspective sociosémiotique inspirée de *Texte et idéologie* de Philippe Hamon, nous étudierons la perception qu'ont les autres personnages des individus qui vivent de façon égoïste ou altruiste. Nous nous attarderons également au jugement que

porte le narrateur, discriminateur idéologique du texte, sur ceux-ci. L'évaluation, souvent présente dans des nœuds normatifs, porte sur le savoir-dire, le savoir-faire et le savoir-vivre des personnages<sup>10</sup>. Faite tant par les personnages que par le narrateur, cette évaluation, positive ou négative, sera utilisée afin de voir l'impact qu'elle a sur l'évaluation morale portée ensuite sur le même individu. Nous verrons que le narrateur dévalorise fréquemment des personnages à fortes dispositions égoïstes, pour ensuite discréditer leurs propos moraux et leurs jugements. Les idéologies véhiculées dans le roman, tant par les personnages altruistes et égoïstes que par le narrateur, seront étudiées selon la perspective de Philippe Hamon, mais aussi selon celle de Jacques Dubois dans *L'Assommoir de Zola : société, discours, idéologie*. Bien que les deux définitions de l'idéologie ne soient pas identiques, elles se recoupent sur certains points et permettent une meilleure vision de la place qu'occupent les idéologies dans le cycle des Rougon-Macquart. Selon Dubois, l'idéologie

[g]énéralement tenue pour une fausse conscience [...] forme un ensemble d'idées et de croyances, de valeurs et de représentations d'une relative cohérence, qui se rapporte à un groupe (une classe) et qui sert au groupe à situer sa position dans le tout social, ainsi qu'à la justifier.<sup>11</sup>

Les idéologies véhiculées par le texte ont souvent été associées – à tort – à celles de l'auteur, certains les confondant avec les idéologies des personnages. L'intrusion d'une morale, par le biais du narrateur extradiégétique qui évalue et juge les personnages, tant égoïstes qu'altruistes, est ce qui permettra d'établir le modèle éthique qui semble se dégager des œuvres du cycle. Cette intrusion se fait forte dans le dernier roman du

---

<sup>10</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, 227 p.

<sup>11</sup> Jacques Dubois, *L'Assommoir de Zola : société, discours, idéologie*, Paris, Larousse, 1973, p. 100.

cycle, *Le Docteur Pascal*; nous ne pouvons l'étudier en profondeur dans ce mémoire, mais nous le citerons toutefois dans la conclusion, pour le mettre en lien avec les autres romans analysés.

Afin de poser les bases théoriques et historiques de ce mémoire, nous exposerons dans le premier chapitre le cadre sociohistorique de la production des œuvres de Zola. Les principales théories auxquelles s'intéressaient l'auteur et qui ont eu un impact sur ses romans seront ainsi abordées, comme la médecine expérimentale, l'hérédité, le positivisme, le pessimisme, les écrits de Darwin et le darwinisme social de Spencer. Nous traiterons également du naturalisme et de l'influence du milieu, indissociables de Zola. Les théories principales de l'altruisme et de l'égoïsme seront expliquées et détaillées : l'altruisme de Comte, l'altruisme évolutionniste, l'égoïsme psychologique et les traits altruistes de Samuel et Pearl Oliner. C'est la définition de l'altruisme psychologique, tel que décrit par le psychologue Daniel Batson et par Matthieu Ricard, que nous utiliserons dans le cadre de ce mémoire et qui clôturera ce chapitre. La vision des deux chercheurs sur l'altruisme accorde une place très importante aux motivations derrière l'acte, ainsi qu'à l'empathie, ce qui est très pertinent dans une étude des personnages.

Le deuxième chapitre servira à analyser *La Joie de vivre*; le troisième portera sur *La Terre* et sa suite, *La Débâcle*. Batson ayant mis de l'avant l'importance de la motivation derrière les gestes pour déterminer ce qui est altruiste et ce qui ne l'est pas, c'est cette dernière qui sera principalement prise en compte pour analyser les personnages, ainsi que leurs gestes en eux-mêmes. Ils seront classés selon leurs

dispositions, puis évalués selon leurs actes et leurs discours, à la fois par les autres personnages et par le narrateur. Les facteurs ayant eu une influence sur les dispositions seront étudiés, avant de déterminer ceux qui s'exercent avec le plus de force. Nous nous intéresserons donc à l'hérédité, au milieu, à la personnalité et aux expériences, aux pairs et à l'empathie. La dernière partie de l'analyse de chacun des romans portera sur la fin littéraire et figurée des personnages des œuvres choisies. Nous étudierons donc la fin du roman, comment les personnages égoïstes et altruistes y sont présentés, mais aussi la fin de leur vie, si fin il y a. Ces fins sont extrêmement révélatrices quant à la « déchéance » et aux idéologies véhiculées. Un sommaire sera finalement fait de tous ces éléments en conclusion du mémoire, afin de déterminer le modèle éthique qui se dégage des romans analysés et de voir si, à partir de cet échantillonnage, on peut réellement conclure à une « victoire du plus fort » dans le cycle des Rougon-Macquart.

## CHAPITRE UN

### L'ALTRUISME ET LE XIX SIÈCLE

Ce chapitre a comme objectifs de poser les bases, à la fois théoriques et historiques, qui seront nécessaires par la suite pour l'analyse des différentes œuvres. Le sociologue Pierre Bourdieu ayant affirmé qu'« [...] on ne peut comprendre la production elle-même dans ce qu'elle a de plus spécifique, c'est-à-dire en tant que production de valeur (et de croyances), que si l'on prend en compte simultanément l'espace des producteurs et l'espace des consommateurs [...] <sup>12</sup>», ce chapitre s'intéressera également au contexte sociohistorique de la production des œuvres. Zola s'étant appuyé sur plusieurs théories de l'époque, celles-ci ont eu une importance considérable dans les idéologies véhiculées dans ses romans. Ridiculisées ou valorisées par les personnages, les différentes doctrines qui circulaient au sein de la société au dix-neuvième siècle se retrouvent, sous des formes différentes, dans le cycle des Rougon-Macquart. L'analyse des principales théories au sein des œuvres de l'écrivain permettra de mieux cerner leur influence sur les conceptions morales, même camouflées, qui s'y trouvent et sur les jugements que le narrateur porte parfois sur les personnages. Leur lien avec l'altruisme sera aussi établi. Les théories récentes de l'altruisme trouvent en effet des échos dans les théories du dix-neuvième siècle, époque où le terme est apparu. Un survol sera donc fait pour comprendre les débuts des théories concernant l'altruisme et l'égoïsme, mais aussi pour replacer ces derniers en contexte, à l'époque de Zola (1840-1902), leur définition ayant subi plusieurs modifications.

---

<sup>12</sup> Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, « Mais qui a créé les 'créateurs' ? », Paris, Les éditions de Minuit, 1984, p.217.

L'évolution de leur définition au cours des années, les recherches effectuées, les auteurs les plus importants ayant écrit sur le sujet et les avancées modernes seront mentionnés, afin de dresser un portrait global sur lequel l'analyse des différents romans pourra ensuite reposer.

## 1.1 CADRE SOCIOHISTORIQUE ET NATURALISME

Le cycle des Rougon-Macquart a comme société de production la Troisième République française (1870); le cadre historique des romans est toutefois l'époque du Second Empire (1852-1870). Ces deux régimes ont été accompagnés d'un lot de nouveautés, d'évènements et de nouvelles doctrines, qui se sont répercutés dans les œuvres d'Émile Zola et qui l'ont mené au naturalisme. La chercheuse Colette Becker décrit ces décennies comme fleurissantes d'« hypothèses et découvertes dans tous les domaines des sciences, médicales, naturelles, physiques, etc. [...] »<sup>13</sup> Cette fécondité n'est pas venue seule; elle a aussi amené des déceptions, des guerres et d'importants changements sociaux.

### 1.1.1 Le Second Empire et la Troisième République

Dans les Rougon-Macquart, les personnages évoluent dans un milieu intense, tant au niveau économique que politique. C'est par une extraordinaire fièvre que l'auteur Georges Bafaro décrit la vie économique du Second Empire, affirmant « qu'en vingt ans, la France change de visage et que la première moitié du siècle appartient à un passé révolu. Les mentalités s'en trouvent nécessairement affectées<sup>14</sup> ». Années animées où les affaires comme le chemin de fer et les nouvelles technologies se développent

---

<sup>13</sup> Colette Becker, *op.cit.*, p.42.

<sup>14</sup> Georges Bafaro, *Le roman réaliste et naturaliste*, Paris, Ellipses, 1995, p.14.

rapidement. Le Second Empire est une période où les fortunes peuvent se bâtir vite, mais aussi s'écrouler brusquement, Paris devenant la « capitale brillante des grandes affaires, des élégances et des plaisirs<sup>15</sup> ». Mais derrière cette apparence de faste, des scandales éclatent, des révoltes grondent et les sujets de mécontentement à l'égard du régime augmentent. Celui-ci s'écroule après la défaite à Sedan, décrite dans La Débâcle. La Troisième République s'instaure alors, non sans devoir affronter certaines difficultés. Après l'écrasement de la Commune, qui s'est déroulée de mars à mai 1871, le régime républicain se raffermi, « solidement fondé en 1879<sup>16</sup> ». C'est au sein de ce régime qu'Émile Zola écrit, s'inspirant à la fois du passé et des avancements du siècle. Le dix-neuvième siècle se caractérise par la multiplication des trouvailles scientifiques ainsi que par « [...] les applications pratiques qui en sont tirées. L'essor des méthodes mises en œuvre et leur fécondité ouvrent une ère nouvelle, placée sous le signe de la machine, indéfiniment perfectible, et marquée par la conviction que les secrets de l'univers finiront un jour par être percés<sup>17</sup> ». Cette conviction a une importance considérable sur le développement de certaines théories, qui s'appuieront sur la science. Les écrivains y trouvent une « [...] méthode, des sujets, une nourriture pour leur imaginaire<sup>18</sup> ». Mais avec cette place importante occupée par la science et sa popularité grandissante auprès de certains auteurs du dix-neuvième siècle viennent aussi la désillusion et les attaques : on l'accuse de ne pas avoir « satisfait les espoirs

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.8.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>18</sup> Colette Becker, *op.cit.*, p.44.

mis en elle [...]»<sup>19</sup>. C'est dans cette ambiance et dans ces grands bouleversements que le naturalisme s'instaure.

### 1.1.2 Le Naturalisme

Bien qu'il soit décrit comme le père du naturalisme, Zola ne s'en est pas attribué la création. Le terme n'est en effet pas nouveau, utilisé au cours des siècles, notamment en peinture. C'est en 1865 que l'auteur reprend le mot, alors qu'il « mène campagne dans des articles de journaux, pour un nouveau roman adapté à l'époque contemporaine<sup>20</sup> ». Cette époque où la science occupe une place importante verra donc le naturalisme prendre de l'ampleur, attirant autant l'approbation que les critiques. Bafaro définit le naturalisme comme « [...] la volonté d'observer de façon purement scientifique en vue de les représenter dans une œuvre littéraire, des caractères et des comportements humains, de la même façon qu'un savant naturaliste étudie objectivement une roche, une plante ou un animal<sup>21</sup> ». Par cette prétendue objectivité, le naturalisme se permet d'étayer les plaies, les misères, les vices et les hypocrisies, à la recherche d'une vérité. Zola insiste sur le fait que ce n'est pas une école, mais une méthode, où il n'y a « plus de personnages abstraits dans les œuvres, plus d'inventions mensongères, plus d'absolu, mais des personnages réels, l'histoire vraie de chacun, le relatif de la vie quotidienne<sup>22</sup> ». C'est un champ d'observation, un désir de montrer toute la société, sans se limiter à la seule bourgeoisie.

Revendiquant l'héritage de Stendhal, Balzac, Flaubert et Taine, les naturalistes se veulent les anatomistes « de l'âme et de la chair », disséquant les hommes et leurs

---

<sup>19</sup> Georges Bafaro, *op.cit.*, p.80.

<sup>20</sup> Colette Becker, *op.cit.*, p.56.

<sup>21</sup> Georges Bafaro, *op.cit.*, p.60.

<sup>22</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, Paris, F. Bernouard, (coll. « Oeuvres critiques »), 1880, p.95.



comportements pour les comprendre en profondeur, refusant aux foules « les beaux mensonges, les sentiments tout faits, les situations clichées » auxquels les écrivains romantiques et leurs émules les ont habituées. [...] Enfin, les naturalistes prétendent s'intéresser à la peinture de tous les milieux sociaux et des personnages moyens dans chacune des classes, dont ils donneront une représentation scientifique, comme s'ils étaient médecins ou juges d'instruction.<sup>23</sup>

On retrouve le roman expérimental, qui sera décrit plus tard, dans ce désir de disséquer les foules. Voulant faire une représentation scientifique, les naturalistes prennent énormément de notes, s'informent, observent et se renseignent à diverses sources. Décrivant les caractères constitutifs du roman naturaliste, Zola mentionne qu'il faut d'abord partir de la prémisse que la nature suffit, qu'il ne faut pas la rogner et que l'œuvre « n'a que le mérite de l'observation exacte, de la pénétration plus ou moins profonde de l'analyse, de l'enchaînement logique des faits<sup>24</sup> ». Ce type d'œuvre en dit pour lui davantage sur la nature de l'homme que celles où tout n'est qu'imagination. L'impersonnalité du roman naturaliste, qui doit se garder de juger et de conclure, est selon lui son second caractère. Il affirme :

Le rôle strict d'un savant est d'exposer les faits, d'aller jusqu'au bout de l'analyse, sans se risquer dans la synthèse [...] Eh bien le romancier doit également s'en tenir aux faits observés, à l'étude scrupuleuse de la nature, s'il ne veut pas s'égarer dans des conclusions menteuses. Il disparaît donc, il garde pour lui son émotion, il expose simplement ce qu'il a vu.<sup>25</sup>

Ce rôle objectif, idéal du roman naturaliste, est toutefois impossible à tenir et des traces de la pensée de l'auteur sont bien présentes dans ses œuvres. Le naturalisme

---

<sup>23</sup> Georges Bafaro, *op.cit.*, p.64.

<sup>24</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, *op.cit.*, p.102.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p.104.

étant une méthode, tous n'y traitent pas des mêmes sujets sous le même angle, influencés – qu'ils le veuillent ou non – par les idéologies de l'époque auxquelles ils adhèrent. Toutefois, cette volonté d'objectivité et d'impersonnalité contribue à rendre les œuvres de Zola particulièrement intéressantes dans le cadre d'une étude de l'altruisme : par sa volonté de n'exposer que des faits, avec neutralité, l'auteur expose des personnages humains, aux réactions crédibles, proches de la réalité qu'il voulait décrire.

Par leur souci de tout décrire et de ne pas cacher les laideurs de la vie, les naturalistes ont été fortement contestés. D'anciens amis de Zola se détachent de lui et d'anciens disciples lui reprochent, dans le Manifeste des Cinq, écrit après la publication de *La Terre*, de descendre dans la vulgarité pour des raisons mercantiles. La presse de l'époque ne se montre pas davantage tendre : « Les misères physiologiques, matérielles, morales, les petites de toutes sortes, les comportements marginaux de la société contemporaine mis à nu et analysés avec une froideur de chirurgien qui détaille sans rien cacher, voilà comment sont apparus les romans naturalistes.<sup>26</sup> » Des reproches qui étaient tenus à l'époque du naturalisme et qui ont subsisté, traversant le temps. Pour plusieurs, le naturalisme était associé à la déchéance et à la vulgarité. Le linguiste Pierre Martino affirme : « Le roman naturaliste [...] devait tout régénérer, la morale, la politique et la société ; or il a donné des œuvres brutales, des histoires bien souvent mélodramatiques, farcies de détails crus, qui se disaient scientifiques. Pas autre chose.<sup>27</sup> » Cette opinion a été partagée par de nombreux critiques de l'époque, qui ne voyait

---

<sup>26</sup> Georges Bafaro, *op.cit.*, p.59.

<sup>27</sup> Pierre Martino, *Le naturalisme français : (1870-1895)*, Paris, A. Colin., 1969, p.183.

dans le naturalisme qu'une image impitoyable, qu'un étalement de vices et d'horreurs. Mais les romans de Zola ne sont-ils vraiment qu'un étalage de brutalités, qu'un travail stérile et neutre, sans autre but que l'accumulation de détails choquants ? Certainement pas. L'établissement du modèle éthique du cycle des Rougon-Macquart nécessite, pour comprendre adéquatement les œuvres qui seront analysées, une recherche plus approfondie des théories auxquelles s'intéressait Zola et qui ont pu orienter ses romans – consciemment ou non.

## 1.2 ZOLA ET LES THÉORIES SCIENTIFIQUES DE SON SIÈCLE

Les lectures d'un auteur et les doctrines auxquelles il adhère se répercutent bien souvent dans ses romans et dans les idéologies qui y sont véhiculées. Zola lui-même affirme :

Nous voyons la création dans une œuvre, à travers un homme, à travers un tempérament, une personnalité. [...] Ainsi, tout enfantement d'une œuvre consiste en ceci : l'artiste se met en rapport direct avec la création, la voit à sa manière, s'en laisse pénétrer et nous en renvoie les rayons lumineux, après les avoir, comme le prisme, réfractés et colorés selon sa nature. <sup>28</sup>

Une œuvre ne peut être entièrement impersonnelle et le cycle des Rougon-Macquart comporte des traces des théories qui intéressaient Zola, ainsi que celles auxquelles il s'opposait. On retrouve ainsi son intérêt pour la médecine expérimentale, pour l'hérédité et l'influence du milieu. De façon plus ténue, on peut aussi y reconnaître le positivisme, le pessimisme de Schopenhauer et le darwinisme. À l'état pur, certaines de ces théories ne semblent pas pouvoir être associées à un modèle éthique qui

---

<sup>28</sup> Émile Zola, *Correspondance*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (coll. « Correspondance de Émile Zola »), 1978, p.274.

favoriserait l'altruisme. Nous visons donc ici à expliquer ces théories, ainsi que la conception que Zola semblait s'en faire, afin de démontrer qu'elles ne sont pas en contradiction avec l'idée d'une valorisation des personnages altruistes et d'une critique des égoïstes, et qu'elles peuvent contribuer à expliquer le modèle éthique qui se dessine dans le cycle des Rougon-Macquart.

### 1.2.1 La médecine expérimentale

À la suite de sa lecture de l'Introduction à la médecine expérimentale (1865) de Claude Bernard (1813-1878), Émile Zola a défini en 1878 le roman expérimental, qui est intimement lié au naturalisme. L'auteur s'inspire beaucoup du chercheur, appliquant au roman ses théories, avec certaines nuances. Il ne nie d'ailleurs pas l'influence de l'œuvre de Bernard, affirmant: « Ce livre, d'un savant dont l'autorité est décisive, va me servir de base solide.<sup>29</sup> » Une base solide scientifique, qu'il adapte à ses œuvres. Il reprend ainsi la méthode expérimentale, « fondée sur l'observation minutieuse des phénomènes, suivie de l'expérimentation qui fait varier un paramètre pour constater ce qui se produit alors, à partir de quoi est formulée une hypothèse d'explication, que de nouvelles expériences systématiques permettront d'infirmer ou de confirmer par déductions<sup>30</sup> ». Cette idée d'une observation minutieuse, pour trouver une hypothèse afin de trouver les causes d'un comportement, Zola l'applique dans l'écriture de ses romans; le cycle des Rougon-Macquart devient un laboratoire, où le romancier expérimente, en jouant sur le milieu et les tempéraments.

[...] nous voyons également que le romancier est fait d'un observateur et d'un expérimentateur. L'observateur chez lui donne les faits tels qu'il les a observés, pose le point de

---

<sup>29</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, op.cit., p.11.

<sup>30</sup> Georges Bafaro, op.cit., p.15.

départ, établit le terrain solide sur lequel vont marcher les personnages et se développer les phénomènes. Puis, l'expérimentateur paraît et institue l'expérience, je veux dire fait mouvoir les personnages dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude. C'est presque toujours ici une expérience « pour voir » comme l'appelle Claude Bernard.<sup>31</sup>

Dans le roman expérimental, c'est une méthode scientifique que le romancier cherche à instaurer : comme dans la science, sujet de fascination de l'époque, il veut établir une écriture méthodique, où l'auteur pose son contexte, puis regarde ses personnages à l'œuvre. C'est une recherche des causes, de la vérité des caractères, afin de devenir maître des déterminismes, que Bernard qualifie de « cause qui détermine l'apparition des phénomènes<sup>32</sup> ». Tenant pour acquis qu'il y a une cause pour tous les phénomènes humains, Zola considère l'investigation comme un devoir, afin de conquérir ne serait-ce qu'une parcelle de vérité.<sup>33</sup> C'est donc sur les faits sociaux et les tempéraments qu'il veut agir, sans sortir des lois de la nature. Pour lui, « le but de la méthode expérimentale [...] consiste à trouver les relations qui rattachent un phénomène quelconque à sa cause prochaine, ou, autrement dit, à déterminer les conditions nécessaires à la manifestation de ce phénomène. La science expérimentale ne doit pas s'inquiéter du pourquoi des choses; elle explique le comment, pas davantage<sup>34</sup> ». C'est aux autres que l'auteur laisse le soin d'expliquer le pourquoi des phénomènes; ce faisant, il expose tout de même un ensemble de personnages, de réactions interreliées. Le désir de l'écrivain de rendre le réel, de rapporter des comportements et des caractères en changeant

---

<sup>31</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, op.cit., p.16.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.19.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.20.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.13.

simplement des paramètres, fait du roman expérimental un terrain propice pour l'étude des personnages altruistes. Tel un véritable laboratoire, le roman permet d'analyser les personnages dans différents milieux, selon différents facteurs. Et bien que Zola ait voulu laisser de côté le pourquoi, celui-ci émerge parfois dans ses romans, explications fugaces où percent les idéologies; ces apparitions brèves, traces de subjectivité dans un roman qui se veut neutre, sont très révélatrices et seront analysées ultérieurement.

### 1.2.2 L'hérédité, la science et l'influence du milieu

Les théories de Darwin et du docteur Prosper Lucas sur l'hérédité ont eu une grande influence au dix-neuvième siècle :

On découvre que l'homme, loin d'être libéré, est soumis à une autre justice, bien plus terrifiante, celle de la grande hérédité des névroses, de la folie, à la tare transmise de génération en génération. Cette hérédité-là met à la disposition des artistes, des moralistes, des philosophes, une mythologie moderne et riche, fait naître une série d'interrogations [...] <sup>35</sup>

Comment ne pas y reconnaître les thèmes qui se retrouvent dans le cycle des Rougon-Macquart? La transmission des gènes y occupe une place primordiale, Zola construisant son cycle à partir de la tare originelle de la tante Dide, qui passe de génération en génération. On lui a d'ailleurs reproché de ne voir partout que « le vice, la méchanceté ou la lâcheté, les tares héréditaires, la misère <sup>36</sup> ». Centrale au sein des romans, simple en apparence lorsqu'il s'agit de la description de personnages atteints d'une fêlure, la question de l'hérédité se complique face aux personnages en apparence plus sains – si les traits sociaux sont héréditaires, comment expliquer l'apparition

---

<sup>35</sup> Colette Becker, *op.cit.*, p.45.

<sup>36</sup> Pierre Martino, *op.cit.*, p.88.

d'individus plus altruistes dans une famille qui n'en comporte que très peu? Darwin affirme au sujet de l'hérédité :

[il] n'y a pas, ce me semble, la moindre improbabilité inhérente à ce que les tendances vertueuses soient plus ou moins complètement héréditaires [...] Si les mauvaises tendances sont transmissibles, il est probable qu'il en est de même des bonnes. [...] Le principe de la transmission des tendances morales peut seul nous permettre d'expliquer les différences qu'on croit exister, sous ce rapport, entre les diverses races de l'humanité.<sup>37</sup>

On ne sait si Zola a pu avoir connaissance de cette théorie de Darwin sur l'hérédité, mais l'influence du scientifique dans son œuvre est indéniable. De fait, ses écrits laissent présumer qu'il croyait également à cette transmission des tendances morales et qu'il connaissait les théories générales du chercheur: « Sans me risquer à formuler des lois, j'estime que la question d'hérédité a une grande influence dans les manifestations intellectuelles et passionnelles de l'homme. [...] Il faudrait sur la méthode aborder les théories de Darwin [...]»<sup>38</sup>, écrit-il notamment dans son *Roman expérimental*. S'il croyait à l'influence de l'hérédité, sa conception morale de ce facteur ne semble toutefois pas fataliste. Une perception strictement pessimiste de l'hérédité aurait condamné tous les personnages à l'inévitable déchéance; or, ce n'est pas le cas.<sup>39</sup> La présence d'individus « bons », tels Pauline, Jean Macquart et Pascal, malgré leur bagage héréditaire, est porteuse d'espoir; l'analyse du Docteur Pascal<sup>40</sup> sur l'hérédité

---

<sup>37</sup> Charles Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, Chicoutimi, J.-M. Tremblay, [En ligne], < <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030141299> >, 1871, p.166.

<sup>38</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, *op.cit.*, p.24.

<sup>39</sup> La question de l'hérédité sera davantage traitée dans les œuvres analysées. Nous voulions simplement souligner ici l'influence – et les limites de cette influence- de cette théorie sur le cycle des Rougon-Macquart et en quoi l'interprétation qu'en a fait Zola va dans un sens 'moral' différent que ce que certains critiques affirment.

<sup>40</sup> Voir *Le Docteur Pascal* p.88.

montre que l'auteur a lui-même creusé la question afin de justifier l'apparition de personnages qui se démarquent au sein d'une famille gangrénée par le vice.

Inspiré par Hippolyte Taine (1828-1893), bien qu'il se soit distancé de lui au fil du temps, Zola s'est aussi intéressé à l'influence du milieu sur les individus. Philosophe et historien, ce dernier :

[...] a définitivement persuadé ses contemporains de ce que les idéologues et Auguste Comte enseignaient depuis longtemps : savoir, que la psychologie n'était qu'un chapitre de la physiologie, que l'étude des caractères était celle des tempéraments, que le milieu physique presse de tous côtés sur notre destinée, que l'histoire des individus, comme celle des nations, est soumise au plus rigoureux des déterminismes.<sup>41</sup>

Nous reconnaissons là des similitudes avec des passages du Roman expérimental. Zola estimait que l'homme ne pouvait être séparé de son milieu, qu'il le déterminait et le complétait<sup>42</sup>. L'étude des tempéraments est donc, pour l'auteur, inévitablement lié avec le milieu; tel un facteur dans une expérience, ce dernier varie énormément dans le cycle des Rougon-Macquart. Milieu physique, matériel, mais aussi milieu social. Zola affirme :

[...] dans l'étude d'une famille, d'un groupe d'êtres vivants je crois que le milieu social a également une importance capitale [...] L'homme n'est pas seul, il vit dans une société, dans un milieu social, et dès lors pour nous, romanciers, ce milieu social modifie sans cesse les phénomènes. Même notre grande étude est là, dans le travail réciproque de la société sur l'individu et de l'individu sur la société.<sup>43</sup>

---

<sup>41</sup> Pierre Martino, *op.cit.*, p.24-25.

<sup>42</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, *op.cit.*, p.186-187.

<sup>43</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, *op.cit.*, p.24-25.



Cette idée de la relation entre la société et l'individu rejoint celle de Darwin, qui mentionne l'influence du milieu social sur le développement chez l'individu de tendances bienveillantes, par l'exemple et l'imitation. Mais qu'en est-il des tendances égoïstes? Bien que le milieu physique soit aussi riche en significations, c'est au milieu social, à la suite de Zola, que nous nous intéresserons plus particulièrement au cours des diverses analyses pour nous interroger sur l'impact de la société sur l'individu et la capacité de ce dernier à influencer, à son tour, la société par l'exemple.

### 1.2.3 Le positivisme d'Auguste Comte

À maintes reprises, Zola s'est décrit comme un positiviste. Le fondateur de cette philosophie, Auguste Comte, qui s'est inspiré de Saint-Simon, est aussi celui qui a inventé le terme altruisme dont nous parlerons plus loin.<sup>44</sup> Comte définit le mot positif sous différents sens :

Considéré d'abord dans son acception la plus ancienne et la plus commune, le mot positif désigne le réel, par opposition au chimérique [...] En un second sens, très voisin du précédent, mais pourtant distinct, ce terme fondamental indique le contraste de l'utile à l'oiseux [...] Suivant une troisième signification usuelle, cette heureuse expression est fréquemment employée à qualifier l'opposition entre la certitude et l'indécision [...] Une quatrième acception ordinaire, trop souvent confondue avec la précédente, consiste à opposer le précis au vague [...]<sup>45</sup>

---

<sup>44</sup> Nous nous intéresserons ici principalement à sa doctrine positive. Sa position sur l'altruisme sera expliquée dans la seconde partie de ce chapitre.

<sup>45</sup> Auguste Comte, *Discours sur l'esprit positif*, par M. Auguste Comte, Paris, Carilian-Goeury et V. Dalmont, 1844, p.24.

Réel, utile, certain et précis caractérisent donc le terme positif, selon Comte, qui a aussi formulé la loi des trois états, le troisième étant l'état positif ou scientifique, où « on cherche à énoncer les lois qui régissent les rapports entre les phénomènes pour comprendre leur origine et leur nature physique. La société humaine se trouve ainsi fondée sur la science [...]»<sup>46</sup>. Cette philosophie se rapproche beaucoup du naturalisme, qui cherche les causes et qui met la science à l'avant-plan. Comme le naturalisme, le positivisme « insistait sur la nécessité de faire des observations, directes ou indirectes, des faits concrets et réels, pour ensuite se servir de ces faits afin de créer des lois scientifiques qui expliquent comment opèrent les phénomènes, et non pourquoi »<sup>47</sup>. Tout comme il a appliqué la théorie de Claude Bernard au roman expérimental, Zola s'est également inspiré du positivisme de Comte, mentionnant son désir de faire des observations pour comprendre l'humanité, mais sans s'attacher au pourquoi. Toutefois, certains auteurs jugent que Zola n'est pas réellement un positiviste, qu'il a confondu certains termes, n'usant de cette philosophie que pour « répond[re] aux besoins du moment»<sup>48</sup>. Que ce soit vrai ou non ne change rien dans le cadre de ce mémoire : il est probable que Zola ait emprunté certains éléments à la théorie de Comte, en laissant certains aspects de côté, comme il l'a fait pour d'autres principes, mais l'influence du positivisme sur Zola est malgré tout certaine. Il l'affirme lui-même dans Le roman expérimental :

Au fond, si l'on fouillait, on arriverait au même sol philosophique, à l'enquête positiviste. En effet, aujourd'hui, le critique et le romancier ne concluent pas. Ils se contentent d'exposer. Voilà ce qu'ils ont vu; voilà

---

<sup>46</sup> Georges Bafaro, *op.cit.*, p.15.

<sup>47</sup> Mary Pickering, « Le positivisme philosophique : Auguste Comte », *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, vol. 67, n° 2, 2011, p. 15.

<sup>48</sup> Roger Ripoll (1978), « Zola et le modèle positiviste », *Romantisme*, vol. 8, no 21, 1978, p. 131.

comment tel auteur a dû produire telle œuvre, et voilà comment tel personnage a dû en arriver à tel acte. Des deux côtés, on montre la machine humaine en travail, pas davantage. De la comparaison des faits, on finit, il est vrai, par formuler des lois.<sup>49</sup>

La similitude avec le positivisme sur la formulation des lois et l'aveu même de l'inspiration démontrent l'impact que Comte, même indirectement, a eu sur Zola. Or, si l'écrivain a lu ses œuvres, il est probable qu'il ait eu connaissance des théories du philosophe sur l'altruisme. Les notions de vivre pour autrui et de bonté ne lui sont donc, vraisemblablement, pas étrangères. Il a pu les retrouver également dans le christianisme, religion qui a pu influencer autant Comte que Zola. La religion positiviste est en effet résumée par Thomas Huxley par la formule suivante : « [...] c'est le catholicisme sans le Christ<sup>50</sup> ». Si Dieu n'occupe pas une place centrale dans le positivisme, des similitudes existent toutefois entre ce dernier et la religion catholique, dans certains propos véhiculés.<sup>51</sup> Comte a affirmé que « [l]a solution du problème humain [...] consiste [...] à comprimer l'égoïsme et développer l'altruisme<sup>52</sup> ». Il a développé une large théorie, mettant de l'avant l'importance de comprimer nos instincts égocentriques. Quel impact le philosophe a-t-il eu sur le cycle des Rougon-Macquart? Zola ayant utilisé certains des principes de Comte concernant les sciences,

---

<sup>49</sup> Émile Zola, *op.cit.*, p.181-182.

<sup>50</sup> Michel Bourdeau, « Auguste Comte et la religion positiviste : présentation », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, tome 87, no. 1, 2003, p. 5-21. Il cite Huxley.

<sup>51</sup> Nous préciserons les similitudes en question à la page 23, qui traite directement de la définition de Comte de l'altruisme et de celle de la religion catholique concernant la charité.

<sup>52</sup> Auguste Comte, *Système de politique positive: ou, Traité de sociologie, instituant la religion de l'humanité*, Paris, L. Mathias, 1851, p.282.

il est possible que sa conception de l'humanité soit aussi influencée par ses écrits sur l'altruisme.<sup>53</sup>

#### 1.2.4 Le pessimisme de Schopenhauer

Philosophe allemand, Arthur Schopenhauer (1788-1860) a exercé une influence considérable en France au dix-neuvième siècle. L'échec de la guerre franco-prussienne facilite le passage de ses idées, plusieurs écrivains se les appropriant, tout en les remodelant. Selon lui, la vie c'est l'effort, et l'effort c'est la douleur; il a donc comme principe que « [...] tout plaisir est négatif; la douleur seule est positive<sup>54</sup> ». Le côté plus rédempteur de sa théorie a souvent été mis de côté par les lecteurs, qui n'en conservaient souvent que son pessimisme. Schopenhauer considère que l'homme est fondamentalement égoïste et que :

[l]'égoïsme, par nature, est sans bornes: l'homme n'a qu'un désir absolu, conserver son existence, s'affranchir de toute douleur, même de toute privation ; ce qu'il veut, c'est la plus grande somme possible de bien-être, c'est la possession de toutes les jouissances qu'il est capable d'imaginer, et qu'il s'ingénie à varier et à développer sans cesse.<sup>55</sup>

Une telle vision de l'homme peut, de prime abord, donner peu d'espoirs sur l'existence d'individus bienveillants. Schopenhauer véhicule pourtant des sentiments bons. Il associe les actions humaines à trois ressorts fondamentaux, soit à l'égoïsme qui veut

---

<sup>53</sup> Cette hypothèse sera développée dans l'analyse concernant l'impact de l'altruisme et de l'égoïsme sur les personnages. Il y a en effet une large corrélation entre les écrits de Comte sur le sujet et les romans étudiés.

<sup>54</sup> Théodule Ribot (1874), *La philosophie de Schopenhauer*, Paris, G. Baillière, 1874, p.139-140.

<sup>55</sup> Arthur Schopenhauer, *Pensées et fragments* (16e édition), traduits par J. Bourdeau, Paris, F. Alcan, 1900, p.169.

son propre bien, à la méchanceté qui veut le mal d'autrui et à la pitié, qui veut le bien d'autrui. La pitié est le sentiment auquel il confère une valeur morale pure :

La pitié est ce fait étonnant, mystérieux, par lequel nous voyons la ligne de démarcation, qui aux yeux de la raison sépare totalement un être d'un autre, s'effacer et le non moi devenir en quelque façon le moi. [...] elle est le produit spontané, immédiat, inaliénable de la nature, elle résiste à toute épreuve, et se montre en tout temps et en tous pays; partout on l'invoque avec confiance, tant on est sûr qu'elle existe en chaque homme [...] <sup>56</sup>

La pitié de Schopenhauer ressemble à la description que l'on fera de l'altruisme; elle est décrite positivement, valorisée par le philosophe.

Si l'on considère le mobile moral de la pitié, qui oserait contester un instant qu'à toute époque, chez tous les peuples, dans toutes les situations de la vie, en pleine anarchie, au milieu des horreurs des révolutions et des guerres, dans les grandes comme dans les petites choses, chaque jour, à chaque heure, la pitié ne fasse sentir ses effets bienfaisants et vraiment merveilleux, qu'elle empêche bien des injustices, provoque à l'improviste plus d'une bonne action sans espoir de récompense, et que partout où elle agit seule, nous reconnaissons en elle, avec émotion, avec admiration, la pure valeur morale sans mélange? <sup>57</sup>

La pensée de Schopenhauer semble ici bien loin des sentiments uniquement négatifs auxquels elle est habituellement associée. L'égoïsme de l'homme est admis, mais la pitié est présentée comme un idéal, comme un sentiment aux effets bénéfiques, retrouvée chez les hommes de toutes les époques. Or, cet aspect de sa théorie sera occulté par plusieurs écrivains du dix-neuvième siècle : « Sa philosophie démontrant les mécanismes qui font de l'existence un éternel retour de la souffrance et de l'ennui [...] [b]eaucoup s'inspireront de cette épistémologie pour théoriser une manière d'être-

<sup>56</sup> *Ibid.*, p.174.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p.174-175.

au-monde solipsiste et individualiste, refusant de faire société ou réfutant la modernité.<sup>58</sup> » Cette doctrine réduite et souvent mal interprétée, Zola la retrouvera chez ses contemporains, ainsi que chez la jeune génération et il la condamnera dans *La Joie de vivre*. Des interprétations, notamment celle de Sébastien Roldan<sup>59</sup>, mentionnent toutefois la possibilité que l'œuvre, malgré sa volonté avouée de s'opposer aux doctrines du philosophe, soit malgré tout schopenhauerienne. Il y a effectivement des éléments schopenhaueriens au sein du roman, soulignons toutefois ce qui a été partiellement occulté et qui a une certaine importance : la présence de la pitié dans la doctrine du philosophe, ce sentiment que nous ramenons à l'altruisme et qui, dans les romans de Zola, vient leur donner une dimension morale différente qu'une simple apologie de la douleur.

#### 1.2.5 Darwin et Spencer (le darwinisme social)

Célèbre pour sa théorie de l'évolution qu'il a soutenue dès 1838, Charles Darwin (1809-1882) a publié en 1859 *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*, une œuvre qui a influencé plusieurs auteurs et philosophes du dix-neuvième siècle :

Parmi les « croyances », qui, à l'abri des hypothèses scientifiques ou philosophiques du temps, fleurissaient au temps du naturalisme, il en est une qui a exercé une influence énorme : c'est le transformisme, ou plutôt le darwinisme [...] Les idées de sélection naturelle, de lutte pour l'Existence, de survivance des plus aptes, d'hérédité des caractères, d'unité du type originel, etc., firent

---

<sup>58</sup> Dimitri Julien, *Influences et réceptions de la philosophie d'Arthur Schopenhauer dans la littérature française de la fin du XIXème siècle*, Université Charles-de-Gaulle, [En ligne], <<https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/2119/files/2015/05/Mémoire-1-complet.pdf>>, 2012, p.3-4.

<sup>59</sup> Sébastien Roldan, *Émile Zola et le pessimisme schopenhauerien : une philosophie de La joie de vivre*, [En ligne], <<http://www.archipel.uqam.ca/2001/1/M10831.pdf>>, 2009.

rapidement leur chemin dans le grand public : les positivistes, les libres penseurs acceptèrent avec joie une doctrine séduisante, qui groupait de façon harmonieuse un très grand nombre de faits, qui renouvelait les notions de déterminisme et de progrès [...] <sup>60</sup>

Plusieurs le suivent et le soutiennent, comme Thomas Henry Huxley, surnommé « le bouledogue de Darwin », car il était un ardent défenseur du chercheur, mais d'autres s'opposent à sa doctrine, se dressant contre ses implications. Ainsi, on lui a souvent reproché, à tort, de mettre de l'avant une « lutte pour la vie » et la « survie du plus fort. » Le chercheur Daniel Becquemont précise l'avis de Darwin sur le sujet :

L'emploi qu'il faisait du terme [...] n'avait qu'un sens métaphorique, exprimant avant tout un ensemble d'interrelations entre les individus, les espèces, et leur milieu. Certes Darwin mettait l'accent sur la compétition entre individus ou espèces [...] Mais, affirmait Darwin, cette « lutte » au sens métaphorique exprimait avant tout un ensemble de relations qui pouvait tout aussi bien s'exprimer sous forme de relations de solidarité et de dépendance. [...] Lutte au sens direct, relations de dépendance, difficultés de la survie, lutte pour la survie de la descendance, tous ces sens du terme « lutte », selon Darwin, « glissaient les uns dans les autres ». Dans de nombreux cas, affirmait-il, l'expression « équilibre des espèces » serait plus appropriée. <sup>61</sup>

Darwin insiste en effet sur la relation de dépendance, sur l'entraide qui est nécessaire afin de survivre. Associant l'élévation de la morale aux instincts sociaux et étudiant les tribus pour comprendre l'évolution, il ne considère pas que seuls les individus égoïstes survivent, en écrasant les faibles, mais plutôt que

---

<sup>60</sup> Pierre Martino, *op.cit.*, p.45.

<sup>61</sup> Daniel Becquemont, « Une régression épistémologique : le "darwinisme social" », *Espaces Temps*, p. 91-105, [En ligne], < [http://www.persee.fr/doc/espac\\_0339-3267\\_2004\\_num\\_84\\_1\\_4242](http://www.persee.fr/doc/espac_0339-3267_2004_num_84_1_4242) >, 2004, p.95-96. >

[...] si une tribu renferme beaucoup de membres qui possèdent à un haut degré l'esprit de patriotisme, de fidélité, d'obéissance, de courage et de sympathie, qui sont toujours prêts, par conséquent, à s'entraider et à se sacrifier au bien commun, elle doit évidemment l'emporter sur la plupart des autres tribus ; or c'est là ce qui constitue la sélection naturelle.<sup>62</sup>

La sympathie, le patriotisme et l'entraide pour le bien commun sont à des lieux de l'idée habituellement véhiculée de la sélection naturelle. Or, cette conception erronée de la théorie de Darwin, fréquente au dix-neuvième siècle, tire son origine du darwinisme social d'Herbert Spencer. Connoté négativement, le darwinisme social a mené à des dérives, utilisé pour justifier des ordres inégalitaires<sup>63</sup>. Quant à sa définition, le chercheur Jean-Marc Bernadini affirme :

Le darwinisme social est généralement défini comme l'extension aux sociétés humaines des lois darwiniennes de « la lutte pour l'existence » et de « la sélection naturelle ». Autrement dit, ce qui n'est évidemment pas neutre au plan idéologique, il est généralement connoté de manière péjorative et est synonyme d'une vision libérale et cynique de l'humanité ou d'une politique conservatrice et réactionnaire. La « lutte pour l'existence » avantageuse aux « plus aptes », interprétés comme les meilleurs ou les plus forts, est donc censée légitimer un ordre élitiste, conservateur et socialement hiérarchisé.<sup>64</sup>

Nous sommes donc loin de la théorie d'origine de Darwin, or c'est cette doctrine qui est le plus souvent associée au chercheur au dix-neuvième siècle – et aujourd'hui. La

---

<sup>62</sup> Charles Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, op.cit., p.178.

<sup>63</sup> Nous conseillons au lecteur de se référer à ce sujet au livre de Patrick Tort, qui met en lumière les principales interprétations erronées qui ont été faites à partir des théories de Darwin. Selon lui, Spencer, en découvrant la sélection naturelle de Darwin, aura comme souci « [...] de l'appliquer non pas tant au domaine où son usage serait légitime (l'évolution des organismes), qu'à un univers au sein duquel Darwin en refuse précisément l'application : les sociétés humaines. C'est ainsi qu'il emprunte à Darwin [...] la théorie de la sélection naturelle, rebaptisée « survie du plus apte », afin d'en évacuer les éventuelles connotations anthropomorphiques. » TORT, Patrick (2005), *Darwin et le darwinisme*, Paris, PUF, collection « Que sais-je ? » n°3738, p.69.

<sup>64</sup> Jean-Marc Bernadini, *Le darwinisme social en France (1859-1918) : Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris : CNRS Éditions, Web, <<http://books.openedition.org/editioncnrs/1681>>, 1997, chapitre 1.1.



confusion s'étend même au domaine des lettres : c'est à la lutte pour la vie de Spencer (qu'on qualifie pourtant de théorie de Darwin) que Zola est souvent associé. Ainsi, la chercheuse Colette Becker, qui parle de l'humanité décrite dans les livres de Maupassant et dans le cycle des Rougon-Macquart affirme: « Les faibles sont éliminés par les forts, selon la loi établie par Darwin.<sup>65</sup> » Confusion tenace, donc, qui peut changer l'interprétation qu'on se fait du roman. On sait en effet que Zola avait eu connaissance de certaines des théories de Darwin, comme celles de l'hérédité et qu'il a subi leur influence. Mais était-il influencé par le darwinisme social ou par le darwinisme tout court? Ses écrits laissent supposer une certaine confusion entre les deux théories, au début du cycle des Rougon-Macquart. Ainsi, dans *Germinal*, Étienne Lantier se questionne: « Darwin avait-il donc raison, le monde ne serait-il qu'une bataille, les forts mangeant les faibles, pour la beauté et la continuité de l'espèce? <sup>66</sup> » Comme chez plusieurs auteurs de l'époque, le darwinisme social est ici confondu avec Darwin. Toutefois, Spencer est mentionné dans *Fécondité*<sup>67</sup>, ce qui laisse supposer que l'auteur a aussi, tardivement, consulté ses théories. Mentionnons également qu'Étienne, dans *Germinal*, a fait plusieurs interprétations erronées des lectures qu'il a faites; il pourrait donc s'agir d'une mauvaise lecture volontaire de l'évolution. Force est tout de même de constater que, méprise ou non sur la théorie de Darwin, l'auteur s'y intéressait et s'interrogeait sur cette fameuse bataille entre les « forts » et les « faibles », lutte bien présente au sein de ses œuvres.

---

<sup>65</sup> Colette Becker, *op.cit.*, p.82.

<sup>66</sup> Émile Zola, *Germinal*, Paris, Fasquelle, 1885, p.385.

<sup>67</sup> Émile Zola, *Fécondité*, Paris, F. Bernouard., 2 v. (coll. « Les quatre évangiles »), 1928, p.100.

C'est donc sous l'influence de ces multiples théories et dans l'idée de peindre une fresque humaine vraie, tant dans les vices que dans les vertus, que le cycle des Rougon-Macquart a été conçu. Une influence parfois admise et des doctrines morcelées, que l'auteur ne prenait pas toujours en entier: « Du reste, ni Darwin, ni Auguste Comte, ni Claude Bernard, [...] pour ne nommer que ceux-là, ne sont toute la vérité. Chacun donne sa part d'intelligence, chacun laisse son œuvre, d'où les hommes du lendemain dégagent les bonnes pages, les vérités prouvées.<sup>68</sup> » Construit à partir de différentes théories, le cycle des Rougon-Macquart se présente telle une courtepoinTE, mélange étonnant des idéologies d'un siècle, qui ont nécessairement eu une répercussion sur la représentation des personnages bienveillants et égoïstes au sein des romans. Avant de plonger dans leur analyse, intéressons-nous maintenant aux théories, anciennes et modernes, de l'altruisme.

### 1.3 L'ALTRUISME ET L'ÉGOÏSME; ORIGINE ET DÉFINITIONS

Nous avons vu les principales théories de l'époque et les termes utilisés, tels que sympathie, pitié, coopération. Depuis, l'altruisme s'est développé et les recherches sur le sujet se sont approfondies. Bien que Zola n'ait pas eu connaissance de certaines de ces théories – qui lui sont postérieures –, nous pensons que l'altruisme est tout de même présent dans ses livres et occupe une place importante (même s'il est parfois désigné sous un autre nom). Afin de pouvoir correctement analyser l'altruisme et l'égoïsme dans les œuvres de Zola, posons les bases, en abordant les différentes théories sur le sujet. Dans le cadre de l'analyse des romans de Zola, nous utiliserons principalement

---

<sup>68</sup> Émile Zola, *Une campagne*, Paris, F. Bernouard, (coll. « Œuvres critiques »), 1880-1881 p.311.

les théories de Batson et de Ricard. Toutefois, pour dresser un tableau global de l'altruisme, nous jugeons pertinent de mentionner également les autres théories influentes dans le domaine. Nous nous intéresserons donc d'abord à l'origine de l'altruisme et à ses définitions diverses. Nous traiterons ainsi de Comte, de l'égoïsme psychologique, de l'altruisme évolutionniste de Wilson et Sober, des traits altruistes de Samuel et Pearl Oliner et de l'altruisme en psychologie.

### 1.3.1 Auguste Comte, altruisme, pitié, fraternité et charité

Si les recherches s'entendent pour attribuer la paternité du terme « altruisme » à Auguste Comte, les dates de son apparition diffèrent. Ce serait en 1851, dans la première édition de *Système de politique positive*, que serait apparu pour la première fois le mot altruisme. Comte affirmait ainsi que « [l]a solution du problème humain [...] consiste, en effet, à comprimer l'égoïsme et développer l'altruisme<sup>69</sup> ». Le terme a été employé davantage par la suite par l'auteur, notamment dans son *Catéchisme positiviste*, où il en donne une définition plus précise, associant l'altruisme aux penchants bienveillants, « source commune du bonheur<sup>70</sup> » et au fait de vivre pour autrui. Selon le chercheur Thomas Dixon, ce terme renvoyait « à la fois à la science cérébrale et à une religion humanitariste<sup>71</sup> ». Mentionnons qu'avant l'invention du terme, d'autres variantes avaient été utilisées, se rapprochant de ses caractéristiques. On retrouve ainsi la pitié de Schopenhauer, dont nous avons déjà donné la signification, la fraternité et la charité. La fraternité est décrite comme :

---

<sup>69</sup> Auguste Comte, *Système de politique positive: ou, Traité de sociologie, instituant la religion de l'humanité*, op.cit., p.282.

<sup>70</sup> Auguste Comte, *Catéchisme positiviste: ou, Sommaire exposition de la religion universelle*, op.cit., p.282.

<sup>71</sup> Thomas Dixon, « La science du cerveau et la religion de l'Humanité : Auguste Comte et l'altruisme dans l'Angleterre victorienne », *Revue d'histoire des sciences*, n° 2, 2012, p. 287.

[...] le lien de parenté entre frères et sœurs d'une même famille, et par extension un sentiment de proximité unissant les membres d'une communauté quand ils partagent les mêmes convictions, les mêmes luttes. Elle s'expérimente sur le front, dans des situations de combat ou de détresse, quand il faut se serrer les coudes et faire face ensemble, parce que l'on ne peut vaincre ou simplement survivre seul.<sup>72</sup>

Idéal du dix-neuvième siècle, la fraternité est dans la devise de la Deuxième République : Liberté, Égalité, Fraternité. On retrouve dans cette définition l'idée de la coopération de Darwin, ainsi que le fait d'aider autrui. Quant à la charité, ce mot est surtout employé dans la religion chrétienne. Ses caractéristiques et ses implications se rapprochent de l'altruisme de Comte. L'un des dix commandements juifs est de n'avoir qu'un seul dieu et de l'aimer. Ce commandement, Jésus le bonifie et le tourne vers autrui, alors qu'il est interrogé par les pharisiens, qui lui demandent quel commandement est le plus important, ce à quoi il répond : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. C'est le premier et le plus grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable: Tu aimeras ton prochain comme toi-même.<sup>73</sup> » Jésus superpose son nouveau commandement au commandement juif, qu'il décrit comme semblable. Aimer Dieu, c'est donc aimer son prochain. L'importance de ce commandement et comment l'appliquer concrètement, Jésus le précisera dans ses enseignements, notamment par la parabole du bon Samaritain, où un Lévite et même un prêtre passent à côté d'un homme blessé, sans l'aider. Un bon Samaritain le voit et est « touché de compassion [...] »<sup>74</sup>, le prenant en

---

<sup>72</sup> « La fraternité » (2010), *Études*, n° 4, 2010, p. 519.

<sup>73</sup> Évangile selon Saint Mathieu 22, 34-40.

<sup>74</sup> Évangile selon Saint Luc 10, 29-37. Cette compassion, cette pitié pour autrui, s'apparente à l'empathie de Batson qui sera décrite plus loin.

charge et bandant ses plaies. C'est un geste que Jésus qualifie de miséricordieux, geste posé ni par intérêt, ni par désir de récompense, mais par réel souci d'autrui. Ses disciples perpétueront cet enseignement, soulignant l'importance de prendre soin des pauvres et des affligés, sans intentions égoïstes. Saint Paul écrit ainsi qu'un individu, même s'il donne tout, n'est rien s'il ne le fait pas par charité et que :

La charité est patiente, elle est pleine de bonté; la charité n'est point envieuse; la charité ne se vante point, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne fait rien de malhonnête, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout [...]<sup>75</sup>

On peut ainsi retrouver dans cette définition celle de Comte, pour qui l'altruisme consiste à comprimer l'égoïsme. Cette vision chrétienne de la charité, parfois occultée et loin d'être toujours respectée, a été véhiculée au cours des siècles par de nombreux Saints, qui ont influencé leur époque, tant par leurs écrits que par leurs actes.<sup>76</sup> On en trouve ainsi une définition partielle dans les écrits de Saint Vincent de Paul, fondateur de la communauté religieuse des filles de la Charité, dédiée au service des pauvres. Il affirme : « On doit toujours conserver la sainte pratique d'agir avec douceur et avec charité, soit en public, soit en particulier. [...] il ne faut jamais se servir d'invectives, de reproches, de paroles dures; moyen peu convenable à celui qui cherche à être utile à son prochain [...]<sup>77</sup> ». Il insiste sur l'importance d'aimer les autres et d'aider les

---

<sup>75</sup> 1<sup>ère</sup> épître de Saint Paul apôtre aux Corinthiens, 13:4-8

<sup>76</sup> Parmi ceux issus de France qui ont exercé une influence considérable au dix-neuvième siècle, par leurs œuvres charitables et leurs propos portés vers autrui, citons saint Jean-Marie-Vianey (1786-1859), Jean-Léon le Prevost (1803-1874) et Saint Jean-Bosco (1815-1888).

<sup>77</sup> Vincent de Paul et Jules Gossin, *Saint Vincent de Paul peint par ses écrits, ou Recueils des maximes, des conseils, des pratiques et des lettres de saint Vincent de Paul / extrait et mis en ordre par M. Gossin*, Paris, J.-J. Blaise, 1834, p.274.

pauvres. Ainsi, bien qu'elle ne soit pas identique, la charité s'apparente elle aussi à l'altruisme, dans cette volonté d'aider autrui et de supprimer l'égoïsme.

Les quatre termes sont pertinents et peuvent se rapporter aux romans de Zola. L'altruisme, la pitié, la fraternité et la charité ont des similitudes. Toutefois, dans le but d'utiliser les plus récentes recherches sur le sujet, nous privilégierons le terme altruisme, qui nous semble plus englobant et qui a été l'objet de plusieurs expériences scientifiques.

### 1.3.2 Égoïsme psychologique et La Rochefoucauld

En opposition à l'altruisme, l'égoïsme a toujours fait couler beaucoup d'encre. Sa définition varie selon les auteurs – tous ne considèrent pas les actes « égoïstes » de la même façon, mais de façon générale, l'égoïsme se caractérise par le fait de privilégier ses propres intérêts sans tenir compte d'autrui. Si certains chercheurs admettent l'existence de l'altruisme, d'autres la nient complètement, ne soutenant que la thèse d'un égoïsme pur et dur. La Rochefoucauld (1613-1680), dans *Maximes et pensées*, fait ainsi valoir que les actes de bonté ne sont faits que par intérêt et que « [n]ous aurions souvent honte de nos plus belles actions si le monde voyait tous les motifs qui les produisent<sup>78</sup> ». Cette pensée est extrêmement répandue, même dans les théories modernes. Selon le concept de l'égoïsme psychologique, « toutes les actions humaines, même les plus altruistes, sont en dernier ressort motivées par des désirs égoïstes. Ceux qui croient agir pour le bien d'autrui cherchent à se tromper eux-mêmes, pour se donner

---

<sup>78</sup> François de La Rochefoucauld, *Maximes et pensées*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1963, 126 p.

bonne conscience<sup>79</sup> ». Cette vision de l'humain ne laisse aucune alternative, aucune place à la bonté; l'homme est entièrement mauvais, déterminé par ses tendances égocentriques, sans échappatoire. Nous ne nions pas les penchants égoïstes chez l'humain ni le fait que certains gestes, en apparence bons, peuvent être plutôt motivés par l'intérêt. D'importantes nuances doivent toutefois être apportées et plusieurs scientifiques se sont appliqués à démolir ces thèses, par le biais d'expériences concrètes.

### 1.3.3 Darwin, Wilson et Sober, l'altruisme évolutionniste

En raison d'une mauvaise interprétation de ses théories et d'une confusion avec le darwinisme social, Darwin a souvent été invoqué, à tort, pour justifier certains comportements égoïstes. Ses théories ayant été décrites précédemment, notons simplement qu'elles ont amené plusieurs chercheurs à s'interroger sur le rôle de l'altruisme dans l'évolution, ainsi que sur la pensée de Darwin à ce sujet. Loin de promulguer l'idée selon laquelle seuls les égoïstes peuvent survivre, Darwin souligne l'importance de la coopération au fil des siècles. Cet aspect de sa doctrine a été repris par des chercheurs, notamment David Wilson et Elliott Sober, pour élaborer la définition de l'altruisme évolutionniste.

S'inspirant de Darwin, les concepts évolutionnistes s'intéressent aux effets d'un comportement sur la survie et la reproduction.<sup>80</sup> Ne prenant pas en compte les

---

<sup>79</sup> Jacques Lecomte, *La bonté humaine : altruisme, empathie, générosité*, Paris, O. Jacob, 2012, p.166.

<sup>80</sup> Elliott Sober, *Unto others the evolution and psychology of unselfish behavior*, Cambridge, Mass. Harvard University Press, 1998, p.6. Traduction libre du passage suivant : « [...] the evolutionary concepts concern the effects of behavior on survival and reproduction. »

motivations, considérant qu'il est trop difficile de les déterminer, les deux auteurs s'intéressent davantage à l'acte. Selon eux, « un comportement est altruiste quand il augmente le bien-être des autres et diminue le bien-être de celui qui intervient<sup>81</sup> ». Nous pouvons retrouver dans cette théorie l'idée évolutionniste selon laquelle certains animaux se sacrifient, pour le bien du groupe. Wilson et Sober considèrent en effet que « la sélection de groupe favorise des traits qui maximisent le bien-être du groupe. L'altruisme est mal adapté à la sélection naturelle, mais adapté à la sélection de groupe<sup>82</sup> ». La théorie des motivations pluralistes, selon laquelle les gens peuvent être à la fois motivés par des penchants égoïstes et altruistes, est l'approche qui leur semble la plus compatible avec une théorie de l'évolution. Comme les motivations sont laissées de côté dans l'altruisme évolutionniste, nous ne le prendrons que peu en compte, mais sa définition de l'égoïsme nous semble intéressante. Les deux auteurs lui attribuent deux propriétés : « Premièrement, un souci irréductible pour le bien-être des autres est incompatible avec l'égoïsme. Deuxièmement, un souci irréductible d'obtenir du plaisir et d'éviter la douleur est tout à fait cohérent avec l'égoïsme.<sup>83</sup> » Se soucier de son propre plaisir et chercher à éviter la douleur sont donc, pour les auteurs, les deux critères de l'égoïsme. Soulignons que l'altruisme évolutionniste occupe une large place dans les recherches sur le sujet et que de nombreux chercheurs font référence à Sober et Wilson; ceux qui adhèrent à l'altruisme psychologique leur reprochent toutefois

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, p.17. Traduction libre du passage suivant : « [...] evolutionary biologists define altruism entirely in terms of survival and reproduction. A behavior is altruistic when it increases the fitness of others and decreases the fitness of the actor. »

<sup>82</sup> *Ibid.*, p.27. Traduction libre du passage suivant : « Group selection favors traits that maximize the relative fitness of groups. Altruism is maladaptive with respect to individual selection but adaptive with respect to group selection. »

<sup>83</sup> *Ibid.*, p.225. Traduction libre du passage suivant : « First, an irreducible concern for the welfare of others is incompatible with egoism. Second, an irreducible concern for obtaining pleasure and avoiding pain is quite consistent with egoism. »



d'user à tort du terme « altruisme », en contribuant à déformer davantage sa définition, qui varie déjà énormément.

#### 1.3.4 Samuel et Pearl Oliner, les traits altruistes

Samuel et Pearl Oliner se sont particulièrement intéressés aux actes héroïques durant la Seconde Guerre mondiale, cherchant à comprendre ce qui avait pu motiver des individus à sauver et cacher des Juifs. Leur définition du comportement altruiste comporte quatre critères :

Nous qualifions un comportement d'altruiste quand 1) il est dirigé vers le fait d'aider quelqu'un 2) il implique un grand risque ou un sacrifice pour l'auteur 3) il n'est pas accompagné d'une récompense externe 4) il est volontaire. <sup>84</sup>

Cette définition implique certains problèmes ; comme l'expliquera Daniel Batson, le sacrifice, tout comme l'aide, n'est pas nécessaire dans l'altruisme. Toutefois, au-delà de leur conception de l'altruisme, les deux auteurs apportent certains points dignes de mention concernant le caractère des altruistes. S'intéressant aux mentalités et aux valeurs éthiques, ils dégagent deux aspects clés de la personnalité de ceux qui ont agi de façon altruiste : l'empathie éprouvée et « [...] l'importance qu'ils attachaient au secours apporté à quiconque est dans le besoin, indépendamment de sa culture, de sa race ou de sa religion – ce que Samuel et Pearl Oliner appellent les 'valeurs de l'aide', (the values of care) [...] <sup>85</sup> ». Selon eux, bien que l'empathie soit importante, ce n'est pas suffisant pour expliquer les comportements des altruistes. D'autres valeurs,

---

<sup>84</sup> Samuel et Pearl Oliner, *The altruistic personality rescuers of Jews in Nazi Europe*, New York London Free Press Collier Macmillan, 1988, p.6. Traduction libre du passage suivant : « We characterize a behavior as altruistic when (1) it is directed towards helping another, (2) it involves a high risk or sacrifice to the actor, (3) it is accompanied by no external reward, and (4) it is voluntary. »

<sup>85</sup> Michel Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, Paris, La Découverte, 2005, p.226.

fortement influencées par l'éducation parentale, sont nécessaires ainsi que d'autres traits de caractère. Mentionnant l'enquête faite par Oliner quant à la personnalité altruiste, le chercheur Michel Terestchenko parle d'une « personnalité libre et autonome, capable de faire des choix qui ne sont dictés ni par les normes sociales en vigueur ni par le besoin d'obtenir l'approbation d'autrui, capable également d'agir avec endurance et courage sans voir dans l'éventualité de l'échec (voire de sa propre mort) un obstacle dirimant<sup>86</sup> ». Comme nous étudierons l'influence d'autrui dans les chapitres suivants, cette définition est particulièrement stimulante. Bien que la définition de l'altruisme des Oliner ne soit pas celle qui est retenue, nous prendrons en considération leur théorie concernant le caractère.

### 1.3.5 L'altruisme en psychologie

L'altruisme de la psychologie sociale se rapproche de la théorie de l'égoïsme psychologique, selon laquelle il n'y a pas de véritable altruisme, l'humain retirant un bénéfice de son geste, ce qui ferait de lui un être égoïste. Pour Serge Moscovici, chercheur en psychologie sociale, il faut donc considérer « [...] l'altruisme comme une relation entre les individus et surtout comme une relation entre individus et société<sup>87</sup> ». Il relève trois formes d'altruisme : participatif, qu'il définit comme un « altruisme sans autrui<sup>88</sup> », fiduciaire, qui viserait surtout à satisfaire l'égo, et normatif, soit un altruisme provoqué par les normes. Selon lui, l'altruisme pur n'existe pas, relié inévitablement à l'égoïsme :

Nous dirions que ceux qui le font sincèrement et sans la moindre arrière-pensée, le moindre sentiment obscur, sont

---

<sup>86</sup> *Ibid.*

<sup>87</sup> Serge Moscovici, *Psychologie sociale des relations à autrui*, « Les formes élémentaires de l'altruisme », Paris, Psychologie Fac, 2000, p.73.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p.77.

des « altruistes égoïstes ». Entendons par là que les sacrifices qu'ils prônent et induisent chez les autres sont le produit non pas de l'altruisme, mais de motifs égoïstes. En effet, la vertu, la modestie, le désintéressement, bref toutes ces vertus inculquées jour après jour, jouent au détriment de leur possesseur. Est-ce que parce que celui-là même qui le loue l'exploite en même temps à son profit? <sup>89</sup>

C'est à deux formes d'altruisme que le chercheur associe ses observations : l'altruisme égoïste et l'égoïsme altruiste. Malgré la similitude entre les termes, l'altruisme de la psychologie sociale n'est pas à confondre avec l'altruisme psychologique, les deux n'ayant pas la même signification. Nous pouvons toutefois voir dans cette ressemblance et dans la définition de la psychologie sociale la difficulté que pose la notion de l'altruisme : les domaines qui l'utilisent sont variés et tous y donnent un sens différent. Le terme peut donc désigner, selon celui qui l'emploie, un individu qui a des intérêts cachés, un être qui se sacrifie pour autrui ou une personne qui n'aide que pour se sentir mieux. Moscovici souligne par ailleurs que la psychanalyse quant à elle « décèle dans le manque d'égoïsme, le dévouement à autrui, une peur bleue d'affronter ses désirs les plus intimes<sup>90</sup> ». Dans cette effusion de sens différents, les chercheurs ne s'accordant que sur certains points, il semble difficile de trouver une définition et une théorie valable de l'altruisme. Mais l'une s'est malgré tout détachée du lot, par sa méthodologie scrupuleuse, ses nombreuses expériences scientifiques pour prouver ses hypothèses et ses explications basées sur des faits : la théorie de l'altruisme psychologique de Daniel Batson.

#### 1.4 RICARD ET BATSON, L'ALTRUISME PSYCHOLOGIQUE

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, p.83.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p.83.

Publiant principalement aux États-Unis, le chercheur Daniel Batson a enquêté longuement sur l'altruisme. Ses deux ouvrages les plus connus, *The Altruism Question* (1991) et *Altruism in Humans* (2011), posent les bases d'une théorie élaborée de l'altruisme, qui s'appuie sur ce qui a été fait auparavant et sur de nombreuses expérimentations. L'altruisme psychologique qu'il élabore prend en compte les motivations derrière l'acte ; c'est aussi le cas de Matthieu Ricard, qui a publié *Plaidoyer pour l'altruisme* (2013) et qui cite abondamment Batson. Les deux auteurs se complètent, amenant tous deux des éléments pertinents, qui seront utilisés dans le cadre de nos analyses. Nous survolerons d'abord la théorie générale de l'altruisme psychologique de Batson et ses caractéristiques, avant d'aborder la question de l'empathie et de l'amour altruiste de Ricard. Le chapitre se clôturera sur les critères retenus pour analyser les personnages selon leurs dispositions altruistes et égoïstes.

#### 1.4.1 Théorie générale et principales caractéristiques

Batson, dans son ouvrage le plus récent, a mentionné les principales théories de l'altruisme, pour les mettre en corrélation avec la sienne et expliquer ses désaccords. Les ayant nommés précédemment, nous trouvions pertinent d'en faire mention ici, car ses justifications exposent clairement les problèmes que soulèvent les autres théories sur l'altruisme, problèmes que nous aborderons dans nos analyses des personnages altruistes. Ces analyses montrent que de toutes les théories, celle de Batson est celle qui s'applique le mieux à un cadre littéraire, les autres théories s'heurtenant aux mêmes obstacles que ceux qui ont été relevés par l'auteur.

Analysant les différentes sources de motivation altruiste, Batson souligne d'abord la théorie de la personnalité altruiste des deux Oliner. Selon Batson, on ne peut savoir si les personnes, interrogées au cours de leur enquête, ont dit la vérité sur leurs motivations; l'affirmation d'Oliner et Oliner qui auraient identifié les attributs de la personnalité altruiste est donc infondée. Les théories sur la personnalité altruiste montrent simplement que ceux ayant une « personnalité altruiste » sont plus portés à aider, mais ne dit rien sur la nature de leurs motivations<sup>91</sup> ». Il considère qu'on ne peut tirer actuellement de conclusions de la personnalité altruiste, et « qu'avoir une image d'altruiste est différent que de posséder réellement des attributs altruistes<sup>92</sup> ». De fait, il explique que certains individus, pour diverses raisons, peuvent acter de façon à sembler altruistes, sans l'être réellement, d'où l'importance d'une analyse des motivations. L'acte seul ne peut suffire. Pour les mêmes raisons, Batson s'oppose aux approches pseudoaltruistes<sup>93</sup>, qui prouvent selon lui davantage l'égoïsme que l'altruisme. Ces approches, classées en trois types, décrivent l'altruisme comme un comportement d'aide (sans prendre en compte la motivation), comme un comportement qui vise à obtenir une récompense et comme un acte d'aide qui ne vise qu'à réduire une réaction d'aversion.

Bien qu'il considère certains éléments de l'altruisme évolutionniste, Batson explique ce qui le distingue de l'altruisme psychologique: « L'altruisme évolutionniste

---

<sup>91</sup> C. Daniel Batson, *The altruism question toward a social-psychological answer*, Hillsdale, N.J. L. Erlbaum, 1991, p.180.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p.199. Traduction libre du passage suivant : « To have an "altruistic" self-image or public persona is dramatically different from actually possessing altruistic attributes. » Nous retrouvons cette image altruiste dans la plupart des romans analysés dans ce mémoire.

<sup>93</sup> Batson les qualifie de « pseudo-altruistic approach ».

fait référence au comportement d'un organisme qui réduit son aptitude reproductive. [...] L'altruisme psychologique fait référence à un état de motivation, qui a comme but ultime d'augmenter le bien-être d'autrui.<sup>94</sup> » Selon Batson, toute la question de l'altruisme se trouve dans la nature des motivations; sa théorie est une théorie des motivations altruistes et il n'est pas davantage d'accord avec les psychologues sociaux qui définissent l'altruisme comme une forme spéciale d'égoïsme. Tenter d'aider les autres pour ensuite en retirer des bénéfices représente selon lui une démonstration de motifs égoïstes et non d'altruisme, le terme altruisme étant alors mal employé.

Comment peut-on distinguer ceux qui ont des penchants égoïstes de ceux qui ont des penchants altruistes ? Pour y parvenir, il faut analyser les motivations des individus. C'est en tant que « motivation avec le but ultime d'augmenter le bien-être d'autrui<sup>95</sup> » que l'auteur désigne l'altruisme. Selon la même logique, l'égoïsme est défini comme une « motivation ayant le but ultime d'augmenter son propre bien-être<sup>96</sup> ». Ces deux définitions seront utilisées ultérieurement dans nos analyses pour identifier les penchants altruistes et égoïstes des personnages. Pour l'auteur, la motivation n'est pas simplement une impulsion, mais une force dirigée vers un but (goal-directed force). Celle-ci comporte quatre éléments :

- (a) L'individu désire certains changements dans le monde.  
(Le désir ou le changement imaginé n'a pas besoin d'être conscient.) C'est ce que l'on entend par un but.

---

<sup>94</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2011, p.24. Traduction libre du passage suivant : « *Evolutionary altruism* refers to behavior by one organism that reduces its reproductive fitness [...] *Psychological altruism* refers to a motivational state with the ultimate goal of increasing another's welfare [...] »

<sup>95</sup> *Ibid.*, p.20. Traduction libre du passage suivant : « [...] motivational state with the ultimate goal of increasing another's welfare. »

<sup>96</sup> *Ibid.*, p.20. Traduction libre du passage suivant : « [...] motivational state with the ultimate goal of increasing one's own welfare. »

- (b) Une force d'une certaine magnitude existe, attirant l'individu vers son but.
- (c) Si une barrière empêche l'accès direct au but, des routes alternatives seront recherchées.
- (d) La force disparaît quand le but est atteint.<sup>97</sup>

Cette force peut être dirigée vers un but ultime (ultimate goal) ou un but instrumental (instrumental goal). Ce qu'il qualifie de but ultime est « une fin en elle-même, non pas juste un instrument pour atteindre un autre but [...] »<sup>98</sup>, tandis que le but instrumental pourrait être comparé à un moyen, qui permet d'atteindre le but final. Ces derniers ne sont d'ailleurs pas à confondre avec les conséquences qui résultent des actions, ces dernières n'étant pas nécessairement le but des actions. Batson nomme huit critères de sa définition de l'altruisme et de l'égoïsme. Ceux-ci ne seront mentionnés que brièvement, mais seront davantage développés dans les analyses des œuvres au moment pertinent :

1. La distinction entre l'altruisme et l'égoïsme est qualitative, non quantitative.
2. Une seule motivation ne peut être égoïste et altruiste à la fois.
3. Un individu peut toutefois avoir plus d'un but ultime à la fois, et donc deux motivations en même temps.
4. L'altruisme et l'égoïsme ne s'appliquent qu'au domaine de la motivation orientée vers un but. Si un individu agit par réflexe ou automatiquement sans but, on ne peut parler d'altruisme.
5. Une personne peut avoir des motivations altruistes ou égoïstes sans le savoir.
6. Il peut y avoir certaines motivations qui ne sont ni altruistes ni égoïstes.

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, p.20. Traduction libre du passage suivant : « (a) The individual desires some imagined change in the experienced world (neither the desire nor the imagined change need be conscious). This is what is meant by a goal. (b) A force of some magnitude exists, drawing the individual toward the goal. (c) If a barrier prevents direct access to the goal, alternative routes will be sought. (d) The force disappears when the goal is reached. »

<sup>98</sup> *Ibid.*, p.21. Traduction libre du passage suivant : « An ultimate goal is an end in itself, not just an instrumental means for reaching some other goal. »

7. Les motivations altruistes et égoïstes peuvent évoquer une variété de comportements, ou pas de comportements.

8. Les motivations altruistes ne nécessitent pas un sacrifice de soi, même si cela peut arriver.<sup>99</sup>

Plusieurs considèrent que l'altruisme nécessite le sacrifice de soi, mais Batson préfère ne pas le prendre en compte. Il considère que seuls les buts, non pas les conséquences, doivent être utilisés pour distinguer l'altruisme de l'égoïsme et qu'il est mieux de définir l'altruisme en termes de bénéfices pour l'autre, pas en coût pour soi.<sup>100</sup>

#### 1.4.2 L'empathie

La théorie de l'altruisme de Batson accorde une grande importance à l'empathie, qu'il considère comme l'une des sources de motivation altruiste. Bien qu'il admette l'existence d'autres sources, il considère l'empathie comme la source la plus étudiée actuellement. La sollicitude empathique<sup>101</sup> (empathic concern) est ce qu'il nomme l'empathie et qu'il définit comme une « émotion orientée vers l'autre, suscitée par et en harmonie avec le bien-être perçu de quelqu'un dans le besoin<sup>102</sup> ». Seule la sollicitude empathique peut amener une motivation altruiste : l'auteur considère qu'il est important de la discerner de sept autres états psychologiques, aussi appelés

---

<sup>99</sup> *Ibid.*, p.22-23. Traduction libre.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p.23.

<sup>101</sup> Nous utilisons ici la même traduction de « empathic concern » qui est utilisé dans *Plaidoyer pour l'altruisme* de Ricard. Afin d'alléger le texte, nous parlerons toutefois d'empathie plutôt que de « sollicitude empathique ». Nous jugeons toutefois important que le lecteur sache que c'est à ces termes que nous faisons allusion lorsque nous employons ce mot.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p.11. Traduction libre du passage suivant : « I shall use empathic concern and, as a shorthand, empathy to refer to other-oriented emotion elicited by and congruent with the perceived welfare of someone in need. »



empathie. Ces sept états sont les suivants: Connaître l'état interne de quelqu'un et percevoir ses émotions, adopter la posture ou l'expression de l'autre, ressentir ce que l'autre ressent, se projeter dans la situation de l'autre, imaginer ce qu'il pense et sent, imaginer comme l'on se sentirait à la place de l'autre et éprouver de la détresse empathique. Batson souligne que certains de ses sept états peuvent conduire à la sollicitude empathique, mais qu'ils peuvent aussi provoquer le contraire, soit centrer la personne sur elle-même et ses propres émotions. Seule la sollicitude empathique peut donc induire l'altruisme (empathy-induced altruism), étant orientée vers l'autre et non vers soi. Cette empathie qui induit l'altruisme « peut produire au moins trois comportements : aider, demander l'aide de quelqu'un d'autre ou ne rien faire<sup>103</sup> ». Un individu qui aide n'est toutefois pas nécessairement altruiste : bien que l'empathie augmente le désir d'aider, elle ne dit rien sur la nature de la motivation et un égoïste, guidé par l'empathie, mais ayant des motivations égocentriques, peut très bien aider, afin de réduire la détresse psychologique amenée par l'empathie ou pour éviter de se sentir coupable de ne pas aider.<sup>104</sup> L'auteur parle de trois classes de motivations égoïstes qui peuvent conduire quelqu'un à aider: la recherche de récompense, éviter une punition et réduire l'excitation aversive.<sup>105</sup> C'est en raison de cette association possible entre l'aide et l'égoïsme que le fait d'aider n'est pas un critère qui peut suffire pour déterminer si un individu agit de façon altruiste. Batson note toutefois que les motivations égoïstes sont davantage inconsistantes que les motivations altruistes, les

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, p.39. Traduction libre du passage suivant : « Empathy-induced altruism can result in at least three possible behaviors : help, have someone else help, or not act. »

<sup>104</sup> L'empathie peut ainsi mener à l'égoïsme ou à l'altruisme. Les actes d'un individu agissant ainsi sont qualifiés d'égoïstes, car c'est d'abord pour soi-même (réduire son propre mal-être provoqué par l'empathie ou le sentiment de culpabilité) que l'individu agit. À l'inverse, l'empathie qui induit l'altruisme provoque un acte porté vers autrui et non vers soi.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p.61.

recherches indiquant « que les individus avec moins d'empathie et une prédominance de motivations égoïstes sont moins portés à aider lorsqu'ils peuvent s'échapper facilement de la situation nécessitant de l'aide ou lorsqu'ils peuvent se justifier de ne pas aider<sup>106</sup> ». L'empathie a donc une certaine influence sur l'aide, même si une analyse des motivations est nécessaire pour associer l'acte à l'altruisme – ou à l'égoïsme. Pour connaître la nature des motivations, Batson mentionne trois principes liés au comportement :

1. D'abord, nous n'observons pas les objectifs ou les intentions d'un individu directement : nous les déduisons à partir de ses comportements.

2. Deuxièmement, si nous observons un comportement qui est un moyen viable d'atteindre le but ultime de deux motivations possibles, nous ne pouvons savoir quelle motivation a produit le comportement.

3. Troisièmement, nous pouvons dessiner de raisonnables déductions à propos du motif sous-jacent si nous pouvons observer la réponse de la personne lorsque les conditions changent et qu'alors, le comportement n'est plus le meilleur moyen pour atteindre l'ultime but d'une des motivations. Si c'est la motivation de la personne, elle ne va plus poursuivre le comportement.<sup>107</sup>

---

<sup>106</sup> *Ibid.*, p.165. Traduction libre du passage suivant : « [...] altruistic motivation is also likely to be less fickle than egoistic motivation. Research [...] indicates that individuals experiencing relatively low empathic concern and, hence, a relative predominance of egoistic over altruistic motivation are far less likely to help when they can easily escape exposure to the need situation without helping, or when they can easily justify to themselves and others a failure to help. »

<sup>107</sup> *Ibid.*, p.74. Traduction libre du passage suivant : « First, we do not observe another person's goals or intentions directly; we infer them from the person's behavior. [...] Second, if we observe behavior that is a viable means to reach the ultimate goals of two plausible motives, we cannot know which motive produced the behavior. [...] Third, we can draw reasonable inferences about the underlying motive if we can observe the person's response when conditions change so that the behavior is no longer the best means to reach the ultimate goal of one of the motives. If that is the person's motive, he or she should no longer pursue the behavior. »

Nous utiliserons ces principes partiellement, en les adaptant à la littérature. Toutefois, à l'inverse de Batson, nous pouvons nous permettre d'observer les objectifs ou les intentions d'un individu directement; les romans offrent cette transparence sur la motivation derrière certains gestes. Si la motivation est claire, nous la prendrons donc en considération, mais dans le cas inverse, nous devons la déduire, comme le préconise Batson. Pour déduire, ce dernier suggère de « faire une analyse conceptuelle des possibles motivations des actions de la personne<sup>108</sup> ». Cette méthode sera utilisée lors de l'analyse des motivations des personnages.

#### 1.4.3 L'amour altruiste de Ricard

Ricard considère que « [l]e point d'inflexion entre l'altruisme et l'égoïsme tient [...] à la nature de notre motivation. C'est notre motivation, le but ultime que nous poursuivons, qui colore nos actes en déterminant leur caractère altruiste ou égoïste<sup>109</sup> ». L'auteur prend en compte les motivations derrière l'acte et son avis ressemble à celui de Batson sur plusieurs points. Par conséquent, nous ne répèterons pas l'ensemble de ses théories, mais nous résumerons brièvement les points qu'il ajoute à Batson et que nous prendrons en considération, ainsi que ce qui l'en distingue.<sup>110</sup>

L'altruisme de Ricard est inspiré du bouddhisme et s'applique à tous les êtres. Il comporte l'altruisme inné et l'altruisme étendu. Le chercheur insiste beaucoup sur

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, p.74. Traduction libre du passage suivant : « We must conduct a conceptual analysis of the various plausible motives for the person's action. »

<sup>109</sup> Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*, Paris, NiL éditions, 2013, p.185.

<sup>110</sup> Ricard cite fréquemment Batson ; comme l'œuvre de Ricard est écrite directement en français, les citations de Batson sont également en français. Pour conserver une certaine cohérence, je reprendrai désormais la traduction qui a été faite au sein de l'ouvrage de certains termes employés par Batson, tel que *moyen* pour *instrumental goal* et *sollicitude empathique* pour *empathic concern*. *But ultime* sera toutefois conservé comme traduction de *ultimate goal*, plutôt que la *finalité ultime* employé par Ricard.

l'importance d'éclairer les êtres sur leur souffrance et parle fréquemment « d'amour altruiste », affirmant :

L'amour est altruiste quand il se manifeste comme la joie de partager la vie de ceux qui nous entourent [...] et de contribuer à leur bonheur, instant après instant. Au lieu d'être obsédé par l'autre, on est concerné par son bonheur; au lieu de vouloir le posséder, on se sent responsable de son bien-être; au lieu d'attendre anxieusement une gratification de sa part, on sait donner et recevoir avec joie et bienveillance.<sup>111</sup>

L'amour altruiste de Ricard est non seulement dirigé vers l'autre, mais il inclut aussi de nombreux sentiments positifs, tels que la joie devant le bonheur d'autrui, la bienveillance, la lucidité, l'impartialité et la compassion. Ce terme n'est toutefois pas le seul que l'auteur utilise pour décrire l'altruisme et s'il prend en compte la définition de Batson à ce sujet, il préfère parler de dispositions altruistes, considérant que certains états mentaux le favorisent : « Il nous semble cependant légitime de parler également de dispositions altruistes ou égoïstes selon les états mentaux qui prédominent habituellement chez une personne, tous les degrés entre l'altruisme inconditionnel et l'égoïsme borné étant concevables.<sup>112</sup> » Comme nous voulons, dans le cadre de ce mémoire, évaluer plus particulièrement les personnages qui ont des penchants égoïstes et altruistes, nous conserverons cette approche, qui nous semble pertinente. Il est en effet plus juste de parler de dispositions altruistes que d'altruiste, considérant qu'aucun individu ne peut l'être entièrement, sans aucune tendance égoïste à l'occasion.

L'amour bienveillant et la compassion sont, selon Ricard, les deux facettes de

---

<sup>111</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.89.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p.34.

l'altruisme : « C'est leur objet qui les distingue : l'amour bienveillant souhaite que tous les êtres connaissent le bonheur, tandis que la compassion se focalise sur l'éradication de leurs souffrances<sup>113</sup>. » La définition de la compassion de Ricard, se basant sur la chercheuse Tania Singer, s'apparente à la définition de Batson de l'empathie. Pour Ricard, l'empathie est « la capacité d'entrer en résonance affective avec les sentiments d'autrui et de prendre conscience de sa situation. L'empathie nous alerte en particulier sur la nature et l'intensité des souffrances éprouvées par autrui. On pourrait dire qu'elle catalyse la transformation de l'amour altruiste en compassion<sup>114</sup> ». L'empathie, l'auteur la rapproche de la résonance affective. Elle est ce qui transforme l'amour, la compassion étant ce qui pousse à aider, à se montrer altruiste. Reprenant la définition qu'en donne Tania Singer, Ricard affirme : « La compassion est ici définie [...] comme la motivation altruiste d'intervenir en faveur de celui qui souffre ou est dans le besoin. C'est donc une prise de conscience profonde de la souffrance de l'autre, couplée avec le désir de la soulager et de faire quelque chose pour son bien. »<sup>115</sup> Tout comme Batson, Ricard ne considère pas qu'il soit nécessaire de ressentir les émotions d'autrui. Toutefois, cette définition de la compassion est très proche de la sollicitude empathique qui consiste à « prendre conscience des besoins d'autrui et à éprouver ensuite un désir sincère de lui venir en aide<sup>116</sup> ». La plupart des ouvrages consultés utilisent le terme empathie; par conséquent, bien que le terme compassion nous semble aussi approprié, nous conserverons l'empathie de Batson dans le cadre de cette recherche.

---

<sup>113</sup> *Ibid.*, p.38.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p.67.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p.71.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p.67.

Abordant les comportements prosociaux, Ricard cite les valeurs qui mènent le plus souvent à l'aide, comme la bienveillance, l'universalisme, la force d'âme et le souci de l'autre. Il cite aussi les valeurs qui s'opposent à des comportements prosociaux, se basant sur Schwartz<sup>117</sup>, comme le sentiment d'insécurité, la poursuite du pouvoir, la valorisation de soi, la domination et la compétition. Il définit les valeurs comme «[...] des concepts ou croyances qui se rapportent à des buts ou à des comportements que nous jugeons désirables, pour nous-mêmes comme pour autrui, et qui guident nos choix dans la plupart des circonstances [...]»<sup>118</sup>. Présentes en chaque individu, les valeurs guident les actions, ayant une influence directe sur l'altruisme. L'humilité, valeur également importante dans le christianisme, a aussi un impact : pour Batson, il s'agit d'une composante de l'altruisme, « car l'humble est naturellement tourné vers les autres et attentif à leur bien-être<sup>119</sup> ». En tournant l'individu vers le bien-être des autres, l'humilité favorise donc les dispositions altruistes.

### 1.5 CRITÈRES RETENUS ET PRÉCISIONS

Nous avons déjà mentionné précédemment, de façon succincte, les éléments qui seront pris en compte lors de l'analyse des romans. De façon plus claire, nous résumerons ici les critères qui seront utilisés pour caractériser les personnages selon leurs dispositions altruistes ou égoïstes. Bien que nous admettions la possibilité d'actes altruistes isolés, nous ne nous intéresserons qu'aux personnages avec de fortes dispositions altruistes et égoïstes ; les critères mentionnés doivent donc s'appliquer à plusieurs reprises à un personnage, afin qu'il soit considéré comme ayant de fortes

---

<sup>117</sup> Shalom H. Schwartz, « Les valeurs de base de la personne: Théorie, mesures et applications », *Revue Française de Sociologie*, vol. 47, n° 4 (200610), 2006, p. 929-985.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p.291.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p.379.

dispositions. Un personnage sera considéré comme ayant de fortes dispositions altruistes :

- a) S'il a le but ultime (conscient ou non), à plusieurs reprises, d'augmenter le bien-être d'autrui ;
- b) Si son comportement tend à réaliser ce but ;
- c) Si ses motivations ne sont pas d'éviter le blâme, d'obtenir une récompense ou une satisfaction personnelle.

De plus, l'empathie de Batson, les valeurs de l'individu, telles que décrites par Ricard et les traits de sa personnalité, comme mentionnés par les deux Oliner, seront aussi pris en compte, pour mesurer l'influence de ces traits et de ces valeurs sur les actes altruistes<sup>120</sup>.

Un personnage sera considéré comme ayant de fortes dispositions égoïstes :

- a) S'il privilégie à plusieurs reprises son propre bien-être au détriment d'autrui ;
- b) S'il utilise autrui pour obtenir ce qu'il veut ;
- c) S'il fuit, cherche une excuse pour échapper à une situation d'aide ou n'aide que pour bien paraître.

Les mêmes éléments émanant de Batson, Ricard et Oliner seront utilisés pour mesurer leur influence sur les actes égoïstes. Comme Batson et Ricard, pour qualifier un acte altruiste, nous ne prendrons en compte que l'intention et non pas les

---

<sup>120</sup> Nous prenons en compte la terminologie de Ricard sur les dispositions altruistes. Toutefois, pour alléger le texte, nous utiliserons le terme 'altruiste' pour décrire un personnage ayant de fortes dispositions altruistes et 'égoïste' pour décrire un personnage ayant de fortes dispositions égoïstes.

conséquences. Nous observerons toutefois celles-ci, pour les mettre en corrélation avec la loi de Spencer sur la « survie du plus fort ».

Il existe de nombreuses autres recherches et théories pertinentes concernant l'altruisme, mais, par souci de concision, elles n'ont pas été décrites dans les détails. Plusieurs autres ressemblent à celles que nous avons évoquées, selon l'orientation qu'elles ont choisie (évolutionniste, psychologique) et si elles diffèrent des principaux théoriciens de l'altruisme sur certains points, elles abordent certains éléments à considérer, qui sont toutefois moins approfondis que chez les auteurs que nous avons mentionnés. Par conséquent, bien que les théories de Batson et Ricard guideront cette analyse, d'autres auteurs, dont la pensée les rejoint et qui apportent des éléments pertinents, pourront aussi être convoqués.

Il est désormais temps de voir l'application directe de ces théories, ainsi que celles de Zola au sein de ses œuvres, pour dégager le modèle éthique qui en ressort. Consciemment ou non, l'auteur a été en contact avec des théories concernant l'altruisme et la bonté, véhiculant lui-même une certaine vision du monde. À partir de ces théories, à la recherche de la vérité, l'auteur a élaboré son propre modèle éthique, où se reflètent les idées du siècle. Peut-on vraiment voir dans ses romans la fraternité et la bonté, ou plutôt un éloge des bas instincts, comme certains semblent le croire ? Zola a dit : « Nous reprochera-t-on nos charniers horribles, le sang que nous faisons couler, les sanglots que nous n'épargnons pas aux lecteurs ? C'est que de nos tristes réduits nous espérons faire sortir des vérités qui éblouiront ceux qui sauront les



voir.<sup>121</sup> » À sa suite, en usant des principes évoqués, allons à la recherche de cette vérité.

---

<sup>121</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, op.cit., p.74.

## CHAPITRE DEUX

### LA JOIE DE VIVRE, L'ALTRUISME DANS LA SOUFFRANCE

Douzième volume de la série des Rougon-Macquart, publié en 1884, *La Joie de vivre* est un roman qui se déroule dans un petit village nommé Bonneville, constamment en proie à la fureur des éléments. Fille de Lisa Macquart et du charcutier Quenu, Pauline Quenu va vivre chez les Chanteau à la suite du décès de ses parents. Héritière d'une fortune considérable, elle sera peu à peu dépouillée par sa tante et tombera amoureuse de son cousin Lazare, homme aux mille projets, apeuré par l'idée de la mort. Dans ce milieu où la souffrance occupe une place importante, la jeune fille se démarque, selon moi, par son désir d'aider les autres, par son empathie et son altruisme. Certains critiques<sup>122</sup> voient plutôt chez elle un personnage autoritaire, qui donne afin que les autres lui soient redevables; d'autres considèrent que l'incapacité de Pauline à véritablement changer son cousin, qui souffre d'un pessimisme mal digéré, montre l'échec de sa tâche et que le titre du roman, *La Joie de vivre*, est par conséquent ironique. Pauline a pourtant un impact au sein de la maison et opposée aux autres personnages du roman, elle démontre une bonté qui ne peut passer inaperçue. Il est toutefois possible de se questionner sur ses véritables motivations et sur l'effet de ses gestes; le suicide de Véronique et le mal-être de son cousin modifient-ils l'idéologie

---

<sup>122</sup> Citons notamment Jean Borie, qui a écrit à ce sujet dans la préface de *La Joie de Vivre* : « [...] plus Pauline donne, plus elle restitue, plus elle répare, plus loin elle s'avance sur la voie du sacrifice, et plus elle s'affirme autoritaire, puissante, impériale. » (p.31) Sébastien Roldan a quant à lui affirmé, dans son mémoire *Émile Zola et le pessimisme schopenhauerien : une philosophie de La joie de vivre*, que le seul succès de Pauline est d'avoir vaincu sa jalousie (p.182) et qu'elle « [...] soigne, mais ne guérit rien, elle se contente d'apaiser, elle sert à peine de pansement. » (p.177)

qu'elle véhicule? Peut-on y voir l'inutilité et l'échec de l'altruisme, « [...] l'infinie tristesse de la vie, telle que la vit le commun de l'humanité<sup>123</sup> » ? Ce chapitre vise à démontrer que Pauline est loin d'être perdante, figure forte de l'altruisme et que les dernières pages de *La Joie de vivre*, en apparence négatives, viennent plutôt appuyer l'idéologie véhiculée dans toute l'œuvre et dans le titre: l'importance de vivre malgré la souffrance et les bienfaits moraux d'une attitude portée vers le bien-être d'autrui. Nous identifierons donc les principaux personnages à fortes dispositions altruistes et égoïstes, selon les critères établis précédemment, afin d'analyser ensuite les influences exercées sur eux, ainsi que l'évaluation portée par leurs pairs et par le narrateur. Les manifestations de l'idéologie, ainsi que les fins des personnages et du roman, clôtureront finalement ce chapitre.

## 2.1 ANALYSE DES PERSONNAGES ALTRUISTES ET ÉGOÏSTES

Au sein de la maison des Chanteau, les personnages sont nombreux. Les actes de certains sont davantage expliqués que d'autres, qui restent en arrière-plan. Afin de limiter cette recherche, nous ne nous intéresserons donc qu'à certains personnages, en suivant les critères mentionnés précédemment, pour les identifier selon leurs dispositions altruistes ou égoïstes. Les actions de la mère, celle chez qui l'égoïsme prédomine le plus et celles de Pauline, représentante de l'altruisme, seront traitées globalement; plutôt que de prendre des actes isolés, nous rattacherons ceux-ci à l'ensemble auquel ils se rapportent. Chez la mère, nous analyserons donc ses actes face à la souffrance de son mari, ses réactions quant à l'argent de Pauline, ses agissements concernant le mariage de Pauline et Lazare et sa responsabilité dans leur « séparation. »

---

<sup>123</sup> Pierre Martino, *op.cit.*, p.89.

Chez Pauline, nous nous attarderons sur ses dons d'argent, son aide aux enfants et sa pitié pour les misérables, son aide apportée à Chanteau et à sa femme durant leurs souffrances, ainsi que son sacrifice pour Lazare.<sup>124</sup> Si certains personnages sont volontairement laissés de côté, nous analyserons tout de même brièvement Lazare, Véronique et Chanteau.<sup>125</sup> Batson privilégiant une approche qui ne tient pas compte des résultats, nous ne nous intéresserons d'abord qu'aux gestes et aux motivations. De plus, en suivant l'approche de Philippe Hamon, nous analyserons l'évaluation portée sur les personnages égoïstes et altruistes par leurs pairs, ainsi que par le narrateur. Hamon dit de l'évaluation qu'elle :

[...] peut être considérée comme l'intrusion ou l'affleurement, dans un texte, d'un savoir, d'une compétence normative du narrateur (ou d'un personnage évaluateur) distribuant, à cette intersection, des positivités ou des négativités, des réussites ou des ratages, des conformités ou des déviances, des excès ou des défauts, des dominantes ou des subordinations hiérarchiques, un acceptable ou un inacceptable, un convenable ou un inconvenant, etc.<sup>126</sup>

Riches en significations, les propos évaluateurs transmettent toujours une information; certains personnages sont montrés comme crédibles, d'autres non et ce sont les évaluations véhiculées qui permettent de poser ensuite un œil critique sur l'idéologie du texte.

---

<sup>125</sup> Par souci de concision et parce que ses actes altruistes ne sont pas assez nombreux, le docteur Cazenove ne sera pas analysé. Nous tenons toutefois à souligner que ce dernier semble jouer un rôle semblable à celui du docteur Pascal ; discriminateur idéologique, son discours est celui que tient parfois le docteur, mais aussi celui que tient Zola dans certains de ses écrits. Il précise également les limites que devraient avoir l'altruisme, en appuyant Pauline dans certains gestes, mais en tâchant de la réfréner lorsqu'elle se donne totalement.

<sup>126</sup> Philippe Hamon, *op.cit.*, p.22.

### 2.1.1 Personnage à fortes dispositions égoïstes; la mère

L'altruisme et l'égoïsme ont, selon Batson, beaucoup en commun :

Tous les deux réfèrent à une force dirigée vers un but; tous les deux sont concernés par le but ultime de cette motivation; et, pour les deux, le but ultime est d'augmenter le bien-être de quelqu'un. Ces caractéristiques communes produisent le contexte pour souligner la différence cruciale : quel bien-être est le but ultime? Celui de quelqu'un d'autre ou le sien? <sup>127</sup>

Centrée sur elle-même, Mme Chanteau ne se soucie constamment que de son propre bien-être, but ultime dont elle ne déroge que très rarement. Son égoïsme se manifeste sous différentes façons, tant à l'égard de Pauline que face aux autres. Femme ambitieuse, elle accorde une importance considérable à l'argent ainsi qu'à son fils, dont elle espère un avenir radieux, faisant des économies « [...] avec l'idée entêtée d'opérer plus tard une rentrée triomphale à Caen, lorsque son fils y occuperait une grande position<sup>128</sup> ». L'argent, moteur puissant, mène donc plusieurs de ses actions. Si Mme Chanteau n'a pas pris Pauline dans sa maison avec le but avoué et conscient de prendre sa fortune, elle ne l'a pas davantage fait par altruisme, par seul souci du bien-être de sa pupille. Observant les titres de cette dernière avec son mari, elle feint le désintéressement :

[...] j'ai demandé à être indemnisée de mes frais de voyage et l'on a réglé la pension de la petite chez nous à huit cents francs...Nous sommes moins riches qu'elle, nous ne pouvons lui faire la charité. Aucun de nous ne voudrait gagner sur cette enfant, mais il nous est difficile d'y mettre du nôtre. On replacera les intérêts de ses rentes,

---

<sup>127</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, *op.cit.*, p.21. Traduction libre du passage suivant : « Altruism and egoism, as defined here, have much in common. Each refers to a goal-directed motive; each is concerned with the ultimate goal of that motive; and, for each, the ultimate goal is to increase someone's welfare. These common features provide the context for highlighting the crucial difference : Whose welfare is the ultimate goal? Is it another person's or one's own? »

<sup>128</sup> Émile Zola, *La Joie de vivre*, Paris, éditions Gallimard, 1884, p.54. Toutes les citations émanant du même livre seront identifiées sous le sigle JV.

on lui doublera presque son capital, d'ici à sa majorité...Mon dieu! nous ne remplissons que notre devoir. [...] Si nous y mettons encore du nôtre, eh bien! cela nous portera chance peut-être, ce dont nous avons grand besoin...La pauvre chérie a été si secouée, et elle sanglotait si fort en quittant sa bonne! Je veux qu'elle soit heureuse avec nous.<sup>129</sup>

Loin de ne penser qu'aux intérêts de Pauline, bien qu'elle prétende vouloir son bonheur, Mme Chanteau songe plutôt, dès le moment où elle va la chercher, à s'assurer que ses propres frais de voyage soient payés et qu'une pension soit réglée. Batson affirme que « [...] trois classes générales de motifs égoïstes peuvent conduire quelqu'un à aider une personne dans le besoin – la recherche de récompense, éviter une punition ou réduire l'excitation aversive<sup>130</sup> ». Ce désir de récompense, la mère de famille ne l'énonce pas clairement, mais elle s'est tout de même, sous prétexte d'être moins riche que Pauline, assurée de l'obtenir. Valorisant son propre bien-être au détriment de celui de Pauline, elle prendra d'abord ses économies graduellement en lui promettant de lui remettre, avant que sa rigidité ne se relâche et qu'on la voit alors « [...] sans cesse disparaître d'un pas discret et revenir presque aussitôt, la main dans la poche, d'où elle se décidait à sortir, pour une facture, des sous un à un. L'habitude se trouvait prise, elle achevait de vivre sur le tiroir du secrétaire, emportée, ne résistant plus<sup>131</sup> ». Sa résistance initiale et ses remords rapidement domptés, Mme Chanteau les vaine, ne pensant désormais qu'à elle-même. Le bien-être de Pauline est écarté, évité, à peine pris en considération. L'égoïsme de la mère de Lazare, qui ne semble voir en

---

<sup>129</sup> JV, p.58.

<sup>130</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans, op.cit.*, p.61. Traduction libre du passage suivant : « [...] three general classes of egoistic motives [...] might lead a person to help someone in need – reward seeking, punishment avoiding, and reducing aversive arousal [...] »

<sup>131</sup> JV, p.114.

Pauline qu'un but instrumental et financier, est aussi nettement visible pendant la maladie de la jeune fille. À son chevet, elle bavarde avec son fils :

Nous qui voulions nous mettre en route à sept heures!  
C'est une chance que Louise ne se soit pas réveillée assez  
tôt...Et tout qui tombe ce matin! on dirait qu'ils le font  
exprès. L'épicier d'Arromanches a passé avec sa note, j'ai  
dû le payer. Maintenant il y a en bas le boulanger [...] Si  
Pauline seulement n'allait pas si mal, elle nous avancerait  
les quatre-vingt-dix francs de sa pension! Nous sommes  
au vingt, ça ne ferait jamais que dix jours...La pauvre  
petite paraît bien faible...<sup>132</sup>

Son attention portée sur l'état de Pauline, qualifiée de « pauvre petite », semble factice, ne visant qu'à ne pas la faire paraître trop intéressée et empressée à prendre son argent. Le but de sa visite, elle ne l'énonce pas immédiatement, mais il devient clair lorsqu'elle demande finalement : « Tu ne sais pas où elle met son argent?<sup>133</sup> » L'état de Pauline devient secondaire, au profit de ce qui intéresse réellement Mme Chanteau : ne pas payer de ses poches, assurer son propre bien-être, sans se dépouiller.

La propension de Mme Chanteau à satisfaire d'abord ses propres intérêts et son désir de s'enrichir la poussent à prendre des décisions qui semblent – de prime abord, altruistes. Elle justifie ses actes en évoquant des raisons secondaires, camouflant ainsi ses motivations réelles. Ricard affirme à ce sujet que « [s]i l'espoir de bénéficier d'un avantage est notre but ultime, nos calculs intéressés pourront prendre l'apparence de l'altruisme dans le seul objectif d'induire chez l'autre un comportement favorable à notre égard, sans aucune considération pour son propre bien<sup>134</sup> ». Ainsi, en prenant

---

<sup>132</sup> JV, P.164-165.

<sup>133</sup> *Ibid.*

<sup>134</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.171.

conscience des sentiments de Pauline pour Lazare, la mère de ce dernier envisage l'idée d'un mariage comme étant une option convenable. Ce n'est toutefois pas l'amour des deux jeunes qui la pousse à vouloir les marier, ni leur bien-être. Pauline, heureuse de cette idée de mariage, offre spontanément de donner un peu d'argent à Lazare. La mère refuse d'abord, comme si ce n'était pas là le but qu'elle poursuivait, puis accepte finalement, confirmant que l'argent de Pauline occupe une place prépondérante dans les réflexions qui l'ont poussée à vouloir ce mariage : « Lazare désormais travaillerait pour sa femme, il ne se tourmenterait plus de sa dette, il emprunterait même à Pauline la somme dont il avait besoin. »<sup>135</sup>

Le bonheur possible des futurs époux n'est pas pris en compte et Mme Chanteau se justifie après avoir envisagé la possible ruine de Pauline, retournant la situation à son avantage : c'est son fils qui apporterait beaucoup à Pauline, non l'inverse. Batson mentionne à ce sujet que pour éviter de s'infliger soi-même les sentiments de honte et de culpabilité, l'individu doit s'échapper psychologiquement.<sup>136</sup> Pour éviter les remords, Mme Chanteau justifie ainsi constamment ses actes, évitant de s'avouer entièrement ses véritables motivations intéressées. Ce mariage, la mère de Lazare le retardera éternellement, jusqu'à ne plus le désirer lorsque la fortune de Pauline aura énormément baissé et qu'elle apprendra que Louise, jeune fille passant souvent ses vacances à la maison, est beaucoup plus fortunée. Batson mentionne que « si un individu ayant des motivations égoïstes trouve que ses intérêts personnels peuvent être

---

<sup>135</sup> JV, p.109.

<sup>136</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.62.



servis aussi bien ou mieux sans prendre soin des autres, alors les autres sont damnés<sup>137</sup> ».

Le but final de Mme Chanteau n'a jamais été le bonheur de Pauline; celle-ci n'était qu'un but instrumental, que la mère de Lazare veut écarter lorsqu'une meilleure option se présente à elle, pour enrichir son fils et elle-même. Dès lors, Pauline n'a plus d'intérêt pour celle qui trouve différentes raisons pour ne pas marier les deux individus, disant à Chanteau avoir été frappée par bien des remarques fâcheuses et que « ce serait mal de les sacrifier à notre paix<sup>138</sup> ». Tout comme le bien-être de Lazare et de Pauline a été évoqué comme motivation pour justifier son désir de les marier, c'est une motivation altruiste et soucieuse que Mme Chanteau met de l'avant pour retarder les noces et camoufler son intérêt pour l'argent.

Les dispositions égoïstes de Mme Chanteau sont aussi visibles dans ses réactions face à la souffrance. Son mari, souffrant d'excès de goutte, se plaint constamment, nécessitant aide et soins. Or, loin de compatir à son malheur ou de chercher à l'aider dans un véritable souci de ce que ce dernier éprouve, Mme Chanteau « [...] perdait la tête, énervée par les cris<sup>139</sup> ». Elle ne reste pas avec son époux, quittant sa chambre et «[c]ela finissait toujours ainsi. On le laissait souffrir seul<sup>140</sup> ». Elle s'échappe dès qu'elle le peut, heureuse que Pauline puisse se charger de lui à sa place. Batson affirme que « les individus avec peu d'empathie et par conséquent, une prédominance de motivations égoïstes, sont moins portés à aider lorsqu'ils peuvent facilement échapper

---

<sup>137</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.215. Traduction libre du passage suivant : « If an egoistically motivated individual finds that self-interest can be served as well or better without caring for others, then others be damned. »

<sup>138</sup> JV, p.126.

<sup>139</sup> JV, p.68.

<sup>140</sup> *Ibid.*

à la situation de besoin sans aider [...]»<sup>141</sup>. Incapable de supporter les gémissements de son mari, la mère de Lazare tente d'échapper à sa présence. On peut ainsi conclure que Mme Chanteau est bien un personnage ayant de fortes dispositions égoïstes. Conformément aux critères établis, elle privilégie son propre bien-être au détriment d'autrui, utilise autrui pour obtenir ce qu'elle veut et fuit pour échapper à une situation d'aide.

Les évaluations des pairs sur la mère sont peu nombreuses. Étant un personnage qui est peu porté à juger autrui, Pauline n'émet que peu d'évaluations sur Mme Chanteau, même après avoir été mise au courant de sa responsabilité dans l'histoire avec Lazare. Chanteau n'évalue pas davantage sa femme. Quant à Lazare, il ne formule aucune évaluation directe, mais il manifeste une certaine irritabilité lors de la maladie de Pauline, lorsque sa mère vient demander de l'argent. Véronique, toutefois, évaluera sa patronne, portant un jugement sur ses gestes égoïstes. Personnage qui voit et qui sait presque tout, la domestique est peut-être la mieux placée pour évaluer les actes de la mère de Lazare. Son évaluation portant sur l'éthique viendra appuyer celle qui transparaît déjà dans celle du narrateur. Support d'évaluation, l'éthique est le « [m]ode d'évaluation de la relation sociale entre les personnages; celle-ci est en effet toujours plus ou moins ritualisée, et la relation interpersonnelle, relation entre sujets individuels ou collectifs, est toujours médiatisée par des normes, des morales [...]»<sup>142</sup>. La morale

---

<sup>141</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.165. Traduction libre du passage suivant: « [...] individuals experiencing relatively low empathic concern and, hence, a relative predominance of egoistic over altruistic motivation are far less likely to help when they can easily escape exposure to the need situation without helping [...] ».

<sup>142</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'oeuvre littéraire*, op.cit., p.107.

de Véronique, c'est d'être juste, car pour elle, ce qui est important, c'est « [l]a justice avant tout [...] »<sup>143</sup>. Cette justice vient avec des normes, qui s'opposent à l'égoïsme et la malhonnêteté de Mme Chanteau. La domestique se permet donc d'évaluer les actes de celle-ci, lors d'une conversation avec Pauline :

[...] elle vous a sucé votre argent sou à sou, et cela d'une façon aussi vilaine que possible. [...] Quand il était dans son secrétaire, votre argent, elle faisait devant toutes sortes de salamalecs, comme si elle avait eu à garder le pucelage d'une fille; ce qui n'empêchait pas ses mains crochues d'y creuser de jolis trous... Ah! bon sang! elle en a joué, une comédie, pour vous flanquer sur les bras l'affaire de l'usine, puis pour faire bouillir la marmite avec le reste du magot. Voulez-vous savoir? eh bien! sans vous, ils auraient tous crevé de faim [...] Et ça ne l'a pas corrigée, elle vous mange encore aujourd'hui, elle vous grugera jusqu'au dernier liard...<sup>144</sup>

Récapitulant toutes les mauvaises actions de Mme Chanteau, Véronique émet un jugement tant sur l'argent volé que sur le couple brisé. La mère de Lazare est évaluée comme peu honnête, égocentrique, prête à continuer de gruger Pauline. À retardement, crédibilisée par cette valeur de justice dont elle s'est prévalu depuis le début du roman, Véronique souligne le caractère négatif des actions de Mme Chanteau, achevant sa tirade en affirmant que « [...] sa méchanceté lui est tombée dans les genoux »<sup>145</sup>. Énième défaut de la mère de Lazare, dont l'ultime évaluation de ses actions passées aura été cet éloge peu reluisant.

---

<sup>143</sup> JV, p.242. C'est aussi des « éveils de justice » (p.115), qui la poussent à s'attacher d'abord à Pauline.

<sup>144</sup> JV, p.198.

<sup>145</sup> JV, p.200.

L'évaluation du narrateur sur Mme Chanteau n'est pas davantage positive. Dès le début du roman, sa première apparition est accompagnée d'une description sur laquelle se greffe une évaluation négative : « Elle était petite et maigre, les cheveux encore très noirs, le visage agréable, gâté par un grand nez d'ambitieuse.<sup>146</sup> » D'entrée de jeu, Mme Chanteau est dévaluée par son ambition qui occupera une place primordiale dans l'œuvre et la poussera à se montrer égoïste. Ce type de description est courant chez Zola, selon Hamon :

Dans ces portraits, on le remarque, les systèmes internes d'opposition logique se doublent tout de suite d'un système évaluatif omniprésent qui vient distribuer signes positifs et signes négatifs sur les éléments contradictoires ainsi juxtaposés. La dissonance, déjà, par elle-même, grève le personnage d'un signe globalement négatif, et hypothèque donc négativement son avenir narratif.<sup>147</sup>

De fait, ce premier signe négatif est annonciateur de la suite. Mme Chanteau continuera de perdre sa crédibilité; si les personnages ne l'évaluent pas trop durement – outre Véronique – le narrateur, lui, se permet de le faire, jugeant les actes de la femme. Il insiste ainsi sur la malhonnêteté de Mme Chanteau, sur son irritation grandissante face à Pauline, à chaque fois qu'elle emprunte de nouveau :

C'étaient les grosses sommes englouties, les petites sommes prises encore chaque jour et agrandissant le trou, qui la jetaient ainsi hors d'elle, comme si elle sentait là le ferment mauvais, où s'était décomposée son honnêteté. Aujourd'hui, la décomposition était faite, elle exérait Pauline, de tout l'argent qu'elle lui devait.<sup>148</sup>

---

<sup>146</sup> JV, p.42.

<sup>147</sup> Philippe Hamon, *Le personnel du roman : le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Genève, Droz, 1983, p.172.

<sup>148</sup> JV, P.170.

Décomposition de l'honnêteté, avarice et vol de l'argent de Pauline : les jugements sont nettement visibles. Guidée par l'ambition, la mère de Lazare s'est avilie et l'évaluation que le narrateur fait de ses gestes ne l'expose pas sous un jour favorable. En abaissant un personnage, en exposant ses motivations comme étant mauvaises, le narrateur valorise l'individu qui démontre les valeurs contraires. En discréditant Mme Chanteau, l'exposant comme peu fiable et guidée par la haine, le narrateur discrédite donc aussi le discours qu'elle portera sur Pauline et l'évaluation qu'elle en fera.

### 2.1.2 Les personnages ambivalents; Lazare, Véronique et le père

Personnages très présents au sein de l'œuvre, Lazare, Véronique et le père ne sont pas présentés comme ayant d'aussi fortes dispositions égoïstes que la mère. Leurs actes et leurs motivations sont toutefois loin de démontrer qu'ils ont de fortes dispositions altruistes; ils sont ambivalents, oscillant entre leur propre intérêt et l'émergence, soudaine et courte, d'actes altruistes occasionnels. Lazare est ainsi davantage centré sur son bien-être que sur celui des autres, mais c'est souvent malgré lui, de façon beaucoup moins consciente que la mère, comme l'affirme Véronique : « Lazare n'a peut-être pas tant de calcul, mais il n'en vaut guère mieux, il lui donnerait [à Pauline] aussi le coup de la mort par égoïsme, histoire de ne pas s'ennuyer...<sup>149</sup> » De fait, s'il instrumentalise sa cousine, Lazare le fait sans le remarquer, sans but précis de se servir de Pauline. Or, il ne s'agit pas forcément d'égoïsme, comme le prétend Véronique. Batson mentionne que « [...] si un individu agit par réflexe ou automatiquement sans aucun but, alors qu'importe à quel point il y a des bénéfices pour

---

<sup>149</sup> JV, p.180.

autrui ou pour soi, l'acte n'est pas davantage altruiste qu'égoïste<sup>150</sup> ». L'inconscience de Lazare joue donc un rôle dans son ambivalence : bien qu'il poursuive souvent ses propres buts, ses actes plus égocentriques envers Pauline ne sont pas motivés par le désir de l'utiliser, ses gestes étant simplement automatiques. Il est aussi altruiste à certains moments, ayant le réel souci d'augmenter le bien-être de Pauline. Porté à fuir la souffrance, il reste pourtant auprès de la jeune fille pendant sa maladie, la transporte dans son lit, la recouvre d'une couverture et la veille. « Lui-même n'aurait pu dire quelle chaleur le soulevait, quel besoin de s'en fier uniquement à lui, pour la soulager. La pression ardente de cette petite main le bouleversa, il voulut lui donner du courage.<sup>151</sup> » Le bien-être de Pauline, le besoin de la soulager et de l'aider, sont les motivations principales de celui qui, contaminé par la chaleur de sa cousine, restera plusieurs jours auprès d'elle, sans que ce dévouement ne puisse être expliqué par un motif égoïste. La domestique, Véronique, est quant à elle menée par une motivation bien particulière : la justice. Batson distingue cette motivation de l'altruisme, qu'il décrit comme « [...] le besoin de croire en un monde juste, un monde dans lequel les gens obtiennent ce qu'ils méritent et méritent ce qu'ils obtiennent – ou, au moins, un monde dans lequel les choses terribles n'arrivent pas aux bonnes personnes<sup>152</sup> ». Ce goût de la justice pousse Véronique à apprécier Pauline au fil du temps, après que Mme Chanteau ait exploitée cette dernière. Elle admet cette motivation elle-même,

---

<sup>150</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.22. Traduction libre du passage suivant: «If an individual acts reflexively or automatically without any goal, then no matter how beneficial to another or to self the result may be, the act is neither altruistically nor egoistically motivated. »

<sup>151</sup> JV, p.153-154.

<sup>152</sup> C. Daniel Batson, « Justice motivation and moral motivation », *The justice motive in everyday life*, édité par Ross, M., et Miller, D., New York, Cambridge University Press, 2002, p. 91. Traduction libre du passage suivant : « [...] the justice motive is the need to believe in a just world, a world in which people get what they deserve and deserve what they get - or at least a world in which terrible things do not happen to good people [...] ».

affirmant : « Non, moi je suis juste, je finirai par l'aimer, cette enfant!<sup>153</sup> » Ce n'est donc pas l'altruisme qui provoque cet intérêt pour autrui, mais ce n'est pas davantage l'égoïsme. Le père Chanteau, lui, n'accorde que très rarement une importance à autrui, ne s'occupant que de ses propres souffrances. Il revient constamment à lui, même à la mort de sa femme, où il accuse ses jambes, « en arrivant à se plaindre lui-même<sup>154</sup> ». Ses douleurs l'occupent et il affirme avoir « bien assez de son malheur et qu'il ne voulait pas entendre parler de celui des autres<sup>155</sup> ». Loin d'être altruiste, donc, le père ne cache pas ses motivations égoïstes, mais il se soucie parfois sincèrement d'autrui, comme lorsqu'il consent lui-même à ce que Pauline parte, « les larmes aux yeux<sup>156</sup> ». Instant bref, mais où l'homme passe par-dessus son intérêt personnel et qui se reproduira occasionnellement, notamment lorsque sa nièce lui annoncera le mariage de Lazare et de Louise et qu'il versera des larmes.<sup>157</sup>

### 2.1.3 Personnage à fortes dispositions altruistes; Pauline

Dévouée aux autres, l'aide qu'elle apporte à ses proches étant omniprésente dans le roman, Pauline est habituellement décrite comme étant l'incarnation de la bonté. Or, rappelons toutefois que pour Batson, avoir une image altruiste est différent que de l'être réellement; une image altruiste peut être associée au fait d'aider seulement pour éviter la honte ou la culpabilité de ne pas être en mesure de vivre avec les standards

---

<sup>153</sup> JV, P.133.

<sup>154</sup> JV, p.226.

<sup>155</sup> JV, p.233.

<sup>156</sup> JV, P.331.

<sup>157</sup> Seules les évaluations portées sur Pauline et Mme Chanteau seront analysées, par souci de concision. Nous tenions toutefois à aborder les personnages ambivalents pour montrer que l'altruisme n'est pas une caractéristique réservée simplement à certains individus, pouvant se manifester chez tous, tout comme l'égoïsme.

altruistes.<sup>158</sup> Une analyse des motivations de Pauline permet toutefois de constater que la honte n'est pas ce qui guide ses actions. Cependant, Pauline n'est pas davantage une sainte; ses actes ne sont pas tous altruistes, bien qu'elle ait une forte disposition à l'être. Tout comme la mère de Lazare, la jeune fille a une relation particulière avec l'argent et son premier don d'argent, survenu alors que Lazare a besoin de fond pour ses projets, ne semble pas entièrement désintéressé. Pour qu'on puisse réellement parler d'altruisme, « il faut la perception d'un besoin, une émotion orientée vers l'autre et un désir dirigé vers un but d'enlever le besoin<sup>159</sup> ». Le besoin de Lazare, celui de pouvoir financer ses idées, Pauline le perçoit. Toutefois, l'avarice la fait hésiter et ce n'est que la mention de Louise qui la convainc, après qu'elle ait été ravagée « [...] par l'image de Louise apportant un gros sac d'argent au jeune homme<sup>160</sup> ». Sa motivation principale n'est donc pas claire : est-ce réellement le bien-être de Lazare qui la pousse à agir ou la jalousie? Les deux forces semblent à l'œuvre, bien que la jeune femme tente de se vaincre. Or, selon Batson, si la motivation est réellement altruiste, le but ultime étant de retirer le besoin d'autrui, l'individu sera heureux si ce besoin est satisfait, qu'importe qui a le crédit.<sup>161</sup> Ses réactions jalouses, qui la poussent à donner pour éviter qu'une autre ne le fasse, ne sont donc pas altruistes. Si son bon cœur l'amène à être généreuse, être aimée par ses proches semble être également une motivation de celle qui se laissera dépouiller. Ce n'est qu'au contact des besoins réels des autres, physiques et concrets que le véritable altruisme de Pauline fera son apparition, les motivations ne pouvant

---

<sup>158</sup> C. Daniel Batson, *The altruism question toward a social-psychological answer*, op.cit., p.199.

<sup>159</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.29. Traduction libre du passage suivant: « There must be perception of need, other-oriented emotion, and a goal-directed desire to remove the need. »

<sup>160</sup> JV, p.95.

<sup>161</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.122.



être expliquées ni par la jalousie ni par le désir d'être aimée. Ainsi, l'un de ses dons d'argent à Lazare tire son origine de sa compassion pour les habitants de son village, de son envie sincère de les aider :

Chaque secousse l'ébranlait, elle croyait entendre, à intervalles réguliers, le hurlement des misérables mangés par la mer. Alors, le combat que l'amour de l'argent livrait encore à sa bonté devint insupportable. [...] Qu'importait cet argent jeté à l'eau, s'il y avait une seule chance de sauver le village? <sup>162</sup>

Si elle ne peut s'empêcher de songer à la réaction qu'aura Lazare suite à ce nouveau don, ce n'est pas là sa motivation principale : c'est la pensée des autres qui souffrent qui l'a convaincue.

Ce même besoin de soulager autrui, sans chercher son intérêt personnel, l'amène à s'occuper de plusieurs enfants du village, des animaux et des misérables :

[...] sa charité active s'élargissait sur toute la contrée. Elle aimait d'instinct les misérables, n'était pas répugnée par leurs déchéances, poussait ce goût jusqu'à raccommorder avec des bâtons les pattes cassées des poules, et à mettre dehors, la nuit, des écuelles de soupe pour les chats perdus. C'était, chez elle, un continuel souci des souffrants, un besoin et une joie de les soulager. <sup>163</sup>

Loin d'agir pour elle-même ou de rechercher une récompense extérieure, Pauline n'est pas préoccupée par ce qu'on dit d'elle lorsqu'elle s'occupe ainsi des autres. Ricard affirme à ce sujet qu'« [...] un altruiste véritable n'est pas influencé par l'anticipation des jugements d'autrui et n'est pas motivé par la reconnaissance sociale<sup>164</sup> ».

---

<sup>162</sup> JV, p.143.

<sup>163</sup> JV, p.135-136.

<sup>164</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.171.

Réellement soucieuse de la souffrance de ceux dont elle prend ainsi soin, la jeune femme ne manifeste aucun désir de récompense, loin de se vexer du manque de reconnaissance de ses protégés. Elle affirme clairement cet amour d'autrui à Lazare, qui ne comprend pas comment elle peut aimer ceux qu'il qualifie de monstres : « C'est que je les aime pour eux et non pour moi [...] »<sup>165</sup>. Dans son aide apportée aux malheureux, l'intérêt personnel est donc écarté. Ce n'est pas pour elle et pour tirer des bénéfices de ses actions qu'elle agit, mais bien pour les autres :

Soulager pour soulager, n'est-ce donc rien? reprit-elle. Il est fâcheux qu'ils ne se corrigent pas, car leur misère diminuerait peut-être. Mais quand ils ont mangé et qu'ils ont chaud, eh bien! cela me suffit, je suis contente : c'est toujours de la douleur de moins... Pourquoi veux-tu qu'ils nous récompensent de ce que nous faisons pour eux? <sup>166</sup>

Son but ultime, Pauline l'avoue elle-même et conformément aux définitions de l'altruisme de Batson, il est bien porté sur le bien-être d'autrui et non sur le sien. Le chercheur affirme que « si nous trouvons que tous les bénéfices personnels possibles, pouvant pousser à aider, ne sont pas le but ultime, alors il est approprié de conclure que le but ultime est de bénéficier à la personne dans le besoin<sup>167</sup> ». La récompense, la reconnaissance et l'intérêt personnel n'étant pas les buts recherchés, il est donc possible de conclure que dans son aide apportée aux malheureux, Pauline fait réellement preuve d'altruisme, bien que les villageois soient difficiles à aider, ceux-ci ne s'aidant pas eux-mêmes.

---

<sup>165</sup> JV, P.257.

<sup>166</sup> *Ibid.*

<sup>167</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans, op.cit.*, p.106. Traduction libre du passage suivant: « [...]we find that all plausible self-benefits of helping are not the ultimate goal, then it is appropriate to conclude that the ultimate goal is to benefit the person in need. »

Ce besoin de soulager se manifeste aussi devant la souffrance de Chanteau et de sa femme, qu'elle aidera. Dès son arrivée dans la demeure familiale, alors qu'elle est encore une enfant, Pauline se montre sensible à la douleur du vieil homme : « Pauline écoutait d'un air de complaisance, paraissait tout comprendre, vivant sans trouble dans le hurlement de sa plainte, préoccupée uniquement de la guérison.<sup>168</sup> » Si les autres fuient devant les cris de Chanteau, Pauline reste, allant même jusqu'à lire des ouvrages sur le traitement de la goutte, « avec l'idée de soulager son oncle<sup>169</sup> ». Le besoin d'être aimée étant l'une de ses motivations principales lors de ses dons d'argent, l'on peut s'interroger si, dans cette aide apportée, cette motivation l'emporte sur la réelle préoccupation du bien-être d'autrui. Pour déduire la motivation d'une personne à partir de son comportement, Batson affirme qu'il faut dresser d'abord les possibles motivations de la personne et observer la volonté de celle-ci à adopter un comportement qui est le moyen le plus efficace d'atteindre le but ultime de l'une de ces motivations.<sup>170</sup> Si la motivation principale de Pauline est d'être aimée par son oncle et sa tante, l'aide est supposée cesser devant l'absence d'amour. À l'inverse, si sa motivation est altruiste, centrée sur le bien-être d'autrui, l'aide ne s'arrête pas, même si la reconnaissance n'est pas présente. Or, cet amour, Pauline le voit disparaître à plusieurs reprises. Chanteau est parfois méchant et brutal avec elle, l'insulte, la traite de sans-cœur :

Elle, sans répondre, d'une résignation que rien n'entamait, redoublait de douceur. Quand elle le sentait trop irrité, elle se cachait un instant derrière les rideaux, pour qu'il s'apaisât en ne la voyant plus. Souvent, elle y pleurait en silence, non des brutalités du pauvre homme, mais de l'abominable martyr qui le rendait méchant.<sup>171</sup>

---

<sup>168</sup> JV, p.69.

<sup>169</sup> JV, p.90.

<sup>170</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.74

<sup>171</sup> JV, P.90.

Loin d'éteindre le souci qu'elle porte à autrui, le manque de reconnaissance de son oncle ne la rebute pas, ne la fait pas reculer, ne faisant qu'augmenter sa compassion à son égard. Cette compassion, elle l'éprouve aussi devant la maladie de sa tante. Bien que Véronique l'ait informée de la responsabilité de cette dernière dans l'aventure de Lazare et de Louise, Pauline se rend à son chevet. La jeune femme ne parvient toutefois pas à pardonner et c'est d'abord ce désir inassouvi d'être aimée qui se manifeste : « Ses violences de jadis, ses rancunes jalouses s'éveillaient, aux détails qu'elle remâchait péniblement. Ne plus être aimée, mon Dieu! se voir trahie par ceux qu'on aime! se retrouver seule, pleine de mépris et de révolte! <sup>172</sup> » Si elle est centrée brièvement sur elle, sur sa propre souffrance et sur sa rancune, Pauline chassera rapidement ces sentiments négatifs, devant la haine de sa tante qui craint qu'elle ne la tue :

Alors, les souffrances personnelles de Pauline, ses tourments d'amour furent définitivement emportés dans cette douleur commune. Elle ne songeait plus à sa plaie récente qui saignait encore la veille, elle n'avait plus ni violence ni jalousie, devant une si grande misère. Tout se noyait au fond d'une pitié immense, elle aurait voulu pouvoir aimer davantage, se dévouer, se donner, supporter l'injustice et l'injure, pour mieux soulager les autres. C'était comme une bravoure à prendre la grosse part du mal de la vie. [...] Et sa tendresse était même revenue, elle pardonnait à sa tante l'emportement des crises [...] l'aimant de nouveau, comme elle l'aimait à dix ans [...]

<sup>173</sup>

On retrouve ici la pitié de Schopenhauer, qui est selon lui « le principe réel de toute libre justice et de toute vraie charité <sup>174</sup> ». Cette pitié, que Batson qualifie d'empathie, ainsi que le souci d'autrui, celui qui pousse Pauline à oublier ses propres souffrances

---

<sup>172</sup> JV, p.209.

<sup>173</sup> JV, p.213.

<sup>174</sup> Arthur Schopenhauer, *Pensées et fragments*, op.cit., p.174.

et à effacer sa rancune, l'amènent à prendre soin de celle qui lui a pourtant fait du mal. Tout comme l'aide qu'elle apporte à son oncle, le retrait de l'amour ne change pas son comportement, car son but ultime est centré sur le bien-être de ses proches et non sur le sien.

Le même but ultime la guide dans ses actions envers son cousin. Consciente de son mal-être, Pauline veut l'aider. Mais ce but final est voilé par un second but, soit celui d'être la seule qui le rende heureux. But égoïste, jaloux, provoqué par le fait que « [s]on cœur s'embrasait à l'espoir d'être l'unique bonheur des siens<sup>175</sup> ». Un tel but n'empêche toutefois pas la préoccupation de Pauline pour le bien-être de Lazare. Comme l'explique Batson, un individu peut avoir deux buts finaux différents et cela ne signifie pas que la motivation à enlever le besoin de l'autre n'est pas altruiste,

[...] cela signifie seulement que l'impulsion à agir sur ce motif peut aussi évoquer des motivations égoïstes. La présence de ces motifs égoïstes ne contamine pas la motivation altruiste, bien que leur présence complique la relation entre la motivation altruiste et le comportement.<sup>176</sup>

C'est contre ces motifs égoïstes que Pauline devra lutter, alors qu'elle hésitera à donner Louise en mariage à Lazare. Au détriment de son bien-être et de son désir jaloux d'être la seule, elle décide finalement de se sacrifier et de laisser l'homme qu'elle aime épouser une autre femme : « Mais, sourdement, invinciblement, la lutte se poursuivait entre sa bonté et sa passion, même dans l'excès de ses révoltes. [...] Peu à peu, elle

---

<sup>175</sup> JV, p.243.

<sup>176</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.60. Traduction libre du passage suivant: « It only means that the impulse to act on this motive is likely to evoke egoistic motives as well. The presence of these egoistic motives neither negates nor contaminates the altruistic motive, although their presence complicates the relationship between the altruistic motive and behavior. »

reconnaissait sa propre voix, elle se raisonnait : qu’importe sa souffrance, pourvu que les êtres aimés fussent heureux! <sup>177</sup> » Ce qui la décide, ce n’est pas sa jalousie, ni l’intérêt personnel, mais bien le bonheur et le bien-être de ses proches. Le sacrifice n’aura pas le résultat escompté, mais cela n’enlève rien à son intention, qui était bel et bien altruiste. On peut donc conclure que Pauline, même si certains de ses buts sont parfois égoïstes, a de fortes dispositions altruistes. Le bien-être d’autrui est pour elle une préoccupation constante et ses agissements vont dans ce sens; présente pour les malheureux et pour ses proches, elle lutte contre ses penchants et si elle a parfois espoir d’augmenter l’amour que les autres lui portent, son altruisme ne cesse pas, même si l’amour est absent. Elle correspond donc bien aux critères que nous avons établis précédemment.

Quant à l’évaluation que portent les personnages sur Pauline, elle varie : tantôt positive, tantôt négative, elle n’est jamais totalement dans l’un des deux extrêmes. Cette évaluation subit l’influence des dispositions du personnage évaluateur : un personnage égoïste sera davantage porté à évaluer positivement une personne s’il trouve son intérêt dans cette évaluation. Si l’instrumentalisation n’est pas possible ou si l’autre est un obstacle, l’évaluation tendra à être négative.<sup>178</sup> À l’inverse, les évaluations portées par les personnages altruistes tendent à être moins sévères et moins changeantes. Influencée ainsi par son amour de l’argent et l’intérêt qu’elle voit en

---

<sup>177</sup> JV, p.270.

<sup>178</sup> Cela explique les évaluations portées par Véronique, outre l’importance de l’opposition avec Mme Chanteau. Pauline est pour Véronique, inconsciemment, un instrument dans son désir de justice. Elle l’évaluera donc positivement tant que Pauline sera victime d’injustices, jusqu’à ce que celles-ci cessent et que Véronique n’ait plus d’intérêts à la défendre.

Pauline, la mère la voit d'abord comme quelqu'un qui « a le cœur sur la main<sup>179</sup> ». Touché par ses qualités, Lazare l'évalue quant à lui comme étant « [...] si raisonnable, d'un si beau courage, d'une bonté si riante, qu'elle finissait par lui inspirer une estime inavouée [...]»<sup>180</sup> ». Les qualités de Pauline sont mises de l'avant, mais le discours de Mme Chanteau changera dès qu'elle n'aura plus besoin de son approbation pour prendre son argent, sa haine à son égard augmentant en parallèle. Influencée par ce sentiment, Mme Chanteau évaluera donc négativement Pauline, occultant complètement ses qualités. Hamon mentionne :

[...] chaque fois qu'un personnage agit en collectivité, sa relation aux autres peut se trouver règlementée par des étiquettes, des lois, un code civil, des hiérarchies, des préséances, des rituels [...] qui, assumés par tel ou tel évaluateur, viennent discriminer ses actes et sa compétence à agir en société, son savoir-vivre.<sup>181</sup>

C'est en se basant sur ce savoir-vivre que la mère de Lazare portera une partie de son évaluation, reprochant à Pauline d'être « avare<sup>182</sup>», de se « croire indispensable<sup>183</sup>» lorsqu'elle prête des sommes et d'avoir « [...] un cœur de roc, avec son air de tout donner aux autres.<sup>184</sup> » Elle évaluera également son savoir-faire, lui reprochant le temps passé auprès de Chanteau, d'elle et son fils. Bien que ce ne soit pas son travail officiel, Pauline prend soin de Chanteau et se donne comme tâche de rendre heureux Lazare. Or, la mère de celui-ci affirme : « [...] elle nous finira : Monsieur souffre comme un damné, depuis qu'elle s'occupe de lui; moi, j'ai le sang tourné, tellement elle me

---

<sup>179</sup> JV, p.95.

<sup>180</sup> JV, p.102.

<sup>181</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, *op.cit.*, p.28.

<sup>182</sup> JV, p.116.

<sup>183</sup> JV, p.144.

<sup>184</sup> JV, p.144.

bouscule; quant à mon fils, il est en train de perdre la tête...<sup>185</sup> » Pauline se fait donner la responsabilité de la souffrance de Chanteau, ses soins étant critiqués. De plus, comme elle ne peut tirer aucun bénéfice de certains des gestes altruistes de Pauline, Mme Chanteau les critique également :

Que veux-tu qu'on dise à une entêtée de cette espèce? continuait-elle. « [...] c'est le gaspillage en personne. Elle jettera douze mille francs à la mer pour ces pêcheurs de Bonneville qui se moquent de nous, elle nourrira la marmaille pouilleuse du pays, et je tremble, parole d'honneur! quand j'ai quarante sous à lui demander. [...] Je dis que, lorsqu'on a hérité d'une fortune, rien ne me paraît plus sot que de la gâcher et de retomber à la charge des autres...<sup>186</sup>

La bonté de Pauline, qui s'occupe des misérables, n'est pas bien perçue, tout comme ne l'est pas davantage son empathie pour les habitants du village. Toutefois, le jugement de Mme Chanteau sera atténué par Chanteau, Véronique et le narrateur. La domestique, qui n'aimait autrefois pas Pauline, affirme donc : « Oh! Madame, si l'on peut dire! elle qui est si gentille pour vous tous!<sup>187</sup> » Quant à Chanteau, s'il ne dit rien, « [...] tout son cœur était pour Pauline, qui le soignait d'une main si légère<sup>188</sup> ». Le savoir-faire et le savoir-vivre de Pauline sont rétablis : son travail, elle le fait bien, tout comme elle est loin d'avoir le cœur de roc décrit. Contrebalançant la possibilité d'une évaluation trop flatteuse et univoque, un personnage est ainsi toujours présent pour assurer l'évaluation contraire du personnage altruiste. L'évaluation que Mme Chanteau fait de Pauline est plutôt positive lorsque Véronique, elle, ne la supporte pas.<sup>189</sup> La

---

<sup>185</sup> JV, p.197-198.

<sup>186</sup> JV, p.170.

<sup>187</sup> JV, p.174.

<sup>188</sup> JV, p.171.

<sup>189</sup> L'implication sur l'idéologie de cette évaluation en opposition sera davantage expliquée dans la partie traitant de ce sujet.



situation s'inversera lorsque Mme Chanteau n'appréciera plus la jeune fille, la domestique prenant alors sa défense, pour se retourner finalement contre elle après le décès de sa patronne. Tout comme elle a décrédibilisé la mère de Lazare, c'est donc l'évaluation du narrateur sur Pauline qui aura le dernier mot à son sujet.

Ce dernier, dès le commencement, présente Pauline comme un personnage sain, souriant malgré le deuil et doux avec les animaux. Pauline a « l'air très fort pour ses dix ans, les lèvres grosses, la figure pleine et blanche [...] »<sup>190</sup>. Aucun défaut physique n'est attribué à celle qui se démarquera rapidement par sa bonté. La jalousie de Pauline, le narrateur n'en fera pas l'impasse, mais c'est davantage le courage et la bonne humeur de la jeune fille qui seront mis de l'avant. Il qualifiera ainsi ses bras de « charitables »<sup>191</sup> et dans sa prise en charge du logis, il l'évalue comme étant « [...] vaillante, toujours debout dans cette maison qu'elle dirigeait, de son air de douce autorité »<sup>192</sup>. Non seulement est-elle travaillante, mais un commentaire évaluatif est également fait sur la façon dont elle dirige le foyer; Pauline n'est pas marâtre, ni contrôlante et si elle use d'autorité au sein de la maison, c'est avec douceur. Équilibrant les évaluations précédentes des autres personnages, l'évaluation du narrateur donne des précisions, rajoute des détails et déconstruit les critiques de la mère sur Pauline, marquant là un parti pris. Personnage doté de défauts, mais fiable, Pauline sert donc de véhicule idéologique au roman.

---

<sup>190</sup> JV, p.43.

<sup>191</sup> JV, p.286.

<sup>192</sup> JV, p.268.

## 2.2 LES FACTEURS QUI PEUVENT INFLUENCER L'ALTRUISME ET L'ÉGOÏSME

Plusieurs recherches se sont intéressées aux facteurs qui pouvaient avoir une influence sur l'altruisme et l'égoïsme. Dans *La Joie de vivre*, plusieurs sont à l'œuvre, mais tous n'ont pas le même impact. Zola dit du but de la méthode expérimentale qu'« il consiste à trouver les relations qui rattachent un phénomène quelconque à sa cause prochaine, ou, autrement dit, à déterminer les conditions nécessaires à la manifestation de ce phénomène<sup>193</sup> ». Dans cette optique, afin de déterminer les conditions pouvant conduire à l'altruisme, nous nous intéresserons à ce qui peut mener les personnages à se montrer si soucieux du bien-être d'autrui ou à l'inverse, à ne se centrer que sur eux-mêmes.

### 2.2.1 Schopenhauer

L'influence de Schopenhauer dans *La Joie de vivre* a été démontrée, notamment dans le mémoire de Sébastien Roldan<sup>194</sup> et dans son livre, *La Pyramide des souffrances dans La joie de Vivre*<sup>195</sup>. Toutefois, s'il y a bien une influence de la philosophie pessimiste au sein du roman, elle s'exerce de façon différente sur Pauline et Lazare. Sur ce dernier, l'influence de Schopenhauer s'exerce directement. Lazare connaît le philosophe, l'a lu, parle de lui et ne cache pas son adhésion à ses idées :

Le pessimisme avait passé par là, un pessimisme mal digéré, dont il ne restait que les boutades de génie, la grande poésie noire de Schopenhauer. [...] Puis, défilaient, en plaisanteries froides, les ruses de la Volonté qui mène le monde, la bêtise aveugle du vouloir vivre. La

---

<sup>193</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, op.cit., p.13.

<sup>194</sup> Sébastien Roldan, *Émile Zola et le pessimisme schopenhauerien : une philosophie de La joie de vivre*, op.cit.

<sup>195</sup> Sébastien Roldan, *La pyramide des souffrances dans La Joie de vivre d'Emile Zola : Une structure schopenhauerienne*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 206p.

vie était douleur, et il aboutissait à la morale des fakirs indiens, à la délivrance par l'anéantissement.<sup>196</sup>

Comme bien d'autres personnages du cycle des Rougon-Macquart, Lazare a lu, mais mal. Or, c'est cette lecture mal digérée, lacunaire, qui aura un impact sur ses gestes. De Schopenhauer, il n'a retenu que certains passages, ceux qui le poussent à l'idée de « [...]ne rien souhaiter dans la crainte du pire, éviter le mouvement qui est douleur [...]»<sup>197</sup>. Cet évitement de la vie et cette inaction se manifestent dans ses réactions d'évitement face à la souffrance de sa mère et de Louise, mais aussi face aux autres, comme les enfants dont Pauline prend soin. Lazare présente ainsi une version lacunaire des enseignements de Schopenhauer, une version qui laisse de côté des pans importants de sa philosophie. L'un des principaux éléments boudés ou ignorés par l'homme se retrouve chez sa cousine : c'est la pitié, cette pitié qui s'apparente à l'empathie et qui occupe une place primordiale au sein du roman. Bien que rien ne signale avec exactitude que Pauline ait été influencée dans ses actes par sa lecture du philosophe, la connaissance qu'a Zola des théories de ce dernier laisse supposer que la présence de la pitié dans ce roman, versant souvent oublié de la doctrine du philosophe, n'est pas anodine. Le chercheur Dimitri Julien mentionne que « [s]'oublier soi-même est la véritable voie de salut selon le philosophe allemand, ce qui passe par la pitié [...]»<sup>198</sup>. Cet oubli de soi, Pauline l'exercera, ses actes ayant de nombreuses correspondances avec certains écrits du philosophe. Ce dernier affirme :

Une pitié sans bornes pour tous les êtres vivants, c'est le gage le plus ferme et le plus sûr de la conduite morale, et cela n'exige aucune casuistique. On peut être assuré que celui qui en est rempli ne blessa personne, n'empiétera sur

---

<sup>196</sup> JV, p.120.

<sup>197</sup> JV, p.309.

<sup>198</sup> Dimitri Julien, *op.cit.*, p.49.

les droits de personne, ne fera de mal à personne ; tout au contraire, il sera indulgent pour chacun, pardonnera à chacun, sera secourable à tous dans la mesure de ses forces, et toutes ses actions porteront l’empreinte de la justice et de l’amour des hommes.<sup>199</sup>

Cette pitié pour tous, Pauline l’éprouve, tout autant portée à s’occuper des humains que des animaux, prête à pardonner à celle qui l’a exploitée, poussée à aider par l’amour, un amour qu’elle étend à tous, même aux villageois. Zola a souvent critiqué la lecture mal digérée de certaines théories, sans s’opposer à l’entière des théories en elles-mêmes. Il n’est donc pas improbable que Zola, ayant eu connaissance des doctrines de Schopenhauer concernant la pitié, se soit servi de celle-ci pour construire le personnage de Pauline. Schopenhauer exerce donc une influence sur l’altruisme de Pauline en ce qui concerne la pitié, tandis que mal interprété et mal lu par Lazare, c’est sur son égoïsme que son influence s’exerce.

#### 2.2.2 L’hérédité et les gènes communs<sup>200</sup>

Indissociables de Zola, l’hérédité et les gènes exercent une influence sur l’altruisme et l’égoïsme. Toutefois, leur influence est plus marquée en ce qui concerne l’égoïsme, le personnage altruiste étant l’exception qui échappe partiellement aux gènes de sa famille. Du passé des Chanteau, on ne sait presque rien. Lazare hérite toutefois des tendances de sa mère à fuir devant la souffrance, détraqué psychologiquement, tandis que son père l’est plutôt physiquement. S’il a des éclats altruistes, ils sont principalement réservés à ses proches et à sa famille. L’individu ayant de fortes dispositions altruistes est quant à lui peu influencé par les gènes

---

<sup>199</sup> Arthur Schopenhauer, *Pensées et fragments*, op.cit., p.178.

<sup>200</sup> Ce que nous qualifions de gènes communs sont les gènes partagés par les membres d’une même famille, les liens du sang.

communs, capable d'étendre son altruisme bien au-delà de son cercle de proches. Le chercheur Christopher Boehm mentionne à ce sujet que nous pouvons parfois éprouver une générosité spontanée, qui peut nous pousser à aider « les membres d'un groupe qui ne sont ni nos parents ni nos partenaires [...] »<sup>201</sup>. Ceux ayant de fortes dispositions altruistes ne sont donc que peu influencés par les gènes communs, portés à aider ceux qui ne partagent pas leur génétique, comme Pauline qui s'occupe des enfants et s'inquiète pour les villageois. Elle a toutefois, au niveau de l'hérédité, un lourd bagage. Descendante des Macquart, elle porte en elle l'avarice de sa mère et a de brusques excès de colère : « [...]c'était une poussée intérieure qui lui jetait tout le sang de ses veines au cerveau. Il semblait que ces violences jalouses lui vinssent de loin, de quelque aïeul maternel, par-dessus le bel équilibre de sa mère et de son père, dont elle était la vivante image »<sup>202</sup>. Si l'hérédité était fataliste, Pauline n'aurait pu lutter contre cette prédisposition à la colère et à l'avarice. Or, elle vainc l'une et l'autre. Ricard affirme :

Les découvertes scientifiques des dernières décennies montrent que notre héritage génétique, pour influent qu'il soit, ne représente qu'un point de départ qui nous prédispose à manifester telle ou telle disposition. Ce potentiel – c'est là un point crucial – peut ensuite s'exprimer de multiples façons sous l'influence de notre environnement et de l'apprentissage auquel nous nous livrons en entraînant notre esprit ou nos capacités physiques.<sup>203</sup>

---

<sup>201</sup> Christopher Boehm, « The natural selection of altruistic traits », *Human Nature*, vol. 10, n° 3 (1999/09), 1999, p. 207. Traduction libre du passage suivant : « However, in addition I am suggesting that we may sometimes experience impulses involving "spontaneous generosity," as it were, that has little to do motivationally with any of the above-and entails helping group members who are neither kin, nor partners [...] »

<sup>202</sup> JV, p.79.

<sup>203</sup> Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*, op.cit., p.302.

Ce point de départ, celui d'une famille où les vices l'emportent bien souvent sur les qualités, Pauline n'en veut pas. Elle lutte contre ses penchants, démontrant qu'un personnage bon peut émerger dans l'arbre familial, malgré la tare qui a été transmise. L'hérédité n'influence donc pas ses dispositions altruistes et l'inverse survient; par son altruisme, Pauline renverse l'hérédité familiale et se distingue.<sup>204</sup>

### 2.2.3 Le milieu social

Les personnages analysés dans ce chapitre ont une caractéristique commune : ils interviennent tous dans la résidence des Chanteau. Comme le même milieu semble pouvoir donner naissance tant à des personnages altruistes qu'égoïstes, il est difficile de déterminer l'influence initiale exacte que ce dernier exerce sur leurs dispositions. C'est donc le milieu d'origine de Pauline décrit dans *Le Ventre de Paris*, soit la charcuterie de ses parents Lisa Macquart et Quenu, qu'il faut d'abord analyser. Ce dernier ne semble pas avoir exercé une grande influence sur ses penchants altruistes, la poussant plutôt à manquer d'empathie. Ainsi, influencée par les propos de sa mère, elle a face à Florent « [...] des mots cruels d'enfant terrible, sur les taches de ses habits et les trous de son linge.<sup>205</sup> » Le souci d'autrui ne semble pas encore présent chez l'enfant, qui ne se fait enseigner ni la bonté, ni la joie de vivre. L'avarice, la tranquillité acquise aux dépens des autres, est ce qui émerge de ce milieu, dont Pauline n'a subi qu'une influence négative ; aucun élément – outre l'existence de Florent, qui ne lui a toutefois rien enseigné – n'a pu encourager ses prédispositions altruistes. Son déménagement

---

<sup>204</sup> Ceci sera davantage analysé dans le chapitre concernant la *Débâcle* et *la Terre*. Seuls les personnages à fortes dispositions altruistes du cycle des Rougon-Macquart semblent échapper, même partiellement, à l'inévitable déchéance qui vient avec la tare familiale.

<sup>205</sup> Émile Zola, *Le ventre de Paris*, Paris, F. Bernouard., 368 p. (coll. « Les Rougon-Macquart »), 1927, p.230.

dans la résidence des Chanteau lui a permis d'exposer d'autres facettes de son caractère, la révélant empathique et portée vers les autres. Ce n'est toutefois pas le milieu qui semble responsable : les Chanteau ne sont pas davantage altruistes que ne l'étaient les Quenu et ils ne brillent pas davantage pour leur joie de vivre. Le milieu semble donc exercer une influence sur les dispositions égoïstes, mais il ne peut suffire à expliquer les actes d'un personnage à forts penchants altruistes<sup>206</sup>. Quant à l'influence qu'exercent les personnages sur leur milieu, elle est considérable. Ainsi, la maison des Chanteau, où gouverne la mère, est décrite comme allant: « [...] à la débandade, dans une aigreur involontaire que la vie commune du foyer aggravait encore<sup>207</sup> ». Ambiance dure, pleine d'amertume, que Pauline percevra alors qu'elle observera son nouveau milieu pour la première fois, semblant « [...] deviner un instant les sourdes aigreurs cachées sous la bonhomie de ce milieu nouveau pour elle<sup>208</sup> ». Le milieu, influencé par ceux qui s'y trouvent et qui ont principalement des dispositions égoïstes, est donc connoté négativement. À l'inverse, Pauline y exerce une influence positive. Après le décès de Mme Chanteau, « [...] une vie nouvelle chassait le deuil de la maison, les rires d'autrefois réveillaient les chambres, montaient allègrement l'escalier sonore<sup>209</sup> ». Ce sont des rires que Pauline amène dans la maison, c'est une ambiance positive et saine qu'elle instaure, un milieu où Chanteau se sent bien, où elle apporte « [...] chaque matin un nouveau courage à vivre<sup>210</sup> ». Son absence, lorsqu'elle est alitée, se fait ainsi largement ressentir dans la maison, preuve de l'influence qu'elle exerce : « [...]un

---

<sup>206</sup> Un milieu négatif semble ainsi pouvoir influencer des dispositions égoïstes ; nous analyserons dans *Le Docteur Pascal* l'inverse, soit la possibilité qu'un milieu positif ait une influence sur les dispositions altruistes.

<sup>207</sup> JV, p.42.

<sup>208</sup> JV, p.46.

<sup>209</sup> JV, p.244.

<sup>210</sup> JV, p.298.

silence morne, un vide s'y faisait, depuis que Pauline ne l'animait plus de son activité vivante<sup>211</sup> ». Animant un lieu auparavant décrit comme aigre, Pauline ne s'est pas laissée influencer négativement par lui, mais l'a plutôt transformé, par sa joie de vivre et son altruisme.

#### 2.2.4 Les sentiments amoureux et l'amour des autres

L'amour que Pauline porte aux autres et ses sentiments amoureux pour Lazare ont un impact sur ses dispositions altruistes, bien qu'ils ne puissent les justifier entièrement. Sa forte affection pour son cousin la pousse à outrepasser son avarice et à se montrer extrêmement soucieuse de lui : « Quand ils étaient ensemble, du matin au soir, elle semblait vivre de sa présence, les yeux cherchant les siens, empressée à le servir.<sup>212</sup> » Son amour pour lui peut exercer une influence, mais n'est pas sa seule motivation. Pauline est certes soucieuse de ce qui arrive à son cousin et a son bonheur à cœur, mais elle se préoccupe tout autant des autres, ceux dont elle n'est pourtant pas amoureuse. Elle aime d'un amour qui n'est pas égoïste, qui tend vers le bien-être d'autrui. Cet amour, qu'elle éprouve pour sa tante malgré ce qu'elle lui a fait, exerce une influence sur ses dispositions altruistes, bien davantage que ses sentiments amoureux pour Lazare.

#### 2.2.5 La personnalité et les valeurs

Facteurs importants, la personnalité et les valeurs influencent l'altruisme et l'égoïsme. Les chercheurs n'ont pas trouvé de consensus sur les qualités précises caractérisant ceux qui sont davantage portés à aider, mais la plupart s'entendent sur le

---

<sup>211</sup> JV, p.163.

<sup>212</sup> JV, p.105.



fait que les « [...]convictions morales ou religieuses, la sensibilité à la souffrance d'autrui (l'empathie) ne sont pas suffisants pour passer à l'action.<sup>213</sup> ». L'engagement dans l'action « [...] exige des qualités psychologiques et morales qui ne se forment pas en un jour<sup>214</sup> ». Ces qualités, Mme Chanteau ne les possède pas. Trois éléments ressortent toutefois de sa personnalité : son manque d'honnêteté, l'absence d'intérêt qu'elle porte aux autres et son ambition, qu'elle comptait « souffler au cœur <sup>215</sup> » de son mari. Pauline, quant à elle, se démarque par sa gaieté, sa franchise et le souci qu'elle porte aux autres. Pas d'ambition chez celle qui, « [...] élevée librement, montrait la tranquille bravoure de la charité devant les hontes humaines, savait tout et parlait de tout, avec la franchise de son innocence<sup>216</sup> ». Pauline n'est pas incommodée par la vue des misérables, ne juge pas, n'est pas dégoûtée par les hontes humaines. Michel Terestchenko explique que Samuel et Pearl Oliner ont dégagé deux aspects clés de la personnalité de ceux qui se sont engagés de façon altruiste : l'empathie éprouvée et « [...] l'importance qu'ils attachaient au secours apporté à quiconque est dans le besoin, indépendamment de sa culture, de sa race ou de sa religion – ce que Samuel et Pearl Oliner appellent les 'valeurs de l'aide', (the values of care) [...]»<sup>217</sup> ». Aider quelqu'un dans le besoin est en effet extrêmement important pour Pauline, qui ne peut laisser un malheureux souffrir sans vouloir agir. C'est chez elle « [...] un amour de la vie, qui débordait chaque jour davantage, qui faisait d'elle 'la mère des bêtes', comme disait sa tante. Tout ce qui vivait, tout ce qui souffrait, l'emplissait d'une tendresse active,

---

<sup>213</sup> Michel Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, op.cit., p.228.

<sup>214</sup> *Ibid.*

<sup>215</sup> JV, p.53.

<sup>216</sup> JV, p.137.

<sup>217</sup> Michel Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, op.cit., p.226.

d'une effusion de soins et de caresses<sup>218</sup> ». Pauline n'est pas pratiquante et ce n'est pas la religion qui mène ses actions; sa philosophie est celle de la vie, l'envie de « connaître, afin de guérir<sup>219</sup> ». Bonté, souci des autres et joie de vivre sont donc les qualités principales qui ressortent de la personnalité de Pauline. Ses valeurs sont directement liées aux traits distinctifs de son caractère. Ricard définit les valeurs comme « [...]des concepts ou croyances qui se rapportent à des buts ou à des comportements que nous jugeons désirables, pour nous-mêmes comme pour autrui, et qui guident nos choix dans la plupart des circonstances de la vie quotidienne<sup>220</sup> ». Les valeurs de Pauline, soit guérir les autres, ne pas laisser quelqu'un souffrir et donner sans reprendre, elle les applique dans sa vie quotidienne et elles ont un impact sur ses dispositions altruistes.

#### 2.2.6 Empathie

Selon Batson, «[...] la personnalité peut être importante, mais c'est l'empathie, en temps réel, qui semble favoriser le véritable désintéressement<sup>221</sup> ». De tous les facteurs mentionnés précédemment, l'empathie semble en effet être celui qui a le plus d'impact sur les dispositions des personnages. La mère n'en éprouve tout simplement pas : insensible à la souffrance de Chanteau, agacée par ses jérémiades, elle fuit. Elle est tout autant indifférente à la douleur de Pauline, davantage préoccupée par son argent. Batson mentionne :

---

<sup>218</sup> JV, p.81.

<sup>219</sup> JV, p.89. Nous retrouvons dans cette volonté la même philosophie qui anime le docteur Pascal.

<sup>220</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.291.

<sup>221</sup> C. Daniel Batson, Bolen, M. H., Cross, J. A., & Neuringer-Benefiel, H. E., « Where is the altruism in the altruistic personality? » *Journal of Personality and Social Psychology*, 50 (1), 1986, p.212-220. Traduction libre du passage suivant : « Personlity might still be important, but it is empathy, in real time, that appears to promote true selflessness. »

[L]es forces inhibant l'éveil de l'empathie devrait inclure tout ce qui rend difficile pour nous de répondre aux besoins d'une autre personne ou d'adopter sa perspective. Ces forces incluent 1) être préoccupé par soi-même ou absorbé par une tâche continue b) voir l'autre comme un objet ou une chose, comme une statistique et non comme une personne qui se soucie de son propre bien-être c) voir l'autre comme une personne, mais différente de nous-mêmes, comme l'un d'eux et non 'nous' [...] <sup>222</sup>

Toutes ces forces semblent s'exercer sur Mme Chanteau, à des moments différents. Préoccupée constamment par elle-même, tout comme son mari lorsqu'il souffre, elle ne peut se montrer sensible à autrui. Cette insensibilité atteint son paroxysme lorsque ceux qui ont besoin d'aide ne sont pas des proches. Ainsi, en sachant que la tempête va frapper les villageois, sa propre maison étant protégée par la hauteur, elle affirme : « [...] nous sommes à l'abri, il faut laisser les autres se débrouiller, chacun à ses malheurs...<sup>223</sup> » Ne parvenant pas à éprouver une réelle empathie pour ceux de son propre foyer, la mère de Lazare ne peut que se confiner dans son égoïsme. À l'inverse, Pauline est extrêmement empathique. Enfant, en apprenant les malheurs arrivés aux Cuche, « [s]on visage exprima une bonté navrée, une fièvre de sympathie, dont ses grosses lèvres tremblaient<sup>224</sup> ». Sa compassion la pousse à agir pour diminuer la douleur d'autrui, à rester auprès des souffrants alors que les autres ne parviennent qu'à fuir. Batson mentionne que « l'empathie est orientée vers les autres dans le sens où elle

---

<sup>222</sup> C. Daniel Batson, *The altruism question toward a social-psychological answer*, op.cit., p.209.

Traduction libre du passage suivant : « [...] the forces inhibiting arousal of empathy should include anything and everything that makes it difficult for us to attend to another person's need or adopt that person's perspective. These forces include a) self-preoccupation or absorption in an ongoing task; b) seeing the other as an object or "thing", as a statistic and not a person who cares about his or her own welfare; and c) seeing the other as a person but as different from ourselves, as one of "them" not "us" [...] »

<sup>223</sup> JV, p.51.

<sup>224</sup> JV, p.60.

implique une émotion pour l'autre [...]»<sup>225</sup> ». Éprouver de l'empathie pour l'autre est donc différent que d'éprouver une détresse provoquée par l'état de l'autre; c'est ce qu'éprouve généralement Mme Chanteau et Lazare, incapables de supporter les souffrances d'autrui et fuyant même « [...] parfois dehors, dans leur angoisse nerveuse<sup>226</sup> ». Pauline ne fuit quant à elle jamais, sensible à tous ceux qui l'entourent, sans toutefois prendre leur détresse sur ses épaules. Batson affirme que « si nous évaluons positivement le bien-être de quelqu'un, nous sommes davantage portés à imaginer comment cette personne est affectée par les événements dans sa vie et à adopter une évaluation orientée vers l'autre de la valeur de ces événements<sup>227</sup> ». Pauline évalue le bien-être de tous, tant les misérables que ses proches, comme étant important. Ses valeurs personnelles et son caractère semblent donc avoir un impact sur son empathie, qui à son tour, influence largement ses dispositions altruistes. Il apparaît donc que de tous les facteurs mentionnés, seuls ces deux derniers exercent une influence importante sur l'altruisme et l'égoïsme<sup>228</sup>; les autres, tels que la lecture de Schopenhauer, les sentiments amoureux et les gènes communs, n'ont qu'un léger impact. Quant à l'hérédité<sup>229</sup> et le milieu social, l'analyse de *La Joie de vivre* démontre que les dispositions altruistes et égoïstes les influencent davantage que l'inverse.

### 2.3. L'AMOUR DE LA VIE ET LA VICTOIRE D'UNE ALTRUISTE

---

<sup>225</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.11. Traduction libre du passage suivant: « [...] empathic concern is other-oriented in the sense that it involves feeling for the other [...] »

<sup>226</sup> JV, p.71.

<sup>227</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.42. Traduction libre du passage suivant: « If we positively value a person's welfare, then we are likely to think about how this person is affected by the events in his or her life, and to adopt an other-oriented value assessment of these events. »

<sup>228</sup> Nous reprendrons dans le chapitre suivant les facteurs ayant eu le plus d'importance, afin d'expliquer leur interdépendance.

<sup>229</sup> Dans le cas des dispositions altruistes. L'hérédité, dans le cycle des Rougon-Macquart, a une influence sur les dispositions égoïstes.

Le modèle éthique, chez Zola, se construit à partir de plusieurs éléments. Il faut donc retracer l'idéologie du roman là où elle se manifeste, où elle se heurte à plusieurs visions du monde. Présente à différents niveaux du texte, l'idéologie se présente dans l'évaluation que fait le narrateur des gestes des personnages, mais aussi dans la description de leurs souffrances et dans les oppositions. Nous analyserons ces différents éléments afin de déterminer si le roman véhicule uniquement le pessimisme sans espoir, l'inévitable douleur et l'inutilité des actes altruistes. La fin du roman et les fins des personnages, ainsi que l'impact de leurs gestes seront aussi analysés afin de démontrer que les gagnants de la « lutte<sup>230</sup> » ne sont pas les personnages égoïstes.

#### 2.4.1. Mise en parallèle de l'évaluation et de l'idéologie

L'évaluation des individus à fortes dispositions égoïstes par le narrateur démontre une critique et une condamnation des gestes centrés sur l'intérêt personnel. S'il n'y a pas toujours un jugement sur les actes posés par les personnages, certaines scènes sont superposées dans un but clairement idéologique, accompagnées d'un commentaire du narrateur, qui en donne la signification. Ainsi, une critique de l'égoïsme apparaît nettement lorsque Mme Chanteau, se fâchant contre les miséreux, feint de s'intéresser aux gens qui veulent ruiner Pauline. Elle affirme : « Comme si mademoiselle n'amenait pas assez dans la maison! Un tas de vermines qui la dévoraient et se moquaient d'elle! Certes, son argent lui appartenait, elle pouvait bien le gaspiller à sa guise; mais, en vérité, cela devenait immoral, d'encourager ainsi le vice.<sup>231</sup> » Elle

---

<sup>230</sup> Lutte se trouve entre guillemets car contrairement à certains romans du cycle des Rougon-Macquart, comme *La Terre*, la lutte est ici moins prononcée et moins physique. Inconsciemment, Pauline et Mme Chanteau s'affrontent tout de même : c'est toutefois sur le terrain de la psychologie et des valeurs qu'elles combattent.

<sup>231</sup> JV, p.140.

prétend ne pas pouvoir la laisser se ruiner, invoquant la morale. Mais la succession des évènements expose le réel sens de cette scène lorsque devant payer une note, la mère de Lazare demande à Pauline : « [...] Pauline, as-tu assez sur toi?...Je n'ai pas de monnaie, il me faudrait remonter<sup>232</sup> ». Exposée comme une opportuniste, comparée implicitement à ceux qui dévorent Pauline, Mme Chanteau est condamnée par le narrateur, qui présente ainsi sous un jour positif celle qui est victime de ce lent vol. Car si ceux qui ne pensent qu'à eux-mêmes sont critiqués, l'évaluation du narrateur de certains gestes de Pauline témoigne d'une volonté de la montrer sous un jour favorable et par le fait même, d'exposer les bienfaits de son altruisme et de son caractère. Cette volonté camouflée devient parfois claire lorsqu'afin de la satisfaire, l'évaluation dépasse la logique du texte. Ainsi, le narrateur affirme de Pauline qu'«[e]lle défiait les catastrophes par sa douceur à vivre, elle avait une égalité de caractère qui désarmait les mauvais vouloirs<sup>233</sup> ». Pauline étant continuellement à l'intérieur de la maison, nous pouvons penser que les mauvais vouloirs s'y trouvent aussi. Or, malgré ce qu'affirme le narrateur, aucun personnage ne semble désarmé, tous bornés dans leur mauvaise humeur. Véronique grogne « devant son fourneau, devenue fantasque<sup>234</sup> » et « Lazare échappait à ses consolations<sup>235</sup> ». Seul Chanteau est content, mais nul besoin de désarmer celui qui a déjà la volonté de vivre, malgré la souffrance. Contre toute logique, le narrateur s'infiltre donc pour valoriser Pauline et l'idéologie qui l'accompagne, marquant son parti pris. Il réfute par le fait même la possibilité selon laquelle le titre serait ironique et montrerait plutôt l'inutilité de la joie de vivre; si tel

---

<sup>232</sup> *Ibid.*

<sup>233</sup> JV, p.244.

<sup>234</sup> *Ibid.*

<sup>235</sup> *Ibid.*

avait été réellement le cas, la joie de vivre de Pauline aurait dû être moquée et dévalorisée, montrée comme complètement inutile et vaine. Or, Pauline est extrêmement mise en valeur, à l'inverse des personnages plus négatifs et si ses gestes n'ont pas tous l'impact espéré, c'est parce que ceux qu'elle aide ne s'aident pas eux-mêmes. L'altruisme n'est toutefois pas exposé comme étant une bonne chose dans le dépouillement total : si le narrateur présente positivement la plupart des gestes de Pauline, il ne met pas de l'avant l'importance de se donner complètement. Le docteur Cazenove, dans ses discours, précisera d'ailleurs cet aspect en disant à Pauline qu'elle n'a pas à se sacrifier ainsi, idée qui sera reprise dans *La Terre* et *Le Docteur Pascal*.

Supports démonstratifs, les gestes des personnages viennent appuyer une argumentation implicite. Ils forment des preuves, tant pour exposer les bienfaits de la bonté que les problèmes amenés par l'égoïsme. Les descriptions que fait Zola de la souffrance des personnages et les nombreuses oppositions dont il use jouent ce même rôle argumentatif.

#### 2.4.2 La souffrance, moteur idéologique et les oppositions

Mises en parallèle avec les évaluations précédentes et la crédibilité donnée à Pauline, les oppositions viennent appuyer la critique de l'égoïsme et la mise en valeur des gestes centrés sur le bien-être d'autrui. Hamon affirme :

Le problème de l'intrusion d'une « morale », au sens large où nous avons défini cet appareil évaluatif dans un système narratif n'est [...] pas simple, surtout si une esthétique globale romanesque (par exemple les divers « réalismes » ou « naturalismes ») prône a priori « l'objectivité » du narrateur. Toute éthique, toute évaluation morale accentue, met en relief, discrimine, tranche, fait un « palmarès » parmi les personnages, là où

le réalisme, en général, tend à proclamer le nivèlement,  
l'égalité et la neutralisation éthique du train quotidien.<sup>236</sup>

Cette éthique, bien qu'elle soit parfois énoncée clairement, se manifeste souvent dans l'opposition de scènes ou de dialogues, où l'altruisme et l'égoïsme se confrontent. Nous ne prendrons en compte que deux de ces oppositions: les comparaisons des personnages face à la souffrance d'autrui et leur opposition dans leur souffrance. Pour démontrer la bonté de Pauline, ainsi que les valeurs morales absentes de ceux qui méprisent complètement les autres, les réactions de la jeune fille sont souvent mises en parallèle avec celles d'un être égoïste, dans un contexte semblable. Nous retrouvons là le but de Zola, pour qui « [l]e problème est de savoir ce que telle passion, agissant dans tel milieu et dans telles circonstances, produira au point de vue de l'individu et de la société [...] »<sup>237</sup>. Afin d'explorer les tempéraments, il fait varier certains paramètres, différents personnages étant confrontés à des problèmes identiques. Ainsi, en voyant Pauline s'occuper des enfants, Louise a un geste de révolte, ne comprenant pas qu'elle puisse s'intéresser à ces « horreurs », affirmant : « La mer peut bien les écraser, c'est moi qui ne les plaindrai plus!<sup>238</sup> » Devant cet égoïsme et cette absence de sympathie, Pauline s'étonne :

Si les misérables étaient propres, on n'aurait pas besoin de les nettoyer. Le mal et la misère se tenaient, elle n'avait aucune répulsion devant la souffrance, même lorsqu'elle semblait le résultat du vice. D'un geste large, elle se contenta de dire la tolérance de sa charité.<sup>239</sup>

---

<sup>236</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'oeuvre littéraire*, *op.cit.*, p.187.

<sup>237</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, *op.cit.*, p.16.

<sup>238</sup> JV, p.138.

<sup>239</sup> JV, p.139.



Dans ce même contexte, les deux réactions sont complètement différentes. Or, le seul facteur différent est les dispositions des protagonistes : l'une est centrée sur elle-même, l'autre non. Le personnage altruiste étant valorisé par le narrateur, c'est sa morale et l'idéologie qu'il véhicule qui apparaissent comme étant celles que la scène, implicitement, veut transmettre.

L'opposition se manifeste également dans la souffrance. Dans *La Joie de vivre*, la majorité des personnages souffre. Toutefois, une différence majeure existe entre la description des douleurs des personnages fortement égoïstes et de celles de Pauline.

Hamon mentionne :

L'idéologie prendra [...] toujours la forme, dans la manifestation textuelle même, d'une comparaison plus ou moins elliptique ou explicite, qui peut être d'ordre paradigmatique, qui peut être posée entre deux éléments différenciés plus ou moins présents ou absents (ceci est comparé à cela), ou comparaison qui peut être d'ordre syntagmatique (tel moment d'une série d'actions est comparé à tel autre moment disjoint de la même série, antérieur ou ultérieur).<sup>240</sup>

Les scènes de souffrance dans le livre montrent que Pauline s'en tire mieux que les autres au niveau psychologique, loin de la détresse qu'éprouvent les autres personnages. Chanteau, dans sa maladie, est décrit comme poussant « des lamentations, longues, déchirées, pareilles aux hurlements d'une bête qu'on égorge<sup>241</sup> ». Totale-ment absorbé par la douleur, l'homme se plaint perpétuellement, devient parfois plus dur et se concentre sur lui-même. Mme Chanteau, avant son décès, est quant à elle prise de

---

<sup>240</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'oeuvre littéraire*, *op.cit.*, p.104.

<sup>241</sup> JV, p.186.

folie, loin d'être en paix. Son « [...] intelligence paraissait se prendre, une idée fixe achevait la destruction de ce cerveau. C'était la phase dernière, l'être peu à peu mangé par une passion unique, tombé à la fureur<sup>242</sup> ». Souffrance psychologique et agitation nerveuse, qui contrastent énormément avec la maladie de Pauline. Prise de la gorge, loin de se plaindre constamment ou de perdre la tête, Pauline est décrite comme faisant preuve d'un « beau courage<sup>243</sup> ». Calme, la jeune fille parvient même à apaiser Lazare par son exemple, ce dernier ne fuyant pas devant la douleur, comme il le fait habituellement. Souriant, « [e]lle-même semblait tranquille, le visage brave, toujours gaie, malgré la souffrance.<sup>244</sup> » Se sachant probablement mourante, elle continue d'être forte, loin de paniquer. Ricard dit que l'amour altruiste « [...] est le meilleur garant d'une vie qui est pleine de sens, une vie dans laquelle on œuvre au bonheur des autres et on essaie de remédier à leurs souffrances, une vie que l'on peut considérer avec un sentiment de satisfaction sereine à l'approche de la mort<sup>245</sup> ». Cette sérénité, Pauline l'éprouve bel et bien, encore davantage soucieuse des autres et de Lazare que d'elle-même. Qu'elle souffre, c'est malgré tout indéniable. Toutefois, les différences notables entre les différents épisodes où la douleur est présente démontrent qu'il y a là une autre idéologie que le fait que « les brutes souffrent; ceux qui veulent jouir souffrent; ceux qui veulent comprendre souffrent, et plus que les autres<sup>246</sup> ». Fidèle à son projet de tout montrer, Zola ne cache pas l'aspect parfois douloureux de la vie humaine et ne l'idéalise pas. Il affirme : « On n'arrivera jamais à des généralisations vraiment

---

<sup>242</sup> JV, p.210.

<sup>243</sup> JV, p.160.

<sup>244</sup> JV, p.161.

<sup>245</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.869-870.

<sup>246</sup> Pierre Martino, *op.cit.*, p.91.

fécondes et lumineuses sur les phénomènes vitaux qu'autant qu'on aura expérimenté soi-même et remué dans l'hôpital, l'amphithéâtre et le laboratoire le terrain fétide ou palpitant de la vie...<sup>247</sup> » Dans ce laboratoire de la souffrance, il oppose des personnages aux dispositions variées et aux réactions diverses, où émerge une figure lumineuse, qui réagit différemment. Centrés sur eux-mêmes, les personnages égoïstes se détraquent dans la souffrance; seule Pauline reste en paix, souriante malgré tout.

#### 2.4.3 Impact des gestes

Batson ne privilégie pas une approche qui prend en compte l'effet des gestes altruistes. Ce n'est donc pas pour évaluer à nouveau ces derniers que leur impact sera analysé, mais plutôt pour les mettre en lien avec le darwinisme de Spencer. Le personnage qui ne pense qu'à lui-même est-il réellement celui qui s'en tire le mieux, ayant plus de bénéfices que l'altruiste? Nous pensons qu'il en tirera de grands désavantages moraux. La mère de Lazare, si elle obtient un peu d'argent de ses actions, n'en retire que très peu de satisfaction. Agitée, son état psychique se dégrade au fur et à mesure qu'elle met de côté son honnêteté. Le secrétaire « [...] qui bourré d'une fortune, avait d'abord donné à la maison comme un air de gaieté et de richesse, la ravageait aujourd'hui, était comme la boîte empoisonnée de tous les fléaux, lâchant le malheur par ses fentes<sup>248</sup> ». Irritée contre Pauline lorsqu'elle comprend qu'elle prend son argent sans lui demander, Mme Chanteau en fait la source de sa colère. Cette rage, selon Ricard, nuit au bonheur : « L'égoïste est un être qui ne fait rien de sensé pour être

---

<sup>247</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, op.cit., p.29.

<sup>248</sup> JV, p.115.

heureux. Il se hait parce que, sans le savoir, il fait tout ce qu'il faut pour se rendre malheureux et cet échec permanent provoque une frustration et une rage intérieure qu'il retourne contre lui et contre le monde extérieur.<sup>249</sup> » De fait, l'argent volé ne semble pas rendre heureuse Mme Chanteau, dont l'état se dégrade davantage. Si bénéfice matériel il y a, le prix est élevé à payer, en comparaison des problèmes moraux qui l'accompagnent:

De tout temps, elle s'était dévorée elle-même; mais le sourd travail qui émiettait en elle les bons sentiments, semblait arrivé à la période extrême de destruction; et jamais elle n'avait paru si déséquilibrée, ravagée d'une telle fièvre nerveuse [...] Elle souffrait de l'argent, c'était comme une rage de l'argent, grandie peu à peu, emportant la raison et le cœur.<sup>250</sup>

L'argent ne satisfait pas son ambition initiale, ne la rend pas davantage heureuse, mais la plonge plutôt dans un état irrémédiable. Quant à l'impact de ses gestes sur les autres, il est foncièrement négatif : l'ambiance est lourde, un couple est brisé et Pauline est ruinée. Cette dernière, quant à elle, au-delà des biens matériels, tire de nombreux effets positifs de ses actions. Ainsi, après qu'elle ait décidé de donner Lazare en mariage à Louise, Pauline :

[...] goûta dans le lit un profond repos [...] Jamais elle ne s'était sentie si légère, si haute, si détachée. [...]. C'était le degré suprême dans l'amour des autres : disparaître, donner tout sans croire qu'on donne assez, aimer au point d'être joyeux d'une félicité qu'on n'a pas faite et qu'on ne partagera pas.<sup>251</sup>

Loin d'être agitée comme Mme Chanteau, Pauline se sent légère, l'esprit en paix. Ricard affirme à ce sujet que « [...] l'amour altruiste s'accompagne d'un profond

---

<sup>249</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.104.

<sup>250</sup> JV, p.196.

<sup>251</sup> JV, p.281.

sentiment de plénitude<sup>252</sup> ». Psychologiquement stable, Pauline se porte également bien physiquement, « [...] forte et saine comme un jeune arbre, et la joie qu'elle répandait autour d'elle, était le rayonnement même de sa santé<sup>253</sup> ». Ce rayonnement a un impact sur son entourage, qui subit sa bonté. Toutefois, ses gestes altruistes n'ont pas tous l'effet escompté. Pauline ne parvient pas à rendre Lazare heureux et son sacrifice n'aide pas la situation : le jeune homme ne goûte pas davantage au bonheur avec Louise. Elle a ainsi l'impression d'avoir échoué : « Il ne lui restait aucune espérance, l'échec à sa bonté s'aggravait sans cesse. C'était donc possible? la charité ne suffisait pas, on pouvait aimer les gens et faire leur malheur; car elle voyait son cousin malheureux, peut-être par sa faute.<sup>254</sup> » De fait, Batson souligne que « même lorsque nous connaissons quelle aide est nécessaire, l'empathie peut parfois empirer les choses<sup>255</sup> ». L'altruisme, même si émanant de bons sentiments portés vers autrui, ne mène pas toujours à des résultats positifs. Ce qui s'applique dans la théorie s'applique aussi au roman : la bonté de Pauline n'est pas une solution miracle, l'assurance que tous les maux seront désormais guéris par l'altruisme. Ce n'est pas d'une sainte dont Zola voulait, mais d'un personnage crédible. Toutefois, s'ils n'obtiennent pas tous les résultats escomptés, la plupart des gestes altruistes amènent beaucoup plus de bienfaits que de désavantages. Pauline, comme le mentionne Cynthia Harvey, « soigne son oncle, aide les pauvres du village, répand la bonne humeur autour d'elle, malgré la morosité ambiante<sup>256</sup> ». Tandis que l'une sombre dans la folie, l'autre

---

<sup>252</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.105.

<sup>253</sup> JV, p.244.

<sup>254</sup> JV, p.269.

<sup>255</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, *op.cit.*, p.189. Traduction libre du passage suivant: « Even when one knows what help is needed, empathy-induced altruism can at times make matters worse. »

<sup>256</sup> Cynthia Harvey, *Portrait du romancier en Bouddha: Balzac, Flaubert, Zola*, Nota Bene, (à paraître), p.65.

répand sa bonté et sa joie de vivre, parfois affectée par les malheurs, mais conservant son sourire. L'impact des gestes nous révèle donc que les individus à fortes dispositions égoïstes ne retirent que des avantages matériels de leurs actes, tandis que Pauline obtient un état d'esprit bien plus positif. Nous analyserons désormais les fins des personnages, afin de voir qui est le réel gagnant de la « lutte ».

#### 2.4.4 Les fins des personnages

Mis en valeur au détriment de l'égoïsme, l'altruisme est présenté au sein du roman d'une façon qui laisse Pauline victorieuse. Quant à Mme Chanteau, personnage aux fortes dispositions égoïstes, elle échoue. Cette victoire, Pauline l'obtient de trois façons : victoire dans l'état psychologique final, victoire de la fin positive du personnage, mais aussi victoire de la vie contre la mort. Tourmentée jusqu'à son décès, la mère de Lazare a une fin lugubre et « une agonie atroce<sup>257</sup> ». La méfiance, la décomposition et le détraquement l'accompagnent jusqu'au moment de la crise finale :

Une folie l'agitait, elle ne poussait plus que des cris inarticulés, les poings serrés comme pour une lutte corps à corps, ayant l'air de se défendre contre une vision qui la tenait à la gorge. Dans cette minute dernière, elle dut se voir mourir, elle rouvrit des yeux intelligents, dilatés par l'horreur. Une souffrance affreuse lui fit un instant porter les mains à sa poitrine. Puis, elle retomba sur les oreillers et devint noire. Elle était morte.<sup>258</sup>

Fin affreuse, décrite comme étant terrible et qui trouve des échos dans les évaluations précédentes du narrateur, qui rabaissait le personnage. Présentée comme la représentante de l'égoïsme, en opposition à l'altruisme, Mme Chanteau ne pouvait avoir une finale flatteuse, qui l'aurait représentée victorieuse. À l'inverse, Pauline a

---

<sup>257</sup> JV, p.224.

<sup>258</sup> JV, p.225.

une fin avantageuse, qui la présente forte et gaie. Elle continue de s'occuper des pauvres, tout en veillant sur le foyer. Elle règle une querelle entre Lazare et Louise puis s'occupe du ragoût en chantant, « [...] enchantée de les servir tous, de descendre ainsi aux soins des plus humbles [...] »<sup>259</sup>. Malgré les malheurs et les épreuves, la jeune femme est toujours aussi stable psychologiquement, dévouée aux autres, bien décidée à vivre. Le chercheur Jean Borie qualifie cette victoire de Pauline de pâle victoire, « remportée sur des adultes puérils, victoire qui ne peut rien contre la névrose, victoire qui laisse le désir bloqué et Pauline insatisfaite »<sup>260</sup>. Pâle victoire seulement si le but de Pauline avait été, dès le début, d'assurer son propre bonheur, au détriment des autres; or, ce n'est pas le cas. Son désir, Pauline aurait pu le contenter, en épousant Lazare sans le donner à Louise. Elle ne l'a pas fait, luttant contre son propre égoïsme et ses penchants jaloux. C'est une victoire contre l'égoïsme que Pauline a remportée, une victoire certes imparfaite, mais qui reste en corrélation avec l'idéologie véhiculée dans le roman.

La naissance de l'enfant de Louise et la fin du roman, malgré les apparences dramatiques qu'elles revêtent, confirment cette victoire et appuient l'idéologie véhiculée au sein de l'œuvre. Fervente défenseuse de la vie, Pauline sauve le bébé de la femme de Lazare, lui insufflant son oxygène, dans « [...] un besoin grandissant de vaincre, de faire de la vie »<sup>261</sup>. L'enfant vivra et le rôle qu'elle aimerait qu'il porte, Pauline l'énonce dans les dernières pages de l'œuvre : « Celui-là sera peut-être d'une

---

<sup>259</sup> JV, p.385.

<sup>260</sup> Jean Borie, *Le Tyran timide: Le naturalisme de la femme au XIX siècle*, Coll. « Publications de l'Université d'Orléans U.E.R Lettres et Sciences Humaines », Paris, Klincksieck, 1973, p.127.

<sup>261</sup> JV, p.359.

génération moins bête, dit-elle tout à coup. Il n'accusera pas la chimie de lui gâter la vie, et il croira qu'on peut vivre, même avec la certitude de mourir un jour.<sup>262</sup> » L'espoir est mis dans l'enfant, tout comme il le sera dans l'enfant du docteur Pascal et de Clothilde. Opposé à ce symbole de vie, le suicide de Véronique semble, à première vue, porter une ombre au tableau final. Or, le geste ne fait que confirmer ce qui a déjà été dit : l'importance de vivre, malgré les souffrances. Hamon affirme :

La fin du roman, en effet, est le lieu privilégié qui par rétroaction, donne sa signification, donc sa "valeur", au système entier du texte, le point où se pose finalement bons et méchants, héros et secondaires, etc., le point où est sanctionnée [...] la valeur des personnages et la réussite ou le ratage de leur action.<sup>263</sup>

Le geste de Véronique, qui clôt le roman, est porteur d'une morale que Chanteau énonce, lui qui est « sans pieds ni mains, qu'il fallait coucher et faire manger comme un enfant, ce lamentable reste d'homme dont le peu de vie n'était plus qu'un hurlement de douleur [...] »<sup>264</sup>. Lui qui souffre physiquement plus que quiconque, lui qui pourrait penser à la mort, hurle un appel à la vie : « Faut-il être bête pour se tuer!<sup>265</sup> » Du désir furieux de Pauline d'aider les autres dans leur souffrance, dans sa réanimation de l'enfant de Louise et même dans le suicide de Véronique, tout dans le roman tend ainsi vers la vie, une vie parfois agitée, parfois douloureuse, mais où un remède à la souffrance est cherché. Ce remède, ce n'est pas le médecin qui l'apporte; c'est l'altruisme de Pauline, qui se dévoue auprès des autres, défiant son hérédité et apportant des éclats de joie dans la demeure.

---

<sup>262</sup> JV, p.388.

<sup>263</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, *op.cit.*, p.205.

<sup>264</sup> JV, p.390.

<sup>265</sup> *Ibid.*



Terestchenko a écrit : « Mais la bonté simplement humaine qui ne renverrait à rien d'autre, où la trouvera-t-on dans notre panthéon d'œuvres ? Quelle expression aura-t-elle ? Pure, entièrement désintéressée, ou équivoque et grise, ou encore mêlée à d'autres traits?<sup>266</sup> » Dans *La Joie de vivre*, cette bonté prend la forme d'un personnage qui n'est pas parfait, mais qui s'applique au bien-être d'autrui, avec un désir sincère d'aider les autres. Une bonté parfois désintéressée, parfois non, mais qui laisse une lueur d'espoir, qui montre que l'altruisme est possible. Vivre, prendre soin des autres, ne pas tout donner, ne pas être égoïste: le roman n'est pas une valorisation de l'égoïsme, ni la démonstration que tout est vain et n'est que souffrance. Zola ayant affirmé « [n]ous disons tout, nous ne faisons plus un choix, nous n'idéalisons pas [...]»<sup>267</sup>, il n'est pas étonnant que la souffrance soit présente dans le roman et que tous les plans de Pauline ne se soldent pas de la façon qu'elle espérait. La vie n'est pas, de façon réaliste, une succession d'événements heureux. Malgré tout, l'espoir est présent dans *La Joie de vivre*: certes, il y a la douleur, des malheurs et des échecs, mais l'individu qui n'est pas uniquement centré sur lui-même peut toucher à la joie. Zola a dit : « S'il fallait donner une comparaison qui exprimât mon sentiment sur la science de la vie, je dirais que c'est un salon superbe, tout resplendissant de lumière, dans lequel on ne peut parvenir qu'en passant par une longue et affreuse cuisine.<sup>268</sup> » Dans son intention de tout montrer pour tout guérir, de chercher la vérité dans les plaies, l'auteur a exposé les

---

<sup>266</sup> Michel Terestchenko, « La littérature et le bien », *Revue du MAUSS*, vol. 37, n° 1, 2011, p. 428.

<sup>267</sup> *JV*, p.105.

<sup>268</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, *op.cit.*, p.26.

vices et la déchéance dans plusieurs de ses livres : dans *La Joie de vivre*, il expose une lumière, celle de l'altruisme.

## CHAPITRE TROIS

### LA TERRE ET LA DÉBÂCLE, UN HOMME ORDINAIRE

Quinzième roman du cycle des Rougon-Macquart, publié en 1887, *La Terre*<sup>269</sup> relate la vie de paysans établis à Rognes. Meurtres, violence et sexualité occupent une place importante dans ce volume qui a féroceement été critiqué lors de sa publication<sup>270</sup>, en raison des sujets abordés et des monstruosité étalées. Un père, le vieux Fouan, sépare sa terre entre ses enfants, croyant pouvoir couler ensuite des jours tranquilles, mais sera finalement mal payé, passant d'un domicile à l'autre. Il sera assassiné par Lise et son mari Buteau, l'un de ses fils qui brille par son égoïsme. C'est au sein de ce contexte que Jean Macquart, revenu de la guerre, évoluera, tel un spectateur qui se retrouve acteur malgré lui d'un drame qui se clôturera par le meurtre et le viol de sa femme, Françoise, et l'immolation du père Fouan. Le même personnage revient et occupe une place centrale dans *La Débâcle*<sup>271</sup>, dix-neuvième volume du cycle des Rougon, publié en 1892. Le roman relate l'échec de l'armée française face à l'armée

---

<sup>269</sup> Émile Zola, *La Terre*, Paris, éditions Gallimard, 1887, 608p. Toutes les citations émanant du même livre seront identifiées sous le sigle LT.

<sup>270</sup> Albert Milland, qui écrit dans *Le Figaro*, sera particulièrement acerbe à son égard. C'est aussi dans le même journal, suite à la parution du livre, que les écrivains du groupe de Médan renieront le maître : « Non seulement l'observation est superficielle, les trucs démodés, la narration commune et dépourvue de caractéristiques, mais la note ordurière est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que, par instants, on se croirait devant un recueil de scatologie: le Maître est descendu au fond de l'immondice. » Paul Bonnetain, J.H, Rosny, L., Descaves, P., Margueritte et G., Guiche, « *La Terre* », *Le Figaro*, no 230, 3e série, 1887, p. 2, [En ligne].

La réception ne sera pas meilleure après sa traduction en Angleterre. Un journal anglais reproche à Zola de ne peindre que des choses bestiales : « Il ne dépeint pas les choses vicieuses et brutales parce que l'on peut en dériver une leçon artistique ou esthétique mais purement et simplement parce qu'il y prend plaisir lui-même ou qu'il suppose qu'elles plaisent au goût de lecteurs dépravés et dégradés. » *The Standard Evening*, London, 1er novembre 1888, cité par le *Journal du droit international privé et de la jurisprudence comparée* (1889), Tome 16 [en ligne].

<sup>271</sup> Émile Zola, *La Débâcle*, Paris, éditions Gallimard, 1892, 612p. Toutes les citations émanant du même livre seront identifiées sous le sigle DB.

prussienne pendant la guerre de 1870, ainsi que la chute de l'Empire. En raison du sujet abordé, qui ravive des plaies douloureuses, le roman a créé la polémique lors de sa publication. Si certains ont reconnu le talent de Zola, même si le livre leur fait « [...] revivre tant de journées sanglantes, de douleurs inutiles et de tableaux sinistres que le temps commençait à voiler<sup>272</sup> » d'autres lui ont reproché cette exposition d'une France défaite. Le critique Eugène-Melchior de Vogüé a ainsi écrit au sujet de *La Débâcle* : « [...] il la rapetisse, ou plutôt il l'avilit trop, cette malheureuse France d'alors ; et ce sera ma seconde objection. Eh ! quoi ? A part quelques Vineuils impuissants, tous furent ignorants, frivoles, corrompus, vantards ou brutes ? Tous Rougon, tous Macquart !<sup>273</sup> » Les avis au sujet du roman ont donc été partagés, allant de l'approbation jusqu'aux insultes.<sup>274</sup> *La Débâcle* relate l'histoire de Jean qui, devenu caporal, se liera d'amitié avec un jeune soldat, Maurice, qu'il aidera. Ce dernier, pendant et après la bataille à Sedan, lui sauvera la vie à deux reprises. La fraternité, la déroute d'une armée mal organisée et l'égoïsme de certains individus jaillissent de ce volume qui s'achèvera sur l'assassinat accidentel de Maurice par Jean, qui quittera ensuite Paris, après avoir dit adieu à Henriette, celle qu'il aimait. Liés par la

---

<sup>272</sup> Philippe Gille, « *La Débâcle* », *Le Figaro*, no 173, 1892, p. 1, [En ligne].

<sup>273</sup> Eugène-Melchior De Vogüé, « *La débâcle* », *Revue des Deux Mondes*, 3e période, tome 112, Paris, 1892, p.443. Soulignons que dans cette critique, De Vogüé semble considérer tous les Rougon-Macquart de façon négative, comme si Zola n'avait peint que des personnages « ignorants, frivoles, corrompus, vantards ou brutes ».

<sup>274</sup> Le général Morel, qui a publié un pamphlet contre l'œuvre de Zola, a écrit : « Comme tout le monde, nous avons lu le roman militaire intitulé "la Débâcle", titre à grand effet, mais peu justifié par une fiction invraisemblable présentée sous les couleurs de la réalité, dans six cents et quelques pages, brillantes et émouvantes parfois, indigestes et ordurières souvent, comme, d'ailleurs, tout ce qu'a écrit l'auteur. » Général Morel, *A propos de "la Débâcle"*, H. Charles-Lavauzelle, Paris, 1893, 40p. Émile Blavet, qui écrivait sous le pseudonyme « Parisis » dans le *Figaro*, affirmait quant à lui : « Elle n'a rien de désolant, l'impression qui se dégage de ce livre superbe dont nous avons eu la bonne fortune de feuilleter le manuscrit. Au bout de vingt et un ans, après une longue expiation, avec les perspectives de relèvement qui s'ouvrent notre sagesse, elle est plutôt consolante. » Émile Blavet, « *La Débâcle* », *Le Figaro*, no 51, 1892, p. 1, [En ligne].

présence du même personnage, les deux romans présentent tous deux des aspects importants des théories que nous avons abordés : l'un montre l'égoïsme primaire, cruel, l'autre met de l'avant la fraternité et la coopération. Zola a souvent mentionné vouloir montrer les plaies, pour ainsi trouver la solution au mal du siècle. De plus, il use fréquemment de comparaisons, pour exposer certaines idéologies. Ce chapitre vise donc à démontrer que le roman *La Terre*, en exposant les vices et défauts de gens qui se déchirent, montre les problèmes d'une époque entachée, tout en cherchant une solution, déjà ébauchée dans *la Joie de vivre*. Cette solution, qui se dessine dans la personne de Jean, se poursuit dans *La Débâcle*, alors que le caporal est présenté comme le symbole d'une nation saine, menée par l'idéologie de la terre, tandis que son ami Maurice expose la gangrène d'un être corrompu par l'Empire et la Commune. Plusieurs critiques ont en effet noté que Jean et Maurice représenteraient la France, cette France amputée par une saignée nécessaire. Christophe Reffait affirme à ce sujet :

Blessé à la jambe, Jean est caché chez le père Fouchard pendant que Maurice est à Paris. [...] le médecin parvient à drainer le pus hors de la plaie de Jean, tandis que Maurice, sombrant à Paris dans l'alcoolisme et la fièvre communarde, concentre la gangrène: il est toujours la chair de la chair de Jean, mais la part pourrie promise à l'amputation [...] <sup>275</sup>

Cette métaphore riche, impliquant la germination d'une France nouvelle après l'élimination du mal insidieux, a été traitée dans de nombreuses analyses sur le plan politique, militaire et psychanalytique<sup>276</sup>. Or, ce symbole clair relevé par plusieurs a

<sup>275</sup> Christophe Reffait, « La renaissance de la nation selon *La Débâcle* d'Émile Zola », *Dix-Neuf*, vol. 6, n° 1 (20060401), 2006, p. 8.

<sup>276</sup> Éric Boulanger voit ainsi une analogie entre les crises de Maurice et « [...] la crise historique et sociale dans laquelle la société française se retrouve plongée durant cette période trouble. » Éric Boulanger, « La posture de la honte: représentation du jeune homme dans « *La débâcle* » d'Émile Zola », *Le jeune homme en France au XIXe siècle: contours et mutations d'une figure*, Montréal, Figura, Cahier ReMix, n° 6, 2006. La chercheuse Halia Koo mentionne quant à elle : « La relation de

également des implications sur la représentation de l'altruisme et de l'égoïsme; c'est en effet dans un personnage à fortes dispositions altruistes et un personnage ambivalent qu'il s'incarne, ce qui est riche en significations. Tout comme dans le chapitre précédent, nous analyserons donc les dispositions égoïstes et altruistes des personnages et nous identifierons les différents facteurs qui peuvent influencer leurs actes. L'analyse de l'impact des gestes au niveau de la survie, les traces de subjectivité du narrateur et les fins des personnages clôtureront finalement ce chapitre.

### 3.1 ANALYSE DES PERSONNAGES ALTRUISTES ET ÉGOÏSTES

Dans *La Terre* et dans *La Débâcle*, de nombreux personnages se démarquent par leurs actions égoïstes et altruistes. Nous n'analyserons toutefois que certains d'entre eux, qui occupent une place plus importante dans le roman et dont les gestes connotent fortement une certaine idéologie. Nous nous intéresserons donc, au sein de *La Terre*, aux actes de Buteau<sup>277</sup> envers son père, ainsi qu'envers Lise et Françoise. Dans *La Débâcle*, nous analyserons les réactions du soldat Chouteau en campagne et lorsqu'il est fait prisonnier à Sedan. Ces deux personnages, dont le prénom a la même terminaison<sup>278</sup>, ont tous deux de fortes dispositions égoïstes. Quant à Jean, il sera

---

fraternité qui unit Jean et Maurice se situe elle-même à deux niveaux, car non seulement ces deux personnages sont liés par l'amitié, mais par leur contraste, ils représentent les deux facettes du peuple français emporté dans la tourmente de la guerre civile : Jean, le paysan sage et pondéré, et Maurice, l'intellectuel nerveux et exalté, personnifient en effet deux classes sociales différentes et deux factions politiques opposées qui s'affrontent des deux côtés des barricades. Le geste meurtrier de Jean et la mort sanglante de Maurice qui en résulte participent tous les deux d'un programme, celui d'une amputation inévitable et nécessaire à la tranquillité du pays. » Halia Koo, « Du conte au roman : l'image du sang dans le programme littéraire et politique de Zola », *@nalyse*, vol. 12, no 1, 2017, [En ligne].

<sup>277</sup> Lise, dans *La Terre*, démontre aussi de fortes dispositions égoïstes. Bien qu'elle soit citée avec son mari à l'occasion, nous ne nous intéresserons toutefois qu'à ce dernier, qui offre davantage de possibilités d'analyse.

<sup>278</sup> Par souci de concision, nous ne pouvons nous pencher profondément sur l'analyse des noms. Notons toutefois qu'une recherche sur le sujet pourrait être intéressante. Le nom de quatre personnages

analysé au sein des deux romans : nous nous attarderons, dans *La Terre*, à son aide apportée à Lise et Françoise, ainsi qu'à ses réactions face aux malheurs d'autrui et au décès de sa femme. Dans *La Débâcle*, nous porterons une attention particulière à ses gestes envers Maurice. Afin d'établir dans le prochain chapitre un lien entre les mêmes aspects des différents romans, les évaluations des pairs et du narrateur sur les personnages seront aussi relevées dans cette partie.

### 3.1.1 Personnages à fortes dispositions égoïstes ; Buteau et Chouteau

Centré sur lui-même, Buteau ne se soucie que de ses propres désirs, sans prendre ceux des autres en considération. Ses actions, c'est l'intérêt qui les lui dicte. Peu porté à agir de façon juste, il ne paie pas longtemps la rente promise à son père, cessant même de lui verser sous prétexte que les sous sont redonnés à Jésus-Christ, son frère, et qu'il aimerait « [...] mieux aller en justice, que de voir son argent filer dans la poche de sa canaille de frère<sup>279</sup> ». Une excuse qui lui permet d'économiser et de se justifier de laisser le vieux Fouan plus appauvri. Une offre intéressante faite à son père le pousse toutefois à lui proposer de venir vivre chez lui :

[...] Delhomme, devant cet abandon du vieux, exploité, malade de solitude, eut l'idée de le prendre. [...] Le lendemain, Buteau, ayant appris cette offre, accourut, en fît une semblable, avec tout un étalage de ses devoirs de fils. De l'argent pour le gâcher, non! mais du moment qu'il s'agissait de son père tout seul, celui-ci pouvait venir, il mangerait et dormirait, à l'aise. Au fond, sa pensée dut être que sa sœur n'attirait le vieux que dans le calcul de mettre la main sur le magot soupçonné. <sup>280</sup>

---

qui se démarquent pour leurs fortes dispositions égoïstes au sein du cycle (Chouteau dans *La Débâcle*, Buteau dans *La Terre*, Mme Chanteau dans *La Joie de vivre* et Coupeau dans *l'Assommoir*) ont la même terminaison.

<sup>279</sup> LT, p.214.

<sup>280</sup> *Ibid.*

Poussé par l'idée qu'un autre que lui pourrait avoir la richesse présumée du père, Buteau feint de s'intéresser à son bien-être, afin de l'attirer chez lui et s'assurer d'obtenir son argent. Batson mentionne que « [...] si enlever le besoin de l'autre est le but ultime et que les bénéfices personnels sont des conséquences inattendues, la motivation est altruiste. Si enlever le besoin est un moyen sur le chemin du but ultime des intérêts personnels, la motivation est égoïste<sup>281</sup> ». Les gestes en apparence altruistes de Buteau ne le sont pas, ses motivations étalant clairement que ses actes ne sont que des moyens : aider son père n'est pas son but ultime, ce n'est qu'une étape dans l'assouvissement de son désir final, celui de mettre la main sur sa fortune. Il pousse ainsi son père à manger :

[...] histoire de prouver qu'on ne crevait pas de faim chez lui. Et puis, il y avait les cent cinquante francs de rente, provenant de la maison vendue, que le père laisserait certainement à celui de ses enfants qui l'aurait gardé. [...] Il avait tout calculé, il s'était dit qu'il aurait la gloire d'être un bon fils, en ne rien sortant de sa poche, et avec l'espérance d'en être récompensé, plus tard [...] <sup>282</sup>

L'opinion de l'entourage et le désir de récompense motivent intégralement ses actes. Or, Batson affirme que « les buts instrumentaux [...] sont des tremplins vers le but ultime. Si le but ultime peut être atteint plus efficacement par d'autres moyens, un but instrumental est susceptible d'être contourné<sup>283</sup> ». Le but ultime de Buteau, soit obtenir la richesse du vieux Fouan, a été atteint lorsqu'il a trouvé ses titres. Par conséquent,

---

<sup>281</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.89. Traduction libre du passage suivant: « [...] if removing the other's need is the ultimate goal and the self-benefits are unintended consequences, the motivation is altruistic. If removing the need is an instrumental goal on the way to the ultimate goal of self-benefit, the motivation is egoistic. »

<sup>282</sup> LT, p.285.

<sup>283</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.211. Traduction libre du passage suivant: « Instrumental goals [...] are stepping-stones to ultimate goals. If an ultimate goal can be reached more efficiently by other means, an instrumental goal is likely to be bypassed.[...] »



aider et se montrer aimable avec lui n'est plus nécessaire aux yeux de Buteau et de Lise. Son existence n'a pas davantage d'importance pour ces derniers, qui craignent que Fouan ne les dénonce, après qu'il ait vu ce qu'ils ont fait à Françoise. Leur nouveau but ultime, soit celui de ne pas être dénoncés, de veiller à leur propre bien-être, les pousse à assassiner l'homme, sous le faux prétexte que ce « [...] serait un vrai service à lui rendre. Est-ce qu'il ne valait pas mieux dormir tranquille au cimetière, que d'être à charge aux autres et à soi? <sup>284</sup> » Préoccupé uniquement par ce qui peut l'avantager, Buteau ne manifeste aucun remord suite à son geste.

Son égoïsme se manifeste également envers les deux sœurs Mouche. Il reproche à sa femme sa grossesse et il veut le terrain de Françoise, tant pour agrandir sa propre terre que pour l'emporter sur Jean. Ainsi, lorsque Françoise culbute un jour et que Buteau raconte l'histoire à Lise, « [...] tous les deux eurent un regard où luisait la même pensée : si la gueuse s'était tuée avec son enfant, le mari n'avait rien, la terre et la maison leur faisaient retour<sup>285</sup> ». Indifférent à l'idée de la mort d'une personne, Buteau ne songe qu'à ce qu'il peut obtenir : l'éventuelle mort devient un moyen, dans le but ultime de la possession. Ricard affirme que « [l]e repli sur soi qui accompagne l'égoïsme conduit naturellement au déclin de l'empathie et de l'altruisme. L'influence de l'égoïsme peut culminer dans le recours à la violence pour satisfaire ses désirs ou nuire sciemment aux autres.<sup>286</sup> » C'est dans cette violence

---

<sup>284</sup> LT, p.461.

<sup>285</sup> LT, p.413.

<sup>286</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.343.

sauvage et dominatrice que l'égoïsme de Buteau culmine, ce dernier étant prêt à tout pour obtenir ce qu'il veut.

L'égoïsme du soldat Chouteau atteindra son paroxysme dans la même brutalité. C'est d'abord en pleine campagne militaire et pendant une bataille qu'il exposera ses dispositions égocentriques, en se débarrassant en cachette du riz qu'il portait pour l'escouade<sup>287</sup>. Il agira de la même façon lors d'une bataille contre les Prussiens, feignant de vouloir amener un corps, pour finalement l'abandonner en chemin et prendre la fuite avec Loubet<sup>288</sup>. Elliott Sober affirme que « [...] les individus tentent de violer les normes pour leur avantage, subtilement quand ils sont en position d'être punis et ouvertement quand ils ne le sont pas<sup>289</sup> ». De fait, s'il désobéit parfois aux ordres militaires, en abandonnant son sac et les camarades en pleine bataille, c'est d'abord subtilement que Chouteau le fait, n'exposant pas ouvertement son égoïsme devant l'autorité. Il cessera toutefois de se retenir lorsque l'ordre établi n'aura plus de valeur, lorsqu'il sera fait prisonnier, ne se préoccupant alors plus d'éventuelles punitions. Pour manger, il poussera ainsi Lapoule à attaquer Pache, qui avait de maigres provisions. Il lui passera, « [...] grand ouvert, le couteau mince, qui lui avait servi à saigner le cheval<sup>290</sup> ». Préoccupé par sa seule subsistance, Chouteau n'hésite pas à utiliser les autres pour parvenir à ses fins, ayant comme but ultime de survivre, qu'importe les moyens devant être utilisés. Ricard affirme que « [...] l'égoïste, non content d'être

---

<sup>287</sup> DB, p.95.

<sup>288</sup> DB, p.240.

<sup>289</sup> Elliott Sober, *Unto others the evolution and psychology of unselfish behavior*, op.cit., p.168.

Traduction libre du passage suivant : « [...] individuals do attempt to violate norms for their own advantage, surreptitiously when they are in a position to be punished and openly when they are not. »

<sup>290</sup> DB, p.426.

centré sur lui-même, considère les autres comme des instruments au service de ses intérêts. Il n'hésite pas à négliger, voire à sacrifier le bien d'autrui lorsque cela s'avère utile pour parvenir à ses fins<sup>291</sup> ». Loin de remettre en question ses agissements, même après le décès de plusieurs de ses compagnons, Chouteau persiste dans ses actes, allant jusqu'à sacrifier Loubet. Il propose ainsi à Jean de fuir à quatre, espérant ainsi pouvoir se sauver, pendant que d'autres se font attraper. Si le caporal refuse, Loubet prend toutefois la fuite, accompagné par l'autre militaire :

Loubet, faisant des crochets parmi les broussailles, allait s'échapper sûrement, tandis que Chouteau, moins agile, était déjà sur le point d'être pris. Mais, d'un suprême effort, celui-ci regagna du terrain, se jeta entre les jambes du camarade, qu'il culbuta; et, pendant que les deux Prussiens se précipitaient sur l'homme à terre, pour le maintenir, l'autre sauta dans le bois, disparu.<sup>292</sup>

Dans cette lutte sauvage pour la vie, les autres ne sont que des instruments pour Chouteau, qui se laisse complètement gouverner par ses instincts égoïstes, sans s'émouvoir des conséquences létales de ses gestes. Buteau et lui privilégient ainsi à plusieurs reprises leur propre bien-être au détriment d'autrui, qu'ils instrumentalisent; ils correspondent donc bien aux critères établis, ayant de fortes dispositions égoïstes.

C'est négativement que les deux personnages sont évalués par leurs pairs. La famille de Buteau se méfie de lui, son père lui-même ne lui fait pas entièrement confiance et un paysan, Hourdequin, dit à Jean au sujet de ce dernier : « À paysan avare, terre avare...Et un vilain bougre, dont vous ferez bien de vous méfier, après vos

---

<sup>291</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.29

<sup>292</sup> DB, p.438

histoires avec lui...<sup>293</sup> » La réputation de Buteau n'est donc pas positive et si Jean l'apprécie au début, son évaluation devient négative après les gestes égoïstes posés. À la fin du roman, il évalue l'époux et la femme comme des « [...] des brutes meurtrières, des assassins, dont un honnête homme aurait dû faire couper la tête! <sup>294</sup> » Il base son évaluation sur le meurtre de sa femme et du vieux Fouan, tout autant négatif dans son évaluation de Chouteau. Il ne lui fait pas confiance, le considérant égoïste. Il émet ce jugement après que le soldat ait abandonné le riz de l'escouade: « Vous êtes des cochons! cria Jean, furieux. Jeter du manger, quand il y a tant de pauvres bougres qui ont le ventre vide!<sup>295</sup> » Se basant encore une fois sur un geste concret pour évaluer le personnage, Jean critique les actes égocentriques de Chouteau, qui s'opposent à ses propres actions plus altruistes. Hamon affirme qu'« il n'y a évaluation et norme que là où il y a un sujet en relation médiatisée avec un autre actant<sup>296</sup> ». C'est par rapport à ce qu'il ferait lui-même, par rapport à ses actions plus portées vers autrui, que Jean évalue les individus à fortes dispositions égoïstes.

L'évaluation du narrateur n'est pas davantage positive, appuyant celle de Jean. C'est en usant d'adjectifs dépréciateurs, évoquant l'agressivité, que le narrateur décrit Buteau:

Buteau, le cadet, âgé de vingt-sept ans, devait ce surnom à sa mauvaise tête, continuellement en révolte, s'obstinant dans des idées à lui, qui n'étaient celles de personne. [...] Chez lui, le grand nez des Fouan s'était aplati, tandis que le bas de la figure, les maxillaires s'avançaient en

---

<sup>293</sup> LT, p.379.

<sup>294</sup> LT, p.465

<sup>295</sup> DB, p.97.

<sup>296</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, op.cit., p.24.

mâchoires puissantes de carnassier. Les tempes fuyaient, tout le haut de la tête se resserrait, et derrière le rire gaillard de ses yeux gris, il y avait déjà de la ruse et de la violence. Il tenait de son père le désir brutal, l'entêtement dans la possession, aggravés par l'avarice étroite de la mère.<sup>297</sup>

Buteau n'a aucune crédibilité dans ses actions en apparence altruistes. Il est, dès le départ, dénigré et montré comme un dominateur, comme un rusé qui est tout entier dominé par un fort désir de possession. Chouteau est tout autant décrit négativement, exposé comme un beau parleur, qui influence les autres par des mensonges :

C'était le pervertisseur, le mauvais ouvrier de Montmartre, le peintre en bâtiments flâneur et noceur, ayant mal digéré les bouts de discours entendus dans les réunions publiques, mêlant des âneries révoltantes aux grands principes d'égalité et de liberté. Il savait tout, il endoctrinait les camarades [...] <sup>298</sup>

Ses discours sont critiqués, montrés à l'avance comme étant erronés et peu crédibles. En critiquant ses lectures, en montrant l'inexactitude de ses réflexions, le narrateur dévalorise par le fait même ses valeurs, sa façon égocentrique de voir le monde.

### 3.1.2 Personnage à fortes dispositions altruistes ; Jean

Homme se souciant d'autrui, Jean ne s'oublie toutefois pas complètement, comme le fait Pauline<sup>299</sup>. Personnage nuancé, il démontre qu'avoir de fortes dispositions altruistes n'implique pas de tout donner et qu'au contraire, il est possible de se soucier des autres et de songer aussi à son propre bonheur. Son altruisme se

---

<sup>297</sup> LT, p.36.

<sup>298</sup> DB, p.61.

<sup>299</sup> Le peuple, dans *La Débâcle*, fait aussi preuve d'altruisme. Des personnages anonymes émergent du lot pour venir parfois en aide aux soldats. Ceci sera analysé dans la partie concernant les facteurs. Henriette, la sœur de Maurice, a aussi de très fortes dispositions altruistes, mais ses actes ne seront pas analysés ici. Notons toutefois qu'elle est intervenue auprès de plusieurs blessés, compatissante, restant même au chevet d'un homme agonisant, qui l'a retenue pendant le meurtre de son mari. Elle est évaluée de façon extrêmement positive, tant par Jean que par le narrateur.

manifeste à de nombreuses reprises, mais il a aussi certaines réactions plus égoïstes, qui sont surtout présentées dans *La Terre*. L'aide qu'il apporte à Lise et Françoise, après la mort de leur père, n'est ainsi pas totalement désintéressée, car il demandera Lise en mariage et songera à ce que cela peut impliquer : « Si lui ne possédait rien, elle avait l'embarras de son mioche : cela égalisait les parts; et il ne mettait là aucun vilain calcul, il raisonnait autant pour son bonheur, à elle, que pour le sien.<sup>300</sup> » Jean songe aux conséquences qu'auront sa demande pour Lise, mais aussi pour lui-même. Son acte n'est donc pas entièrement tourné vers le bien d'autrui, sans qu'il ne pense aux éventuels bienfaits. La demande en mariage n'est pas complètement altruiste, mais n'est pas davantage égoïste. Ricard affirme que « [l]'égoïsme ne consiste pas simplement à désirer quelque chose, mais à satisfaire des désirs exclusivement centrés sur des intérêts personnels, sans tenir compte des intérêts d'autrui.<sup>301</sup> » Jean ne néglige pas les intérêts de Lise et il n'instrumentalise pas cette dernière, soucieux des bénéfices qu'elle peut aussi tirer d'une situation maritale. Sensible à l'état de Françoise, bien que ce n'est d'abord pas elle qu'il veut marier, Jean se préoccupe également de son bonheur. Il lui paie ainsi un foulard, après avoir dit à Lise de garder celui qu'elle tenait : « Il n'avait rien dit à Françoise, et comme celle-ci tendait toujours au marchand son foulard, il la remarqua, il eut au cœur un élancement de chagrin, en croyant la voir pâlir, la bouche souffrante.<sup>302</sup> » Ce n'est pas la recherche d'intérêts personnels qui le pousse à faire plaisir à la jeune fille, mais le simple souci d'assurer son bonheur, après avoir perçu son chagrin. Cet acte est donc totalement provoqué par des motivations altruistes.

---

<sup>300</sup> LT, p.131.

<sup>301</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.184.

<sup>302</sup> LT, p.131.

Si Pauline donnait jusqu'à risquer son propre bonheur, Jean lui ne se sacrifie pas dans La Terre, songeant à préserver sa stabilité psychologique. Ainsi, lui et sa femme disent au père Fouan que ce serait mieux qu'il ne revienne pas, pour éviter les disputes : « Et ils le laissèrent partir, le cœur mal à l'aise, car ils n'étaient point méchants encore; mais quoi faire? Ça ne l'aurait aidé en rien, et eux sûrement y auraient perdu l'appétit et le sommeil.<sup>303</sup> » Ce n'est pas par manque d'empathie, ni par absence de souci pour le bien-être de l'autre que Jean ferme sa porte au vieux Fouan. Mal à l'aise, il le fait pour ne pas se rendre inutilement malheureux, conscient que l'aide apportée n'aurait de toute façon servi à rien. Il se préserve tout autant lorsqu'il apprend le sort de Hourdequin, assassiné. Il s'éloigne, « [...] bouleversé par cette histoire, dont le frisson s'ajoutait au chagrin de son malheur à lui. Il avait son compte de malchance, un égoïsme lui faisait hâter le pas, malgré son apitoiement sur le sort de son ancien maître Hourdequin<sup>304</sup> ». Jean n'est pas indifférent à ce qui est survenu à la ferme, mais ne peut aider ou consoler sa maîtresse, incapable d'en faire davantage, alors que lui-même est plongé dans un drame. Le bien-être d'autrui le préoccupe, mais il préserve d'abord le sien. Or, ce n'est pas de l'égoïsme. Il n'instrumentalise pas la maîtresse d'Hourdequin, tout comme il n'a pas cherché à tirer profit du vieux Fouan. Batson mentionne que « [l]a fatigue de l'empathie et le "burnout" peuvent aller au-delà des avantages pour la santé: ils peuvent réellement causer des dommages.<sup>305</sup> » Cette fatigue

---

<sup>303</sup> LT, p.389.

<sup>304</sup> LT, p.452.

<sup>305</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans, op.cit.*, p.206. Traduction libre du passage suivant: « But compassion fatigue and burnout may go beyond limiting health benefits; they may actually cause harm. »

que trop d'altruisme peut provoquer, Jean l'évite, mettant ses limites, qui n'impliquent toutefois pas de s'avantager lui-même, en piétinant les autres. Ayant des gestes qui ne penchent pas entièrement d'un côté, ni de l'autre, Jean se présente ainsi dans *La Terre* comme un personnage nuancé, ayant des dispositions altruistes, mais qu'on ne peut encore qualifier de fortes. En germination dans *La Terre*, elles éclateront toutefois dans *La Débâcle*, où l'altruisme, le souci de l'autre, prédomineront chez Jean.

Au sein du livre relatant la guerre contre les Prusses, Jean sera davantage porté à se soucier du bien-être de Maurice<sup>306</sup> que du sien. Préoccupé par l'état de son ami, sans songer à son propre bonheur ou à d'éventuelles récompenses, Jean prend soin de celui qui, quelques jours auparavant, le détestait. Dans son altruisme, il ira jusqu'à se priver de nourriture, pour aider Maurice à survivre : « Lorsque Jean entendit Maurice se plaindre de n'avoir pas de pain, il se leva, disparut un instant, revint après avoir fouillé dans son sac. Et, en lui glissant un biscuit : "Tiens! cache ça!"<sup>307</sup> » Jean affirme qu'il lui en reste encore deux, or, ces deux biscuits, il les lui donne plus tard, le premier en affirmant avoir déjà mangé le sien, le second lors d'un moment de faiblesse de Maurice. Devant son ami qui comprend qu'il n'a pas mangé, Jean prétend qu'il a la peau dure, qu'il peut attendre.<sup>308</sup> L'étendue de son altruisme, de l'effort qui a dû être fait, est toutefois précisée par le narrateur : « Et il avait, lui aussi, le visage d'une pâleur terreuse, si dévoré de faim, que ses mains en tremblaient.<sup>309</sup> » L'homme se prive,

---

<sup>306</sup> Bien que certaines de ses actions aient été altruistes, Maurice ne sera pas analysé. Personnage ambivalent, les actions de ce dernier dépendent largement des personnes avec qui il se tient. L'importance de cette influence sera abordée dans la partie traitant des facteurs.

<sup>307</sup> DB, p.134.

<sup>308</sup> DB, p.151-152.

<sup>309</sup> *Ibid.*



faisant passer la survie de Maurice avant la sienne, prêt à endurer la souffrance de la faim pour lui venir en aide. Il ira encore plus loin dans son don de soi après qu'ils aient été faits prisonniers, coincés sur une île avec les autres soldats. Jean, « [...] qui commençait à s'inquiéter sérieusement de l'état fébrile de Maurice, l'obligea à s'envelopper dans un lambeau de couverture, qu'ils avaient acheté dix francs à un zouave; tandis que lui, dans sa capote trempée comme une éponge, recevait le déluge qui ne cessa point, cette nuit-là<sup>310</sup> ». Ses motivations ne peuvent être mises sur le compte de l'attente d'une récompense ni sur le besoin de fuir l'opprobre des autres. Il est en situation de guerre, de survie, où personne ne peut juger ses actions, où plusieurs pensent d'abord à eux-mêmes. Ce qui le motive, le narrateur l'affirme lui-même :

Depuis que, sur le plateau d'Illy, son compagnon l'avait sauvé des Prussiens, en l'emportant entre ses bras, il payait sa dette au centuple. C'était, sans qu'il le raisonnât, le don entier de sa personne, l'oubli total de lui-même pour l'amour de l'autre; et cela obscur et vivace, chez ce paysan resté près de la terre, qui ne trouvait pas de mots pour exprimer ce qu'il sentait. Déjà, il s'était retiré les morceaux de la bouche, comme disaient les hommes de l'escouade; maintenant, il aurait donné sa peau pour en revêtir l'autre, lui abriter les épaules, lui réchauffer les pieds.<sup>311</sup>

Son altruisme à l'égard de Maurice n'a pas de limites pour Jean qui agit par amour de l'autre, sans arrière-pensées, certes redevable envers son ami, mais payant cette dette « au centuple<sup>312</sup> ». Cet altruisme, le soldat l'étend également aux autres. Ainsi, devant le visage de ses hommes, qui attendent anxieusement de la nourriture, « [...] Jean, apitoyé, la conscience bourrelée d'avoir abandonné ses hommes, leur partagea la moitié

---

<sup>310</sup> DB, p.412.

<sup>311</sup> *Ibid.*

<sup>312</sup> DB, p.412.

de pain qu'il avait dans son sac<sup>313</sup> ». Attentif aux besoins des soldats qui sont sous ses ordres, il partage, plutôt que de garder toutes ses provisions pour lui. Ayant le but ultime, à plusieurs reprises, d'augmenter le bien-être d'autrui et ayant des comportements qui vont dans ce sens, sans motivations égocentriques qui puissent les justifier<sup>314</sup>, Jean correspond donc bien aux critères établis, ayant de fortes dispositions altruistes.

C'est en tant qu'étranger que Jean est d'abord évalué par ses pairs dans *La Terre*.

La Frimat lui raconte les commérages qu'on dit à son sujet au village :

D'abord, on l'y avait exécré, parce qu'il était ouvrier, qu'il sciait et rabotait du bois, au lieu de labourer la terre. Ensuite, quand il s'était mis à la charrue, on l'avait accusé de venir manger le pain des autres, dans un pays qui n'était pas le sien. Est-ce qu'on savait d'où il sortait? N'avait-il point fait quelque mauvais coup, chez lui, qu'il n'osait seulement pas y retourner? Et l'on espionnait ses rapports avec la Cognette, on disait qu'à eux deux, un beau soir, ils donneraient un bouillon de onze heures au père Hourdequin, pour le voler. <sup>315</sup>

Jean sera victime de cette mauvaise réputation jusqu'à la fin. Ainsi, bien que Françoise le considère comme « [...] bien doux, bien honnête[...]»<sup>316</sup>, Lise l'accuse, suite à la mort de cette dernière, qu'il y « [...] avait assez longtemps qu'il empoisonnait [s]a pauvre sœur [...]»<sup>317</sup>, tandis que Chouteau lui reproche d'être un menuisier manqué, qui « [...] avait à cacher quelque sale affaire!»<sup>318</sup> » Ces jugements ne sont appuyés par

---

<sup>313</sup> DB, p.198-199

<sup>314</sup> Nous prenons en compte les gestes moins altruistes, présents dans *La Terre*. Toutefois, l'existence de ceux-ci n'empêche pas le personnage d'avoir de fortes dispositions altruistes.

<sup>315</sup> LT, p.133.

<sup>316</sup> LT, p.357

<sup>317</sup> LT, p.445.

<sup>318</sup> LT, p.269

aucun geste, ne portent pas sur le réel travail de Jean, ni sur son sens moral. Ce ne sont que de simples rumeurs, des opinions énoncées par des personnages qui ont perdu leur crédibilité dans l'évaluation que le narrateur a faite d'eux. Dans *La Débâcle*, le jugement des autres personnages est plus positif, portant énormément sur le savoir-faire de Jean. Il s'impose comme un caporal habile, ayant une certaine autorité et beaucoup d'expérience. Cette évaluation est la même plus tard, lorsque les membres de son escouade sont fait prisonniers et qu'ils se serrent autour de lui, « [...] le sachant prudent et expérimenté, bon à suivre dans les circonstances difficiles. <sup>319</sup> » Bien que Chouteau tente d'exciter « [...] les autres contre le caporal [...] <sup>320</sup> », c'est l'expertise de Jean qui l'emporte. Maurice <sup>321</sup>, encore peu ami avec celui qui deviendra son frère, juge que « [c]'était une véritable chance, pour une escouade, d'avoir un caporal pareil, ayant servi, sachant les tours du métier : un paysan mal dégrossi, évidemment, mais tout de même un brave homme. <sup>322</sup> » Par cette habileté et sa bonté, il parviendra à s'attirer la sympathie de Maurice, mais aussi de sa sœur Henriette, qui le percevra comme quelqu'un de « bon et raisonnable <sup>323</sup> ». Une évaluation partagée, car Jean percevra également Henriette d'une façon extrêmement positive.

Dans *La Terre*, le narrateur met en valeur son côté sage, capable de calmer des personnages redoutables. Jean est ainsi décrit comme un « [...]garçon réfléchi qui préférait écouter <sup>324</sup> ». Attentif, Jean ne se laisse pas influencer par les propos tenus par

---

<sup>319</sup> DB, p.409.

<sup>320</sup> DB, p.224.

<sup>321</sup> *Ibid.*

<sup>322</sup> DB, p.96.

<sup>323</sup> DB, p.470-471.

<sup>324</sup> LT, p.84.

les différents personnages, démontrant son esprit critique lors d'un discours de Jésus-Christ, où il prend la parole : « Il ne l'avait pas quitté du regard, ne perdant pas une de ses paroles, la face sérieuse, comme s'il eût cherché ce qu'il y avait de juste, dans ces choses qui le révoltaient. [...] Ce garçon si froid, cette remarque si sage, calmèrent subitement Jésus-Christ.<sup>325</sup> » Cet aspect de cette personnalité, mis en valeur dans *La Terre*, contribue à rendre crédibles ses interventions dans *La Débâcle*. Déjà décrit au préalable comme quelqu'un de posé, capable d'autorité, Jean sera valorisé à l'extrême par le narrateur dans le second roman. L'analyse du champ lexical permet ainsi de relever de nombreux adjectifs et termes positifs, utilisés pour le décrire: « air sage » (p.47), « dans son simple bon sens » (p.58), « ancien soldat d'expérience » (p.91) « le caporal donnait l'exemple, ruisselant, sans une plainte » (p.130), « sang-froid », (p.154) « si dur au mal » (p.158), « brave garçon »(p.194), « homme de précaution » (p.194), « avec son flair » (p.198), « expérimenté » (p.233), « d'esprit pratique et de peau plus dure » (p.432), « d'esprit plus net et plus froid » (p.436). Le savoir-faire de Jean, déjà relevé par les autres personnages, est mis de l'avant, tout comme son bon sens, son calme et sa sagesse. Hamon affirme que « [l]a positivité ou la négativité d'un travail, d'un savoir-faire, le fait de le considérer selon ses résultats ou selon sa "manière", permet rétroactivement d'investir d'un commentaire moral le personnage [...]»<sup>326</sup> » De fait, les évaluations du savoir-faire de Jean viennent avec une mention du narrateur de ses autres caractéristiques, comme sa « [...] tranquillité d'humeur, ce bel équilibre raisonnable, qui faisait de lui un excellent soldat<sup>327</sup> ». C'est cet équilibre, ce

---

<sup>325</sup> LT, p.228.

<sup>326</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'oeuvre littéraire*, *op.cit.*, p.127

<sup>327</sup> DB, p.23.

calme dans l'adversité et cette bonté raisonnable qui permettent à l'auteur de faire de Jean, personnage décrit comme sain et crédible, le symbole qu'il lui attribue à la fin du roman.<sup>328</sup>

### 3.2 DES FACTEURS INTERRELIÉS

Tout comme dans *La Joie de vivre*, plusieurs facteurs semblent pouvoir exercer un impact sur les dispositions altruistes et égoïstes. Évoluant d'un roman à l'autre, Jean montre que les dispositions altruistes peuvent être plus manifestes et prendre davantage d'ampleur dans certaines situations. Nous nous intéresserons donc à l'importance du contexte et des situations particulièrement intenses. Comment expliquer que dans un contexte telle une guerre, un individu se montrera égocentrique, tandis que son voisin se montrera bon? Afin de comprendre l'influence de la personnalité et des valeurs, nous analyserons ces dernières, ainsi que les expériences passées des personnages et l'hérédité. Nous nous attarderons également sur l'influence exercée par les pairs, la fraternité et l'empathie.

#### 3.2.1 Hérédité, expériences passées et personnalité

L'analyse de Jean et des personnages égoïstes dans les deux romans permet de constater que c'est l'addition de l'hérédité, de la personnalité, des valeurs et des expériences passées, qui ont un impact sur l'altruisme et l'égoïsme. Analysés individuellement, comme dans *La Joie de vivre*, ces facteurs ont une influence moins importante que s'ils sont analysés comme agissant les uns sur les autres. Ces différents éléments façonnent l'individu, influençant ses réactions. Point central, les expériences

---

<sup>328</sup> Ce sujet sera traité dans la dernière partie du chapitre.

vécues ont une portée considérable, agissant sur le caractère, sur l'empathie et sur les réactions du personnage. Dans l'analyse de *La Joie de vivre*, il a été établi que l'hérédité exerçait surtout une influence sur les dispositions égoïstes; cette conclusion se confirme dans l'analyse de Jean et de Buteau. L'influence des gènes sur le caractère de ce dernier, ainsi que sur son égocentrisme, est mentionnée par le personnage lui-même, mais aussi par le narrateur, lors d'une dispute où le vieux Fouan et Buteau bousculent Françoise et Lise, « [...] pour se rapprocher et se souffler leur violence avec leur haleine, sang contre sang, dans ce heurt de la brutale autorité que le père avait léguée au fils<sup>329</sup> ». Le père a transmis à son fils un legs de violence et de désir de possession, contre lequel il ne lutte pas. Quant à Jean, « [i]l tenait de sa mère, comme la fille aînée, sans avoir sa ressemblance physique.<sup>330</sup> » De cette dernière, Joséphine Gavaudan, le jeune homme hérite de sa vaillance, de son entêtement dans l'ouvrage. Les gènes de la famille de son père, qui est décrit comme étant « d'un égoïsme féroce<sup>331</sup> », ne semblent pas l'influencer. Tout comme Pauline, Jean est donc une exception au sein de sa famille. Si son caractère n'est pas entièrement semblable au sien, Jean n'ayant pas le même désir de dévouement, il a toutefois certaines caractéristiques communes avec cette dernière. Ainsi, tout comme sa nièce, Jean se démarque par sa douceur, par son souci des autres et par son humilité. Ricard affirme que « [l]'humilité est une composante de l'altruisme, car l'humble est naturellement tourné vers les autres et attentif à leur bien-être.<sup>332</sup> » De fait, Jean est conscient de sa pauvre instruction et ne tente jamais de se vanter ou de se hausser aux dépens des autres. Jean n'aspire pas à s'élever dans la

---

<sup>329</sup> LT, p.298.

<sup>330</sup> Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, Paris, folio classique, 1871, p.192.

<sup>331</sup> Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, *op.cit.*, p.194.

<sup>332</sup> Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*, *op.cit.*, p.379.

hiérarchie, ne cherche pas à rabaisser qui que ce soit et ne désire qu'une chose, «[...] le bonheur de tous, le bon ordre, les bonnes affaires...<sup>333</sup> » Son ambition est tournée vers autrui, ses principes sont du côté du labeur, des saines et honnêtes habitudes. Il affirme ainsi à Maurice, suite à la défaite :

On avait reçu une sacrée roulée, ça c'était certain! Mais on n'était pas tous morts peut-être, il en restait, et ceux-là suffiraient bien à rebâtir la maison, s'ils étaient de bons bougres, travaillant dur, ne buvant pas ce qu'ils gagnaient. Dans une famille, lorsqu'on prend de la peine et qu'on met de côté, on parvient toujours à se tirer d'affaire, au milieu des pires malchances. Même il n'est pas mauvais, parfois, de recevoir une bonne gifle : ça fait réfléchir. Et, mon Dieu! si c'était vrai qu'on avait quelque part de la pourriture, des membres gâtés, eh bien! ça valait mieux de les voir par terre, abattus d'un coup de hache, que d'en crever comme d'un choléra.<sup>334</sup>

Les principes de tempérance, la vaillance et les valeurs de Jean jaillissent de cette affirmation, où il énonce l'idéologie qui traverse le roman. Homme de raison, Jean ne met pas de l'avant l'importance de son propre bonheur, ayant une vision plus vaste, celle d'une France que les « bons bougres » peuvent relever et où il n'est pas mal que la « pourriture » périclite, si elle tire les autres vers le bas. Cette vision des choses vient aussi apporter une nuance à la vision de l'altruisme qu'apportait Pauline: bien qu'il soit porté à aider les autres, Jean ne gaspille pas inutilement son énergie avec les égoïstes qui ne cherchent qu'à profiter de sa bonté. Le caractère et les valeurs de ces individus sont d'ailleurs bien différents : Chouteau et Buteau se démarquent par l'importance démesurée qu'ils s'accordent, par l'absence de remords face à la violence utilisée et par leur propension à se favoriser d'abord, au détriment des autres. Buteau «

---

<sup>333</sup> DB, p.63.

<sup>334</sup> DB, p.366.

[...] rêvait une vie de pacha, soigné, caressé, gorgé de jouissance [...]»<sup>335</sup>, tandis que Chouteau est décrit par Zola dans ses notes préparatoires comme « [l]e pervers, le mauvais ouvrier qui dégoûte les autres du travail, le théoricien du cabaret, ne sachant rien et parlant quand même de tout, avec applications folles.<sup>336</sup> » L'un ne veut que profiter de tout ce que la vie peut lui offrir, tandis que l'autre est un pervers, de ceux que Jean décrit comme « des membres gâtés ». Les deux personnages ont donc un caractère et des valeurs qui favorisent leurs actions égocentriques. Agissant sur ce caractère, sur les objectifs de vie et sur l'empathie éprouvée, l'expérience acquise par les événements passés vient aussi influencer les dispositions des personnages. Les épisodes ayant marqué la vie de Buteau et de Chanteau ne sont que peu détaillés, toutefois ceux de Jean le sont dans trois livres, ce qui permet de suivre son évolution et l'importance des expériences en question. Son enfance lui donne ainsi « [...] la volonté tenace de se créer un jour une position indépendante [...]»<sup>337</sup>, tout en lui montrant l'ivresse et la déchéance d'un père qui ne travaille pas. Il prend aussi l'habitude, jeune, de se préoccuper d'autrui. Ainsi, les jours où on s'assomme chez les Macquart, « [i]l fallait que Jean se levât pour séparer son père et sa mère, et pour aller coucher sa sœur, qui, sans lui, aurait dormi sur le carreau.<sup>338</sup> » Médiateur, Jean n'abandonne pas sa sœur, se forgeant un caractère qui, dans l'armée, le poussera à prendre encore en compte les autres. L'armée en question agit également sur lui, élargissant sa tête : « [...] la politique, par exemple, qui l'ennuyait autrefois, le préoccupait aujourd'hui, le faisait

---

<sup>335</sup> LT, p.287.

<sup>336</sup> Émile Zola, *Dossier préparatoire de La Débâcle*, BnF, Ms. NAF10286, f.113.

<sup>337</sup> Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, op.cit., p.192.

<sup>338</sup> *Ibid.*, p.197.



raisonner sur l'égalité et la fraternité<sup>339</sup> ». Ces valeurs portées vers le bonheur de tous, bien qu'elles aient été favorisées par une disposition à se soucier des autres, c'est par l'expérience de l'armée que Jean les a acquises. Les épreuves traversées, tant dans sa famille que dans La Terre, ont aussi forgé son caractère et influencé ses réactions. Dans ses notes préparatoires, Zola décrit Jean comme un « [t]empérament équilibré, avec une pointe d'égoïsme peut-être. Ayant beaucoup souffert, ce qui lui a donné de l'expérience. Très posé [...]»<sup>340</sup> Cette souffrance influence ses réactions, donne de la crédibilité à sa vision de la vie, lui qui parle en homme qui a beaucoup vécu. Elle justifie également cette pointe d'égoïsme, visible à certains moments, qui ne n'empêche toutefois pas le soldat de se démarquer par son altruisme. S'intéressant aux facteurs psychologiques qui distinguent les sauveteurs<sup>341</sup> de ceux qui sont davantage égocentriques, Terestchenko mentionne que :

[...] le sens de la responsabilité personnelle, l'attention aux besoins d'autrui, suscitée par des sentiments empathiques, une réelle force de caractère, liée à la confiance en soi [...], l'attachement aux principes universels de la justice et de l'égalité entre les hommes constituaient, mêlés à des degrés divers, les caractéristiques et les principales valeurs éthiques des sauveteurs, alors que les simples témoins manifestaient un égo angoissé et inquiet.<sup>342</sup>

Ces caractéristiques, qui prennent en compte tant les valeurs que la personnalité, s'appliquent bien à Jean, soucieux des principes de justice<sup>343</sup> et d'égalité et attentif aux

---

<sup>339</sup> LT, p.105.

<sup>340</sup> Émile Zola, *Dossier préparatoire de La Débâcle*, Ms. NAF10286, f.59.

<sup>341</sup> Terestchenko parle principalement de ceux qui ont aidé les Juifs lors de la Deuxième Guerre mondiale. Cette définition des sauveteurs peut toutefois s'appliquer à tous ceux qui aident en situation de crise (comme Jean lors de la guerre), en comparaison de ceux qui restent inactifs.

<sup>342</sup> Michel Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, op.cit., p.230.

<sup>343</sup> Le seul attachement au principe de justice n'est toutefois pas suffisant, comme l'a démontré la brève analyse de Véronique dans *La Joie de vivre*.

besoins d'autrui, à l'inverse de Buteau et Chouteau, centrés sur leur égo. Mis en corrélation avec l'hérédité et les expériences passées, ces différents facteurs viennent tous agir sur les dispositions altruistes et égoïstes.

### 3.2.2 Influence des pairs

L'analyse du comportement de Maurice dans *La Débâcle* démontre que les pairs, qui constituent le milieu social, peuvent exercer une certaine influence sur les dispositions d'un individu plus ambivalent. Ricard mentionne que « [l]'altruisme est contagieux, et l'imitation, ou l'inspiration, joue un rôle important dans les sociétés humaines.<sup>344</sup> » Or, si l'altruisme est contagieux, l'égoïsme l'est tout autant. En présence d'égoïstes, tel Chouteau, Maurice est plus enclin à agir de façon semblable, jusqu'à ce qu'il subisse l'influence altruiste de Jean. Ainsi, il est dit qu'au départ, au contact de Chouteau, « [l]a perversion agissait [...]»<sup>345</sup> Cette perversion, cette croyance aux discours énoncés par l'homme, pousse d'abord Maurice à détester le Macquart, haine qui s'accroît après le discours de ce dernier :

[...] il le haïssait d'une inextinguible haine, [...] Et, Chouteau ayant grogné, à son côté, que des caporaux de cette espèce, on attendait un jour de bataille pour leur loger une balle dans la tête, il vit rouge, il se vit nettement cassant le crâne de Jean, derrière un mur.<sup>346</sup>

Partageant d'abord la violence de Chouteau, Maurice se laisse influencer par son égocentrisme. En compagnie de Jean, lorsqu'il se rapproche de celui-ci, Maurice est

---

<sup>344</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.471

<sup>345</sup> DB, p.62.

<sup>346</sup> DB, p.5.

toutefois plus enclin à l'altruisme. Ce dernier le soutient, lui montre l'exemple de la fraternité en prenant soin de lui et le pousse à se montrer vaillant :

[...] Jean, qui le surveillait, le saisit de sa forte main, le garda rudement près de lui, en lisant cette crise lâche, dans le vacillement trouble de ses yeux. Il l'injurait tout bas, paternellement, tâchait de lui faire honte, en paroles violentes, car il savait que c'est à coups de pied qu'on rend le courage aux hommes.<sup>347</sup>

Ce courage, Maurice le retrouvera suffisamment pour aider Jean à son tour, réitérant les gestes qu'il a posés pour lui, en sauvant sa vie. Ricard affirme :

L'évolution culturelle s'applique également aux valeurs morales – certaines valeurs, plus inspirantes que d'autres, seront plus susceptibles d'être transmises d'un individu à un autre –, ainsi qu'aux croyances en général, dans la mesure où certaines croyances confèrent aux gens de plus grandes chances de survivre ou d'atteindre une position sociale élevée.<sup>348</sup>

Cette aide apportée d'abord par Jean, ces valeurs partagées à Maurice et l'influence qu'il a exercée sur ce dernier leur ont effectivement donné de plus grandes chances de survie pendant la guerre. Mais cette influence bienfaitrice exercée par le caporal semble prendre fin dès qu'il est loin de Maurice : le comportement altruiste de ce dernier tend à périlcliter lorsqu'il se retrouve éloigné de Jean, seul dans Paris, subissant alors l'influence de ses pairs : « Lui, comme les autres, flânait du matin au soir, respirait l'air vicié par tous les germes de folie qui, depuis des mois, montaient de la foule. La liberté illimitée, dont on jouissait, achevait de tout détruire.<sup>349</sup> » En l'absence de Jean, Maurice en vient à faire comme les autres, se détraquant dans cette folie qui a germé plusieurs mois. Les individus à fortes dispositions égoïstes ne se laissent pas influencer

---

<sup>347</sup> DB, p.241.

<sup>348</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.225

<sup>349</sup> DB, p.533.

par ceux qui sont altruistes, tout comme ceux qui ont de fortes dispositions altruistes ne se laissent que très peu influencer par les égoïstes<sup>350</sup>. Il semblerait donc que ceux ayant de fortes dispositions ne peuvent s'influencer énormément l'un l'autre : c'est sur les personnages ambivalents, comme Maurice, ceux dont les dispositions fluctuent sans être plus fortes dans un sens ou l'autre, que l'influence s'exerce avec le plus de force.

### 3.2.3 Fraternité

Si l'amour des autres est important dans *La Joie de vivre*, c'est la fraternité qui occupe une place centrale dans *La Débâcle*. Encore plus intense que la simple amitié ou l'amour d'autrui, c'est cette fraternité qui pousse Jean et Maurice à se protéger mutuellement, à veiller l'un sur l'autre. Ce qui n'était au départ qu'une affection entre deux jeunes gens s'est transformé, à travers les « [...]dangers courus ensemble, [l]es quelques semaines d'héroïque vie commune qui les avaient unis, plus étroitement que des années d'ordinaire amitié n'auraient pu le faire<sup>351</sup> ». Ainsi, alors que personne ne veut ramener Jean qui est inconscient, Maurice, poussé par cette fraternité, fait passer le bien-être de son ami avant le sien:

Non! ce n'était pas possible, il ne pouvait abandonner Jean. Toute sa chair en aurait saigné, la fraternité qui avait grandi entre ce paysan et lui, allait au fond de son être, à la racine même de la vie. Cela remontait peut-être aux premiers jours du monde, et c'était aussi comme s'il n'y avait plus eu que deux hommes, dont l'un n'aurait pu renoncer à l'autre, sans renoncer à lui-même.<sup>352</sup>

---

<sup>350</sup> Buteau et Chouteau ne sont aucunement influencés par Jean. À l'inverse, ce dernier est influencé un moment par l'égoïsme des habitants qui ont un ardent désir de posséder la terre, mais cette influence sera très brève. Il se méfiera de Chouteau, ne se laissant pas influencer par ses paroles. L'analyse précédente de *La Joie de vivre* va dans le même sens : Pauline ne s'est pas laissée influencer par Mme Chanteau, tout comme cette dernière n'a pas subi l'influence de Pauline.

<sup>351</sup> DB, p.451

<sup>352</sup> DB, p.307-308.

Cet amour puissant le pousse à se montrer altruiste, à tout faire pour ne pas laisser tomber Jean. Ricard affirme que « [l']intensité, la clarté et la qualité, positive ou négative, de l'émotion manifestée par l'autre, ainsi que l'existence de liens affectifs avec la personne qui souffre, peuvent avoir une grande influence sur l'intensité de la réponse empathique de l'observateur.<sup>353</sup> » De fait, c'est cette émotion très forte, cette fraternité, qui influence Maurice à risquer sa vie pour prendre soin de Jean, alors que les autres soldats, qui n'ont pas de liens affectifs avec ce dernier, sont beaucoup moins portés à l'aider, préférant sauver leur peau. Cela ne signifie toutefois pas que, sans liens affectifs, un individu est moins porté à se montrer altruiste. Mais la fraternité semble faciliter l'influence qu'un pair à fortes dispositions altruistes peut exercer sur un personnage ambivalent, tout en influençant ce dernier à se montrer plus sensible, plus empathique aux besoins de celui qu'il considère comme son frère. Quant aux personnages à fortes dispositions altruistes, comme Jean, la fraternité semble amplifier des tendances qui sont déjà présentes : déjà soucieux d'autrui à la base, Jean est prêt à tout donner, à tout faire pour aider Maurice.

#### 3.2.4 Le contexte<sup>354</sup>

De nombreuses études ont été faites afin de comprendre ce qui peut pousser certains individus, dans un contexte extraordinaire<sup>355</sup>, à aider autrui alors que d'autres se renferment plutôt sur eux-mêmes. Le contexte influence-t-il ces personnes? Les

---

<sup>353</sup> Matthieu Ricard, *op.cit.*, p.70.

<sup>354</sup> Nous distinguons le contexte du milieu social : le milieu social est associé au milieu dans lequel baigne l'individu, aux influences exercées par les pairs. Le contexte comprend l'ensemble des événements (guerre, partage de bien familiaux, etc.) qui implique une réaction, émotive et/ou physique.

<sup>355</sup> Nous qualifions de contexte extraordinaire, intense, un contexte où la vie de l'acteur peut être potentiellement en danger (guerre, catastrophe, etc.) Un contexte ordinaire peut comporter un grand nombre d'éléments stressants, mais la vie du protagoniste n'y est pas menacée.

actes des personnages à dispositions égoïstes et altruistes dans les deux romans nous permettent de faire une analyse de ces derniers dans deux contextes différents : un contexte plus « ordinaire »<sup>356</sup>, où la vie n'est pas en danger, et un contexte plus intense, comme la guerre. Il semblerait d'abord que le contexte n'influence pas directement l'égoïsme et l'altruisme : il offre simplement plus d'occasions pour aider ou se montrer égoцентриque, agissant sur les émotions et exposant les dispositions des individus. Terestchenko affirme :

Samuel et Pearl Oliner interprètent les actions altruistes comme le résultat d'une interaction entre des facteurs individuels (la personnalité et ses valeurs éthiques) et des situations politiques ou sociales sur lesquelles le sujet n'exerce pas de contrôle et qui s'imposent objectivement à lui [...]<sup>357</sup>

De fait, pour qu'une réaction altruiste soit possible, un contexte est nécessaire. Dans *La Terre*, contexte plus ordinaire, les dispositions altruistes de Jean sont moins visibles que dans *La Débâcle*, où les gestes héroïques se démarquent davantage et où les occasions d'aider autrui sont plus nombreuses. Dans *La Terre*, Jean se retrouve à plusieurs reprises dans un contexte particulier, où sa vie n'est pas menacée, mais où plusieurs éléments ont de l'importance. À l'agonie de sa femme, Jean doit prendre une décision. Il a perdu son enfant, il est dans un village possédé par le désir de la terre, il est un étranger que sa belle-famille déteste. L'idée que cette dernière puisse hériter de la maison l'enrage, alors que Françoise ne signe toujours pas : « [...] Jean s'irrita, gagné et empoisonné lui aussi par la passion de la terre. Il la souleva, tâcha de l'asseoir

---

<sup>356</sup> La vie de Pauline dans *La Joie de vivre* n'ayant jamais été en danger (outre lors de sa maladie), ce roman ne se prêtait pas à une telle analyse de l'influence du contexte sur l'altruisme.

<sup>357</sup> Michel Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, op.cit., p.225.

sur son séant, essaya de lui mettre une plume entre les doigts<sup>358</sup> ». C'est sur les émotions de Jean que le contexte a exercé son influence, le poussant à bout. Son égoïsme est d'abord ce qui l'emporte, mais cet élan, il le domptera :

[...] Françoise ouvrit enfin les paupières, et le regard qu'elle tourna vers lui le bouleversa. Elle savait qu'elle allait mourir, ses grands yeux élargis en avaient le désespoir sans fond. Pourquoi la torturait-il? [...] Un tel malaise avait envahi Jean, honteux de sa brutalité, qu'il était resté le papier timbré à la main [...] <sup>359</sup>

Si le contexte a pu exacerber sa colère et le mener à une réaction plus égocentrique, c'est son empathie et son souci d'autrui qui le poussent à regretter son geste et à ne pas insister auprès de Françoise pour obtenir la signature désirée. Les personnages à fortes dispositions égoïstes, quant à eux, ne luttent pas contre ces effets du contexte. Si ce dernier ne leur est pas favorable, ils n'hésitent pas à tenter de le retourner en leur faveur, agissant de façon égocentrique si l'occasion leur est donnée. Ainsi, Lise et Buteau, d'abord incommodés par la présence du vieux Fouan, n'osent rien faire tant qu'ils n'ont pas son butin. Mais le contexte changera plus tard, lorsqu'ils mettront finalement la main sur l'argent de l'homme et que ce dernier deviendra encore davantage nuisible, après avoir vu ce qu'ils ont fait à Françoise. La peur d'être dénoncés, le désir de ne plus s'encombrer de celui dont ils avaient obtenu l'argent, les poussent à l'assassiner.

Terestchenko affirme :

[...] le fait qu'existe en nous un sens moral n'est nullement une cause suffisante pour agir en conséquence. La destructivité humaine ne présuppose pas l'inexistence du sens moral; ce qu'elle met en évidence, c'est son

---

<sup>358</sup> LT, p.424.

<sup>359</sup> LT, p.424.

inhibition, dans certaines situations sociales spécifiques.  
360

Ces situations sociales spécifiques, ces différents contextes, en corrélation avec les autres facteurs, peuvent pousser au pire comme au meilleur, selon les individus. Dans le cas d'un individu à dispositions fortement égoïstes, comme Buteau, le contexte d'abord désavantageux pour lui le pousse à nuire aux autres, à inhiber son sens moral et à laisser le champ libre à ses émotions négatives, sans qu'une résistance ne leur soit opposée.

Les mêmes tendances peuvent être observées dans un contexte extraordinaire. Si les actes altruistes et égoïstes y semblent plus nombreux, c'est qu'ils sont exposés davantage, avec plus de clarté : un événement telle une guerre met l'individu devant des choix inévitables, tant pour son propre bien-être que pour celui d'autrui. Ricard affirme que :

[d]ans des situations données et à des moments particuliers, l'interaction des circonstances et des tempéraments de chacun fait pencher la balance vers l'altruisme ou l'égoïsme, vers la pure compassion ou vers la pire cruauté.<sup>361</sup>

Dans *La Débâcle*, c'est vers la pire des extrémités que penche Chouteau. Il sacrifie l'un de ses camarades pour sauver sa peau et il abandonne sa brigade en pleine bataille, accompagné de Loubet. Le contexte expose ses défauts, son égocentrisme le poussant à prendre des décisions qui ne vont que dans le sens de sa propre survie. Ce n'est toutefois pas la guerre qui transforme Chouteau en égoïste; il présentait déjà des

---

<sup>360</sup> Michel Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, op.cit., p.66.

<sup>361</sup> Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*, op.cit., p.142.



dispositions, que le contexte n'a fait qu'exacerber et exposer. Chez des individus à fortes dispositions altruistes tels Jean et Henriette, la guerre n'inhibe pas le souci d'autrui, augmentant plutôt les occasions d'aider. Jean ne peut certes pas prendre soin de tous les malheureux – et il ne s'est jamais positionné comme ayant ce désir, comme Pauline –, mais il partage sa nourriture avec son escouade et se préoccupe davantage de Maurice que de lui-même. Dans un tel contexte extraordinaire, ce n'est pas sa propre vie qui l'importe. Chez Henriette, le contexte révèle chez elle de nouvelles vertus, alors qu'elle voit son mari se faire assassiner: « Chez cette silencieuse, si frêle, déjà l'héroïne se réveillait. Elle ne craignait rien, elle avait une âme ferme, invincible. Dans sa douleur, elle ne songeait plus qu'à ravoier le corps de son mari, pour l'ensevelir. <sup>362</sup> » La femme ne se soucie ni des balles ni des risques, la guerre et l'assassinat de son bien-aimé exposant chez elle des qualités qui étaient cachées. Les contextes extraordinaires, en provoquant de fortes réactions, font aussi émerger du peuple des actes variés, allant de l'égoïsme dur à l'altruisme désintéressé. Si certains individus ne se préoccupent que de leur propre vie, d'autres n'hésitent pas à risquer la leur pour aider les soldats et les prisonniers, compatissant à leurs malheurs. Batson affirme que « l'empathie qui induit les motivations altruistes peut augmenter la coopération et les soins dans une situation de conflit<sup>363</sup> ». Cette empathie, jumelée au contexte et aux autres facteurs, poussent quelques habitants à se montrer altruistes. Certains jettent ainsi du pain aux prisonniers, tandis qu'une jeune fille amène à Jean et Maurice des vêtements cachés dans un panier, par simple désir de les aider. Ce n'est toutefois pas

---

<sup>362</sup> DB, p.345

<sup>363</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans, op.cit.*, p.168. Traduction libre du passage suivant: « [...] empathy-induced altruistic motivation can increase cooperation and care in conflict situations. »

le contexte qui influence directement ces personnes : tout comme dans le cas de Jean, de Buteau et de Chouteau, le contexte ne semble qu'exacerber des émotions, augmenter potentiellement l'empathie (ou la peur pour sa propre vie), en provoquant des réactions et en les rendant plus visibles. Ricard affirme :

Ainsi, s'il est vrai qu'un fort sentiment d'empathie, la capacité à se mettre à la place de l'autre, à éprouver et à se représenter la peine qu'il éprouve, constitue une incitation à se comporter de façon altruiste, cette disposition affective ne suffit pas à expliquer l'engagement dans des actions concrètes, lorsque celles-ci vous exposent à de graves dangers [...]. Doivent s'y ajouter, pour passer de l'émotion à l'action, un sens de la responsabilité personnelle, la volonté de faire ce que l'on peut (ou ce que l'on doit) pour soulager les souffrances et les injustices dont sont victimes les autres, la conscience impérieuse de la nécessité et du devoir d'agir lorsqu'on est confronté à de pareilles circonstances, la capacité aussi à résister, à protester contre l'ordre établi et le pouvoir en place.<sup>364</sup>

Le contexte a certes un impact sur l'individu, mais ce n'est qu'en fonction des facteurs nommés précédemment qu'un personnage réagira à une situation, qu'elle soit ordinaire ou non. Batson a mentionné que devant chaque situation, le coût de l'effort devant être fait est calculé<sup>365</sup>; en situation extraordinaire, le coût plus élevé peut donc inhiber un comportement qui aurait été plus altruiste dans un contexte ordinaire. Tout comme pour les autres facteurs, ce fait semble toutefois s'appliquer davantage aux individus ambivalents<sup>366</sup>. Les personnages à fortes dispositions altruistes, comme Henriette et Jean, ne se soucient pas du coût en question.

---

<sup>364</sup> Michel Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, op.cit., p.227-228.

<sup>365</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.39. Il nomme ce calcul « cost-benefit analysis ».

<sup>366</sup> Le coût était très élevé pour Maurice, personnage ambivalent qui risquait sa vie. Il hésitera d'ailleurs au moment de sauver la vie de Jean sur le champ de bataille. Toutefois, sa fraternité le pousse à passer par-dessus ce coût.

### 3.2.5 L'empathie

Facteur crucial dans *La Joie de vivre*, l'empathie l'est tout autant dans *La Terre* et dans *La Débâcle*, comme les citations précédentes l'ont démontré. Les personnages à fortes dispositions égoïstes en semblent dénués. Buteau est décrit comme « [...] si dur au mal des autres [...] »<sup>367</sup> et Chouteau ne manifeste pas la moindre pitié, insensible à la mort de Sapin et à celle de Loubet, qu'il a sacrifiés. Décrivant ce qu'il faut pour produire de l'empathie, Batson mentionne :

Si nous ne plaçons aucune valeur dans le bien-être de la personne dont nous avons perçu le besoin, alors nous ne sommes pas portés à penser comment cette personne est affectée par ce besoin, sauf peut-être comme un moyen pour contrôler son comportement.<sup>368</sup>

Si Buteau se préoccupe temporairement des besoins de son père, ce n'est que pour le contrôler et obtenir le butin. De même, si Chouteau feint de se soucier de la faim de ses compatriotes lorsqu'ils sont enfermés sur l'île, ce n'est que pour les irriter afin d'obtenir sa part du butin. L'absence d'empathie produit des effets extrêmes dans les deux romans. Ricard mentionne que « [...] ces carences ont des effets négatifs majeurs sur les personnes qui en souffrent et sur tous ceux que ces personnes affectent parce que leur froide insensibilité les amène à nuire à autrui, parfois à commettre des atrocités<sup>369</sup> ». Ne songeant pas du tout à ce qu'éprouve autrui, Buteau assassine son père et s'il éprouve un « regret épouvanté<sup>370</sup> » en voyant ce dernier mauve après l'étranglement, ce n'est pas par remords ou par pitié, mais parce que la coloration du

---

<sup>367</sup> LT, p.249.

<sup>368</sup> C. Daniel Batson, *Altruism in humans*, op.cit., p.41. Traduction libre du passage suivant: « If we place no value on the welfare of a person perceived to be in need, then we are not likely to think about how this person is affected by the need, except perhaps as a means to control his or her behavior. »

<sup>369</sup> Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*, op.cit., p.416.

<sup>370</sup> LT, p.463

vieux Fouan rend le meurtre trop visible. Quant à Chouteau, il ne semble y avoir aucune limite aux atrocités qu'il peut commettre, afin de sauver sa propre vie, loin d'éprouver la moindre empathie. Ce n'est pas le cas de Jean, qui en fait preuve dans les deux romans<sup>371</sup>. Dans *La Débâcle*, il est d'abord « désolé<sup>372</sup> » en voyant le pied de Maurice, bien qu'ils ne soient pas encore amis. Ce sentiment augmentera, devant la « [...] souffrance de Maurice, [qui] surtout, l'attendrissait. Il le sentait s'affaiblir, il le regardait d'un œil inquiet, en se demandant comment ce garçon frêle ferait pour aller jusqu'au bout<sup>373</sup> ». C'est cette empathie qui le pousse d'abord à se rapprocher du jeune homme, à chercher à l'aider. Mentionnons toutefois que son empathie ne se porte que très peu sur les individus ayant de fortes dispositions égoïstes. Sensible aux douleurs d'autrui, Jean démontre malgré tout une humanité, une compassion rapide, qui le poussent à ne pas être indifférent aux besoins des autres. Jumelée à la personnalité, aux valeurs, aux expériences passées, à la fraternité et à l'influence des pairs, l'empathie est l'un des facteurs centraux qui distinguent les individus à fortes dispositions égoïstes et altruistes. Sans empathie, il n'y a pas d'aide non calculée, aucun souci pour le bien-être d'autrui. Toutefois, les facteurs mentionnés précédemment agissent également sur l'empathie éprouvée. Il semblerait donc que prendre individuellement ces facteurs serait une erreur : s'influençant les uns les autres, presque interdépendants, ceux-ci ont tous un certain impact, à un niveau différent, sur l'altruisme et l'égoïsme.

### 3.3. IDÉOLOGIE ET SURVIE DU PLUS FORT

---

<sup>371</sup> L'empathie de Jean dans *La Terre* a déjà été exposée lors de l'épisode du foulard.

<sup>372</sup> DB, p.119.

<sup>373</sup> DB, p.134.

La « victoire du plus fort » semble pouvoir s'illustrer à travers Buteau dans La Terre. L'analyse de l'impact des gestes, de la critique de l'égoïsme relayée par le narrateur et de la fin des personnages permet toutefois de constater que cette victoire dans le premier roman ne peut être aussi aisément accordée au personnage à fortes dispositions égoïstes. Une idéologie favorisant l'altruisme y germe, s'éclaircissant davantage dans La Débâcle, par la mise en valeur de l'importance de la coopération pour la survie, mais aussi par les traces de subjectivité du narrateur. Ces différents éléments seront analysés pour démontrer que la symbolisation d'une France saine à travers Jean, personnage altruiste, n'est pas anodine.

### 3.3.1. Impact des gestes, survie et coopération

Ce n'est pas au niveau matériel que les gestes de Jean ont le davantage de répercussions. Dans La Terre, il perd sa maison et Chouteau l'obtient. Les conséquences psychologiques des gestes des différents personnages sont toutefois importantes. En quittant Rognes, Jean part l'esprit léger, loin d'avoir des remords ou d'être troublé :

Une fierté le remettait d'aplomb, content de ne point en être, de ces coquins, d'être l'étranger. Ils pouvaient bien se dévorer entre eux : un fameux débarras, s'ils s'avalait tous! [...] Dire qu'il était si joyeux, le jour où il avait quitté le service, après la guerre d'Italie [...] Et, depuis cette époque, il vivait dans de sales histoires, au milieu de sauvages. Dès son mariage, il en avait gros sur le cœur; mais les voilà qui volaient, qui assassinaient, maintenant! De vrais loups lâchés au travers de la plaine, si grande, si calme! Non, non! c'était assez, ces bêtes dévorantes lui gâtaient la campagne!<sup>374</sup>

---

<sup>374</sup> LT, p.466.

Ces loups, ces assassins, Jean est heureux de les laisser derrière lui, de ne pas avoir agi comme eux, de ne « point en être », s'assurant une certaine stabilité émotionnelle. Cette stabilité n'est pas celle de Buteau et de sa femme Lise, qui après le meurtre de Françoise, sont perturbés à l'idée d'être dénoncés par le vieux Fouan :

[...] voilà que le vieux savait tout! [...] Cela acheva d'angoisser Buteau, il en rentra si malade, qu'il laissa la moitié de son assiette de soupe. Lise, mise au courant, grelottante, ne mangea pas non plus. Tous deux s'étaient fait une fête de cette première nuit passée dans la maison reconquise. Elle fut abominable, la nuit de malheur.<sup>375</sup>

De cette conquête de la maison, impact matériel hérité du meurtre, ils espéraient le bonheur, une nuit de fête. C'est plutôt l'inquiétude et l'angoisse qui se manifestent, en conséquence de leurs actes.

À travers leur impact sur la survie, les gestes des personnages revêtent une grande importance dans *La Débâcle*, démontrant une valorisation de la coopération. Darwin affirme à ce sujet :

Si une tribu renferme beaucoup de membres qui possèdent à un haut degré l'esprit de patriotisme, de fidélité, d'obéissance, de courage et de sympathie, qui sont toujours prêts, par conséquent, à s'entraider et à se sacrifier au bien commun, elle doit évidemment l'emporter sur la plupart des autres tribus ; or c'est là ce qui constitue la sélection naturelle.<sup>376</sup>

Cette entraide se manifeste dans l'escouade de Jean : bien que Jean soit le seul à réellement se préoccuper des autres membres de son groupe, l'aide qu'il leur apporte leur permet d'être favorisés par rapport aux autres soldats, d'avoir pendant longtemps

---

<sup>375</sup> LT, p.460.

<sup>376</sup> Charles Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, op.cit., p.178.

davantage de nourriture. Le groupe se scindera en deux, lorsque plusieurs suivront l'égoïsme de Chouteau, Maurice et Jean s'aidant tous les deux. Sa survie après son évanouissement, Jean la doit à Maurice, qui le charge « [...] sur ses épaules, [...] en s'y reprenant à vingt fois [...] butant à chaque pierre, se remettant quand même debout<sup>377</sup> ». Il le sauve également après qu'il ait été touché par une balle, ne l'abandonnant pas derrière lui. Mais si Jean n'avait pas d'abord aidé Maurice avant la bataille, sacrifiant ses provisions pour lui permettre de ne pas mourir de faim, ce dernier n'aurait pu lui sauver la vie à son tour. C'est donc la coopération qui a permis aux deux amis de s'en tirer indemnes pendant la guerre, tandis que ceux qui ne l'exerçaient pas, dans le groupe de Chouteau, sont tous décédés à l'exception de ce dernier. Leur égoïsme, loin de leur apporter de sérieux avantages, va même jusqu'à leur nuire. Sur l'île où ils sont tous prisonniers, Jean dit à Maurice : « Et ne nous embarrassons pas des autres, ils ne sont pas assez gentils, qu'ils se débrouillent!<sup>378</sup> » Même s'il est porté à aider autrui, Jean ne se laisse pas tout bonnement exploité par ceux qui sont égocentriques : « En effet, Loubet et Chanteau le révoltaient par leur égoïsme sournois, volant ce qu'ils pouvaient, ne partageant jamais avec les camarades; de même qu'il n'y avait rien à tirer de bon de Lapouille, la brute, ni de Pache, le cafard.<sup>379</sup> » En situation de survie, les égoïstes sont laissés seuls, désavantagés. S'il y a effectivement une « lutte du plus fort<sup>380</sup> » qui semble pouvoir s'appliquer, c'est entre ces mêmes personnages

---

<sup>377</sup> DB, p.307-308.

<sup>378</sup> DB, p.413.

<sup>379</sup> *Ibid.*

<sup>380</sup> Mentionnons un petit calcul fort intéressant, au sujet de cette lutte. Du groupe formé par Loubet, Chanteau, Lapouille et de Pache au camp des prisonniers, seul Chanteau survit, ce qui nous donne un taux de survie de 25%. Du groupe formé par Maurice et Jean au camp, qui n'ont pas cherché à lutter l'un contre l'autre et ont plutôt appliqué la coopération, le taux de survie (nous ne prenons pas en compte l'assassinat à Paris qui aura lieu plus tard) est de 100%. Nous sommes conscients qu'il s'agit de personnages et qu'appliqué à la réalité, le taux de survie serait probablement différent, mais la différence

égocentriques qui s'entredéchirent, chacun étant prêt à piétiner l'autre. De cette lutte, c'est Chouteau qui sera vainqueur, sans pour autant être valorisé pour ses actions par le narrateur. Batson mentionne que « [...] l'empathie qui induit l'altruisme peut contribuer à la santé psychologique et physique de l'altruiste<sup>381</sup> ». De fait, c'est l'altruisme qui permet à Jean de conserver un bon état mental, lorsqu'il est fait prisonnier sur l'île après la bataille de Sedan. La description de son équilibre sain est d'ailleurs une occasion pour l'auteur de mettre en valeur l'importance de la coopération, à travers une comparaison :

Et, au milieu du sauvage égoïsme qui les entourait, de ce coin d'humanité souffrante dont la faim enrageait les appétits, il devait peut-être à cette complète abnégation de lui-même ce bénéfice imprévu de conserver sa tranquille humeur et sa belle santé; car lui seul, solide encore, ne perdait pas trop la tête.<sup>382</sup>

Son abnégation de lui-même et sa tranquille humeur sont opposées à l'égoïsme sauvage, qui peut faire perdre la tête. Hamon affirme :

Le procédé de la polarisation internormative, qui tend à concentrer et à convoquer simultanément, en un même point du texte (un état d'un personnage, ou un acte d'un personnage) plusieurs systèmes normatifs différents, lesquels systèmes peuvent, éventuellement, être concordants (dans le négatif ou le positif) ou discordants entre eux, et être délégués à des instances textuelles (narrateur(s) et/ou personnage(s) différenciés), sert très souvent de « signal d'alerte », d'intensificateur stylistique, pour souligner cette intrusion de l'idéologique dans le texte, et signaler au lecteur un « foyer normatif » important du texte.<sup>383</sup>

---

notable entre le taux de survie des deux groupes ne peut que montrer une certaine volonté de l'auteur de mettre en valeur les avantages de la coopération, telle qu'établie par Darwin.

<sup>381</sup> C. Daniel Batson, *The altruism question toward a social-psychological answer*, op.cit., p.222.

Traduction libre du passage suivant : « [...] empathy-induced altruism can [...] contribute to the altruist's psychological and even physical health. »

<sup>382</sup> DB, p.412.

<sup>383</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, op.cit., p.32.



Ce n'est pas anodin que le souci d'autrui de Jean soit comparé à l'égoïsme des autres, qui s'affolent, tuent des chevaux, ne sont jamais mentionnés comme ayant la même tranquillité d'esprit. En convoquant deux évaluations différentes, en opposant les deux types d'individus, ceux qui coopèrent et ceux qui ne songent qu'à eux-mêmes, l'auteur prend position pour l'altruisme, exposant ses bienfaits.

### 3.3.2. Évaluations et traces de subjectivité; Jean, un symbole

La condamnation des gestes égocentriques, déjà présente dans *La Joie de vivre*, se prolonge dans les deux romans analysés dans ce chapitre, accompagnée d'une valorisation de la vaillance, de la fraternité et d'une mise en lumière d'un personnage à fortes dispositions altruistes. Cette évaluation est appuyée par les nombreuses traces de subjectivité du narrateur, par les symboles au sein de *La Débâcle*, ainsi que par le métatexte. Dans *La Terre*, une critique de l'égoïsme sordide, qui conduit au meurtre, émerge, ainsi qu'une critique d'une certaine mentalité paysanne. Car les habitants de Rognes sont loin de se démarquer par leur bonté : soucieux d'eux-mêmes, ces derniers sont presque tous hostiles aux étrangers et sont décrits comme égocentriques. Discutant de la possibilité d'établir un chemin de fer, ils ne pensent qu'aux avantages qu'ils peuvent eux-mêmes obtenir, sans se soucier des bienfaits collectifs : « Et, s'il n'avait pas de champ entamé, pourquoi donc aurait-il voté l'enrichissement des autres?<sup>384</sup> » Fermés à autrui, les paysans du roman présentent une mentalité que Zola semble considérer comme « propre à la paysannerie<sup>385</sup> ». De fait, il a noté dans ses dossiers préparatoires : « On a dit que le paysan est l'animal farouche, meurtrier, au milieu de

---

<sup>384</sup> LT, p.162

<sup>385</sup> Roger Ripoll, Préface de *La Terre*, 2006, p.9.

la terre bienfaisante et calme. Peindre cela, en évitant de trop pousser au noir [...] <sup>386</sup> ». Condamnés à représenter cette vision de l'écrivain, ne pouvant être autrement qu'égoïstes par ce parti-pris, les habitants de Rognes sont la peinture d'une partie abîmée de la France, une énième image des mauvais penchants, de ce qui va de travers, selon Zola. Il a en effet affirmé :

Nous cherchons les causes du mal social; nous faisons l'anatomie des classes et des individus pour expliquer les détraquements qui se produisent dans la société et dans l'homme. Cela nous oblige souvent à travailler sur des sujets gâtés, à descendre au milieu des misères et des folies humaines. Mais nous apportons les documents nécessaires pour qu'on puisse, en les connaissant, dominer le bien et le mal. <sup>387</sup>

Il n'y a que peu de bonté dans *La Terre*, donc, parce qu'au niveau idéologique, le roman semble surtout viser à critiquer ces individus qui ne songent qu'à eux, cette façon de penser entièrement égoïste qui ne peut mener à aucune évolution de la société. Cette critique implicite est d'ailleurs mise directement dans la bouche d'un des personnages, Canon, qui affirme :

On nous crie que vous êtes conservateurs, que vous ne laisserez pas faire...Conservateurs de vos intérêts, oui, n'est-ce pas? Vous laisserez faire et vous aiderez à faire tout ce qui vous rapportera. Hein? pour garder vos sous et vos enfants, vous en commettriez des choses! <sup>388</sup>

L'égocentrisme cruel, qui va jusqu'au viol et à l'assassinat, comme le prévoit Canon, éclate ainsi avec force dans *La Terre*. Tableau sombre, qui rend encore plus apparentes les nombreuses couleurs qui ressortent d'un roman tel *La Débâcle*; c'est par le contraste

---

<sup>386</sup> Émile Zola, *Dossier préparatoire de La Terre*, BnF, Ms. NAF10328, f.400 à f.424.

<sup>387</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, op.cit., p.85-86.

<sup>388</sup> LT, p.350.

entre les deux volumes que la valorisation des actes altruistes apparaît avec le plus de clarté.

Si le premier roman expose les atrocités de l'égoïsme à son comble, c'est les bienfaits de la fraternité, de la coopération et de la vaillance qui se démarquent dans le second, où Jean devient un symbole. Comte considère que seuls les instincts sympathiques permettent « [...] la vraie conception du problème humain, subordonner l'égoïsme à l'altruisme<sup>389</sup> ». Application indirecte de ces écrits du philosophe, cette subordination de l'égoïsme à l'altruisme est exposée dans l'amitié de Jean et de Maurice, où la subjectivité du narrateur vient mettre en valeur les actes des deux hommes : « N'était-ce point la fraternité des premiers jours du monde, l'amitié avant toute culture et toutes classes, cette amitié de deux hommes unis et confondus, dans leur commun besoin d'assistance, devant la menace de la nature ennemie?<sup>390</sup> » Cette valorisation de la coopération et des actes portés vers autrui va encore plus loin, Jean étant présenté de façon claire à la fin du roman comme le symbole d'une France saine. C'est par le biais d'un personnage que ce symbole est révélé, dans un discours indirect de Maurice, à l'agonie :

C'était la partie saine de la France, la raisonnable, la pondérée, la paysanne, celle qui était restée le plus près de la terre, qui supprimait la partie folle, exaspérée, gâtée par l'Empire, détraquée de rêveries et de jouissances; et il lui avait ainsi fallu couper dans sa chair même, avec un arrachement de tout l'être, sans trop savoir ce qu'elle faisait.<sup>391</sup>

---

<sup>389</sup> Auguste Comte, *Système de politique positive: ou, Traité de sociologie, instituant la religion de l'humanité*, op.cit., p.46.

<sup>390</sup> DB, p.152.

<sup>391</sup> DB, p.576.

Ce discours délégué présente Jean comme l'avenir de la France, comme la partie vigoureuse, opposée à un monde détraqué. Hamon mentionne :

[...] le fait de faire assumer le rendu du réel par la parole des personnages permettra à l'auteur, tout d'abord, de ne pas paraître l'assumer directement, donc également de mettre à une certaine « distance esthétique » la parole même de ses personnages, indépendamment des contenus visés et véhiculés, de se mettre par conséquent soi-même à une certaine « distance » (celle de « l'observateur », de « l'expérimentateur ») de ses personnages et de leur langage [...] <sup>392</sup>

Ce symbole évoqué par Maurice aurait pu être associé à sa propre idéologie personnelle, simple divagation d'un homme sur le point de mourir. Mais ce symbole qu'incarne Jean, le narrateur l'utilise et le prépare lui-même, plus tôt dans le roman :

Et, tout éclopé qu'il était, les cheveux collés encore par le sang de son éraflure, il se redressa, dans un besoin vivace de vivre, de reprendre l'outil ou la charrue, pour rebâtir la maison, selon sa parole. Il était du vieux sol obstiné et sage, du pays de la raison, du travail et de l'épargne. <sup>393</sup>

Rebâtir, agir avec sagesse, vivre à tout prix; les valeurs incarnées par Jean rejoignent également celles qu'incarnait Pauline, qui mettait tous ses espoirs dans l'importance de vivre, dans la possibilité d'améliorer l'existence des autres. Le métatexte laissé par Zola confirme également ce symbole, ce dernier ayant écrit : « Le mieux serait de faire de mon Jean le personnage central, l'âme même de la France, équilibré et brave, bien qu'attaché au sol. <sup>394</sup> » Personnage central incarné dans un homme à fortes dispositions altruistes, mais qui reste malgré tout un héros ordinaire, doté de défauts et de qualités, proche de la réalité. Cynthia Harvey mentionne que « [l]e héros, pour le naturaliste,

---

<sup>392</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'oeuvre littéraire*, *op.cit.*, p.140.

<sup>393</sup> DB, p.366.

<sup>394</sup> Émile Zola, *Dossier préparatoire de La Débâcle*, Ms. NAF10286, f.10.

n'est pas un surhomme doué de qualités exceptionnelles, tel Jean Valjean ou le Comte de Monte-Cristo, personnages forts dont le nom seul évoque l'idée de puissance, mais un homme ordinaire, banal, dont le nom est bientôt oublié.<sup>395</sup> » Pauline exposait un altruisme sans concession, ancré dans les sacrifices, ébauche d'une solution qui ne peut toutefois s'appliquer que difficilement dans la réalité. À travers Jean, l'auteur a proposé un modèle qui ne se dévoue pas entièrement et pas en tout temps, mais doté de qualités bienveillantes, d'empathie, bon pour les autres. La Joie de vivre présentait déjà, à travers les quelques malheurs de Pauline et son incapacité à soigner Lazare, les limites de l'altruisme, l'importance de ne pas se donner entièrement. Cette idéologie où l'altruisme est mis en premier plan, sans que l'individu ne doive s'oublier entièrement, est présentée à travers Jean. Le modèle n'est donc pas un Saint, ni quelqu'un d'irréel : c'est un homme banal, mais qui, à l'inverse des personnages de La Terre, se soucie du bien-être des autres.

### 3.3.3 Fins des personnages et fins des romans

C'est victorieux que les personnages à fortes dispositions égoïstes semblent d'abord présentés à travers leurs fins dans les deux livres. Buteau et Lise, en apprenant que Jean se réengage, sont soulagés : « C'était fini, ils allaient recommencer à vivre heureux.<sup>396</sup> » Ils ont la maison, la terre et leur ennemi part; tout semble donc indiquer qu'ils l'ont emporté sur ce dernier. Ils ont même « [...] un cri sauvage de victoire. Enfin, ils l'avaient donc foutu à la rue, l'étranger, l'usurpateur! Et ils y étaient rentrés,

---

<sup>395</sup> Cynthia Harvey, *op.cit.*, p.65.

<sup>396</sup> LT, p.480.

dans la maison, ils disaient bien qu'ils y rentreraient!<sup>397</sup> » Jean est quant à lui sans biens, ayant perdu sa femme, sa descendance, sa terre. Hamon mentionne :

Toute victoire, tout sentiment d'un personnage y est occupation d'un lieu désiré précis, et toute défaite est souvent expulsion vers un ailleurs, ou mise en réclusion dans un lieu imposé. [...] être victorieux, c'est aussi refouler les autres, notamment les déracinés, les nomades, les personnages « sans feu ni lieu », les adversaires idéologiques, soit dans ses espaces indifférenciés, dans des espaces intermédiaires [...], ou bien c'est enfermer en un lieu précis, mais éloigné, l'exclu psychologique, le transformer malgré lui en reclus [...]<sup>398</sup>

Jean est bien refoulé ailleurs, expulsé de chez lui, bel et bien perdant au niveau matériel. Il ne l'est toutefois pas au niveau psychologique et idéologique. Zola écrit à son sujet qu'il est « [b]on au fond, supérieur au paysan.<sup>399</sup> » Ses adversaires idéologiques sont ceux que l'auteur exclut ; les Buteau restent à Rognes, « [...] vermine sanguinaire et puante des villages déshonorant et rongant la terre [...]<sup>400</sup> », tandis que Jean continue d'avancer, occupant le lieu qu'il désire, soit le champ de bataille, tout en laissant derrière lui ces assassins, loin d'éprouver une rancune de vaincu, plutôt « [...] envahi de douceur et d'espoir<sup>401</sup> ». Cette fin de *La Terre* annonce la lumière que Jean portera dans *La Débâcle* et montre qu'en dépit des apparences, il n'est pas entièrement perdant. Quant à Chouteau, sa fin dans le second roman le montre victorieux de la mort<sup>402</sup>, assistant à une exécution. Mince victoire individuelle, qui ne

---

<sup>397</sup> LT, p.447.

<sup>398</sup> Philippe Hamon, *Le personnel du roman : le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, op.cit., p.229.

<sup>399</sup> Émile Zola, *Dossier préparatoire de La Terre*, BnF, Ms. NAF10329, f.5.

<sup>400</sup> LT, p.482.

<sup>401</sup> LT, p.481.

<sup>402</sup> DB, p.576.

peut camoufler l'échec de tous les individus à dispositions plus égoïstes qui l'ont suivi, allant à leur perte. Ricard affirme :

La sélection de groupe ne s'oppose nullement à la sélection individuelle, mais en dépasse les limitations. Par essence, quand des individus sont tous en compétition les uns avec les autres, ceux qui coopèrent le moins et profitent au maximum de la bienveillance des autres réussissent le mieux, mais quand ce sont des groupes qui entrent en compétition, ceux qui ont établi la coopération la plus forte sont les gagnants.<sup>403</sup>

Les individus à fortes dispositions égoïstes dans le groupe de Chouteau ont donc perdu, tous morts pendant la guerre, sauf un. Quant à Jean, c'est dans *Le Docteur Pascal* que sa fin définitive est mentionnée : il est « [...] revenu se fixer près de Plassans, à Valqueyras, où il avait eu la chance d'épouser une forte fille, Mélanie Vial<sup>404</sup>, la fille unique d'un paysan aisé dont il faisait valoir la terre; et sa femme, grosse dès la nuit des noces, accouchée d'un garçon en mai, était grosse encore de deux mois [...]»<sup>405</sup>. Marié, père et propriétaire d'une terre, Jean retrouve tout ce qu'il a pu perdre dans La Terre, loin d'avoir une fin négative, récompensé de cet espoir placé dans la vie et dans la reconstruction de la France.

C'est la conclusion d'une lutte entre l'altruisme et l'égoïsme que présente la fin de *La Débâcle*. Cette lutte enragée, présentée dans tout le roman, c'est Jean qui l'emportera. Zola décrit Maurice dans ses notes préparatoires comme « [...] l'autre

---

<sup>403</sup> Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*, op.cit., p.215,

<sup>404</sup> La décomposition du nom complet de la femme de Jean a révélé qu'il forme la courte phrase suivante "Aime la vie". Deux lettres n'y sont pas incluses : le n et le l. Simple hasard ou non ? Le narrateur ayant largement insisté sur l'importance de la vie, tant dans *La Joie de vivre* que dans *La Débâcle*, où Jean est plein d'espoir, cette "coïncidence" est intéressante et si elle ne peut être analysée profondément ici, elle méritait d'être relevée.

<sup>405</sup> Émile Zola, *Le docteur Pascal*, Paris, éditions Gallimard, 1893, p.126. Toutes les citations émanant du même livre seront identifiées sous le sigle DP.

partie de la France: les fautes, la tête en l'air, l'égoïsme vaniteux [...]»<sup>406</sup>. Mais cette autre partie de la France, cette personnification de l'égoïsme, est aussi incarnée dans Chouteau et ceux qui le suivent, tout comme dans les paysans de la Terre. L'analyse dans la partie précédente a démontré que c'est Jean, symbole de la partie saine de la France, qui a emporté la victoire. C'est donc aussi une victoire de l'altruisme sur l'égoïsme, à travers les larmes et les souffrances. Malgré l'horreur et les défaites, les cruautés commises, c'est sur l'espoir, tout comme dans *La Joie de vivre*, que se conclut le roman :

C'était bien pourtant la fin de tout, un acharnement du destin, un amas de désastres tels, que jamais nation n'en avait subi d'aussi grands : les continuelles défaites, les provinces perdues, les milliards à payer, la plus effroyable des guerres civiles noyées sous le sang, des décombres et des morts à pleins quartiers, plus d'argent, plus d'honneur, tout un monde à reconstruire! [...] Et pourtant, par-delà la fournaise, hurlante encore, la vivace espérance renaissait, au fond du grand ciel calme, d'une limpidité souveraine. C'était le rajeunissement certain de l'éternelle nature, de l'éternelle humanité, le renouveau promis à qui espère et travaille, l'arbre qui jette une nouvelle tige puissante, quand on en a coupé la branche pourrie, dont la sève empoisonnée jaunissait les feuilles.<sup>407</sup>

Fin révélatrice, qui proclame l'espérance en une humanité qui peut s'améliorer, qui se veut porteuse d'espoir, malgré les atrocités.

L'altruisme éclate avec des nuances dans *La Débâcle* et prend tout son sens, après la présentation des ténèbres dans *La Terre*. Zola voulait que son avant-dernier livre soit « [...] une leçon philosophique en même temps qu'un secret encouragement pour

---

<sup>406</sup> Émile Zola, *Dossier préparatoire de La Débâcle*, Ms. NAF10286, f.11

<sup>407</sup> DB, p.581.



l'avenir [...]»<sup>408</sup>. Leçon parfois dure, parfois douce, qui expose tant les bienfaits de l'altruisme que ses limites. Elle dévoile aussi les conséquences psychologiques et physiques de l'égoïsme, se soldant par l'espoir, l'espoir d'échapper au milieu, au mal du siècle, aux mauvais ouvriers gorgés de lectures mal digérées, qui tentent d'entraîner les autres vers le bas. Les anciens disciples de Zola lui ont reproché ses peintures sombres, écrivant :

Nous sommes persuadés que La Terre n'est pas la défaillance éphémère du grand homme, mais le reliquat de compte d'une série de chutes, l'irréversible dépravation morbide d'un chaste. Nous n'attendons pas de lendemain aux Rougon; nous imaginons trop bien ce que vont être les romans sur les Chemins de fer, sur l'Armée: le fameux arbre généalogique tend ses bras d'infirme, sans fruits désormais!<sup>409</sup>

Un abandon incisif, sous prétexte que l'arbre ne peut donner quoi que ce soit de bon. Zola, dans sa conclusion de *La Débâcle*, montre pourtant qu'il a tenu sa promesse et qu'il n'a jamais perdu de vue son objectif premier: montrer les plaies, les vices, le pire de l'homme, pour trouver la solution, la tige saine, qui donne les fruits tant attendus.

---

<sup>408</sup> DB, p.612. Propos d'Émile Zola relevé par Henri Mitterand dans *Le Gaulois*, 20 juillet.

<sup>409</sup> Paul Bonnetain, J.H, Rosny, L., Descaves, P., Margueritte et G., Guiche, « La Terre », *Le Figaro*, no 230, 3e série, 1887, p. 2, [En ligne].

## CONCLUSION

Zola clôture le cycle des Rougon-Macquart sur la victoire de l'altruisme sur l'égoïsme. Son dernier roman publié en 1893, le Docteur Pascal, résume toutes les œuvres précédentes, faisant une synthèse des personnages présentés et de l'idéologie exposée. Zola lui-même disait du Docteur Pascal qu'il devait « [e]xpliciter toute [s]a série [...] »<sup>410</sup> et nous considérons que l'œuvre est en effet importante. Elle relate l'histoire du médecin Pascal Rougon, homme passionné par la science et l'idée de tout guérir, qui tombera amoureux de sa nièce Clothilde. Nous n'avons pu analyser le roman en profondeur dans le cadre de ce mémoire, mais nous tenons à le citer à quelques reprises, afin de démontrer que ce dernier roman du cycle appuie les conclusions émises précédemment.

Nous avons vu au cours de cette recherche que de nombreuses théories alimentaient les œuvres du cycle, chacune d'elles ayant un élément qui a un lien avec notre sujet; on retrouve ainsi l'empathie dans la pitié de Schopenhauer, une définition de l'altruisme dans le positivisme de Comte et dans le naturalisme, un désir de peindre les hommes tant dans leurs vertus que dans leurs vices. La représentation du darwinisme social à travers certains personnages est quant à elle indéniable, notamment dans *La Terre* et dans *La Débâcle*, mais aussi dans d'autres livres du cycle, comme

---

<sup>410</sup> Émile Zola, *Dossier préparatoire de Le Docteur Pascal*, BnF, Ms. NAF10290, f.189. Par sa bonté, sa sensibilité et son souci des patients, ses gestes étant motivés par une réelle préoccupation pour autrui, nous classons ce dernier dans les personnages à fortes dispositions altruistes.

dans *Au bonheur des dames*<sup>411</sup>. Si Zola ne mentionne pas Spencer, attribuant à Darwin une théorie qui ne lui appartient pas entièrement, il cite correctement ses doctrines dans ses dossiers préparatoires lorsqu'il étudie les lois de l'hérédité et il a mis de l'avant la coopération dans *La Débâcle*, tel que Darwin le préconisait. On peut donc supposer que c'est plutôt le darwinisme social qu'il remettait en question et qu'il critiquait en peignant ces luttes sauvages, et non les théories de Darwin elles-mêmes.

Les théories sur l'altruisme de Batson et de Ricard s'appliquent très bien dans un cadre littéraire, où les motivations clairement évoquées permettent une catégorisation efficace et objective des personnages. Les deux auteurs ont fait valoir qu'il n'était pas nécessaire de se sacrifier pour être altruiste, ni d'éprouver les émotions d'autrui. La confirmation de ce sacrifice non nécessaire, nous la retrouvons à travers Jean dans *La Terre*, mais aussi dans *La Joie de vivre* et *Le Docteur Pascal*, les trois romans montrant que le sacrifice n'apporte pas forcément des conséquences positives. Le narrateur prend en effet soin de signaler, après que Pascal se soit sacrifié afin que Clothilde soit heureuse, que ce n'était pas obligatoire et que ce n'était pas forcément une bonne idée: « [...] il avait poussé le dévouement, l'oubli de lui-même, jusqu'à s'immoler, pour ce qu'il pensait être son bonheur, à elle. Et la tristesse des choses voulait qu'il se fût trompé, qu'il eût consommé ainsi leur malheur à tous<sup>412</sup> ». Comme les deux chercheurs, Zola ne montre pas le sacrifice comme étant un critère primordial de l'altruisme, ce

---

<sup>411</sup> Émile Zola, *Au bonheur des dames*, Paris, F. Bernouard, coll. « Les Rougon-Macquart », 1883, 448p. Nous ne pouvons analyser ce roman dans le cadre de ce mémoire, mais nous tenons toutefois à mentionner sa correspondance avec la représentation du darwinisme social. Plusieurs études opposent cette œuvre à la lutte du plus fort contre les faibles, à travers le personnage d'Octave Mouret.

<sup>412</sup> DP, p.388.

dernier n'étant pas valorisé. Par ailleurs, la présence de l'altruisme au sein des romans du cycle est certaine : bien que l'auteur ait parfois utilisé d'autres appellations, comme bonté ou charité, l'utilisation fréquente de ces termes montre que la présence des personnages à fortes dispositions altruistes et égoïstes n'est pas un élément banal et hasardeux. C'est volontairement que Zola a peint des êtres qui sont profondément marqués par le souci d'autrui ou égocentriques, comme le démontrent ses notes préparatoires<sup>413</sup>. En attribuant de telles caractéristiques à ses personnages, l'auteur a ainsi ouvert la porte à la critique qui pouvait ensuite s'attarder sur l'importance que prenaient de tels éléments sur l'idéologie des romans; or, cette recherche a prouvé que l'altruisme et l'égoïsme ont un impact considérable.

L'altruisme dans *La Joie de vivre* s'est présenté sous la forme du dévouement, de l'amour pour tous. Dans *La Débâcle*, il s'est manifesté dans la coopération, la pitié, le désir d'apaiser les souffrances. Les trois romans analysés présentaient la même constance dans cette manifestation de l'altruisme : une motivation portée vers le bien-être d'autrui. L'égoïsme présentait aussi des éléments similaires dans les différentes œuvres : la violence, l'instrumentalisation des autres et la pensée tournée vers soi en permanence. Les évaluations des personnages à fortes dispositions altruistes et égoïstes, faites tant par leurs pairs que par le narrateur, se sont aussi révélées comme suivant la même logique, et ce, dans tous les romans analysés. Le narrateur discrédite

---

<sup>413</sup> Plusieurs de ces notes ont été citées précédemment. Notons cette citation de Claude Roy, qui va dans la même logique de pensée : « Zola [...] jugeait les hommes sur les intentions de leurs moyens autant que sur leurs fins. Et il savait que si parfois la fin justifie les moyens, il est des moyens si vils qu'ils finissent par mettre fin aux fins les plus nobles. » Nous trouvons là la même méthodologie que nous avons appliquée aux romans analysés, en jugeant les personnages sur les moyens utilisés pour satisfaire leurs buts, ainsi que les buts en eux-mêmes. ROY, Claude (1870), préface à *La vérité en marche*, *Œuvres complètes*, Cercle du livre précieux, p.61.

les personnages égoïstes et valorise les personnages altruistes. Cette tendance s'accroît dans *Le Docteur Pascal*<sup>414</sup>, où ce dernier, montré comme crédible dès le début du roman, vient seconder les évaluations déjà portées par le narrateur précédemment. Les personnages à fortes dispositions altruistes semblent donc servir de véhicules idéologiques, messagers du sens véritable des œuvres du cycle.

Plusieurs facteurs agissent sur les dispositions de ces personnages, les poussant dans un sens ou dans l'autre. Bien que Zola voulait faire de l'hérédité le pivot central qui expliquait les réactions de ses personnages, l'analyse de cette dernière montre qu'elle est insuffisante pour expliquer les dispositions des altruistes. Les personnages à fortes dispositions égoïstes en subissent largement l'influence, héritant des gènes de leurs parents. Mais Jean, Pauline et Pascal échappent tous trois à l'hérédité et aux vices de leur famille<sup>415</sup>, « hasard » étonnant, comme si seul le dysfonctionnement de la théorie de l'hérédité pouvait expliquer l'apparition de personnages altruistes. Zola accordant une large importance à l'influence du milieu, le déplacement de l'individu vers un milieu social différent est aussi évoqué pour expliquer l'absence des vices qui

---

<sup>414</sup> Citons notamment ce passage, lorsque Pascal dévoile à Clothilde l'histoire de sa famille : « Puis, n'y avait-il donc que de la boue, dans ce fleuve débordé, dont il lâchait les écluses? Que l'or passait, mêlé aux herbes et aux fleurs des berges! » (DP, p.184) L'évaluation positive de Clothilde, personnage au début ambivalent puis à fortes dispositions altruistes, présente le docteur Pascal comme étant quelqu'un d'extrêmement crédible, de bon. Elle présente en même temps l'idéologie portée par le docteur, mais aussi par Zola : montrer la boue, mais aussi les fleurs, l'humanité fraternelle.

<sup>415</sup> Zola « [...] était parti du principe d'invention et du principe d'imitation, l'hérédité ou reproduction des êtres sous l'empire du semblable, l'innéité ou reproduction des êtres sous l'empire du divers. » (DP, p.88) Selon les plans des notes préparatoires, Pascal appartient à la catégorie « innéité », Jean a quant à lui une « élection de la mère » et Pauline est un mélange équilibré. La différence entre ces trois catégories montre que l'altruisme et l'égoïsme ne peuvent s'expliquer par l'hérédité, car la mère de Jean ne se démarquait pas par son altruisme et si Pauline était réellement un mélange équilibré de ses parents, qui étaient plutôt égocentriques, elle n'aurait pas pu démontrer un tel souci des autres. Seules quelques caractéristiques héréditaires émergent, sans qu'elles n'aient un réel impact. Qu'il le veuille ou non, Zola a donc fait échapper ses personnages à fortes dispositions altruistes aux lois de l'hérédité, n'y soumettant que ses personnages à fortes dispositions égoïstes.

auraient dû être transmis par l'hérédité. Mais l'analyse de *La Joie de vivre* et de *Le Débâcle* a démontré que le milieu n'est pas ce qui exerce le plus d'importance sur les personnages altruistes. Seule la nièce du docteur Pascal a vu ses dispositions altruistes augmenter, après avoir été déplacée de milieu<sup>416</sup>, mais il semblerait que ce soit plutôt le docteur Pascal lui-même qui l'ait influencée, confirmant l'idée selon laquelle les individus à fortes dispositions ont un impact considérable sur ceux qui sont plutôt ambivalents. Contrairement aux affirmations des critiques qui reprochaient à Zola de peindre des êtres sans âme, ces individus possèdent plusieurs qualités similaires qui sont fréquemment évoquées<sup>417</sup>. L'humilité, l'honnêteté, la douceur, la bonté, la tempérance sont ainsi les termes les plus fréquemment utilisés pour décrire les individus à fortes dispositions altruistes. Les individus à fortes dispositions égoïstes se démarquent quant à eux par leur forte ambition, leurs lectures mal digérées, leur absence de remords face à la violence utilisée et leur prépondérance à se favoriser en tout temps<sup>418</sup>. Les expériences passées et les valeurs, comme la justice et la joie de vivre, jouent également sur les dispositions des personnages, tout comme les

---

<sup>416</sup> L'impact de l'influence sociale sur un personnage à l'origine ambivalent est d'ailleurs sans équivoque, dans ce passage où Clothilde songe à ce qu'a fait Pascal pour elle: « Jadis, lorsque, toute petite, l'enlevant à un milieu exécrable, il l'avait prise avec lui, il avait sûrement cédé à son bon cœur, mais sans doute aussi était-il désireux de tenter sur elle l'expérience de savoir comment elle pousserait dans un milieu autre, tout de vérité et de tendresse. [...] Elle lui devait certainement le meilleur de son être, elle devinait la fantasque et la violente qu'elle aurait pu devenir, tandis qu'il ne lui avait donné que de la passion et du courage. » (DP, p.415) Si le milieu social a changé Clothilde, c'est parce qu'il était principalement constitué du médecin, personnages à fortes dispositions altruistes, qui l'a énormément influencée pendant de nombreuses années.

<sup>417</sup> Citons ainsi Louis Fourcaud, qui a écrit au sujet de Zola : « Il fait abstraction de leur âme, abstraction de leur cœur, abstraction de leur esprit. Restent leurs corps, leurs instincts. Zola ne voit en eux que des chiens à forme d'homme. Son fond propre, hélas! c'est la bestialité. » Louis Fourcaud, « Le fond de M. Zola », *Le Gaulois*, no 3032, 1877, p. 1, [En ligne]. L'analyse des personnages de Zola montre au contraire qu'un cœur est bien présent chez certains, qu'il y a lutte contre l'instinct et que plusieurs personnalités sont profondément développées.

<sup>418</sup> Ces différents défauts et qualités se retrouvent également dans les autres romans du cycle, en suivant la même logique : citons par exemple la mère de Pascal, Félicité, chez qui tous ces attributs peuvent être retrouvés.

sentiments: un individu à fortes dispositions égoïstes ne sera pas disposé à aider quelqu'un qui n'est pas dans son centre d'intérêt, s'il ne peut en tirer aucun avantage. Quant aux personnages à fortes dispositions altruistes, ils sont poussés tant par la fraternité que par l'amour des autres. Dans les trois romans, l'empathie est toutefois l'un des facteurs qui exercent le plus d'importance. Cet élément, considéré crucial par Batson, se montre particulièrement révélateur lorsqu'il oppose deux types de personnages : ceux à fortes dispositions égoïstes se montrent peu sensibles à la souffrance d'autrui, à l'inverse de ceux à fortes dispositions altruistes. L'absence totale d'empathie semble conduire inévitablement à des actes plus égocentriques, tandis que sa présence pousse à « [...] une charité ardente<sup>419</sup> ». Quant au contexte, il ne fait qu'exacerber certaines réactions, donnant certaines occasions d'agir. Rappelons toutefois, tel qu'il a été établi dans le second chapitre, qu'aucun facteur n'est entièrement responsable à lui seul des dispositions des personnages. C'est leur assemblage et leurs interactions mutuelles qui influencent les individus.

Par l'impact des gestes, les traces de subjectivité du narrateur et les fins des personnages, l'idéologie qui met en valeur l'altruisme est palpable au sein des romans analysés, dévoilant un modèle éthique basé sur la vie et la bonté. L'impact des gestes des personnages à fortes dispositions égoïstes s'est dévoilé plus positif au niveau matériel que psychologique. Mme Chanteau a obtenu beaucoup d'argent en volant Pauline, les Buteau ont obtenu la maison qu'ils désiraient et Chouteau est demeuré libre, alors que ses pairs ont été assassinés. Les personnages à fortes dispositions

---

<sup>419</sup> DP, p.420.

altruistes ont quant à eux moins d'avantages au niveau matériel : Pauline s'est retrouvée peu fortunée et Jean a perdu sa maison. Toutefois, la situation s'inverse lorsque la répercussion des gestes est analysée du point de vue psychologique : Mme Chanteau est troublée et son état psychique se dégrade; les Buteau sont longtemps intoxiqués par l'idée qu'on apprenne ce qu'ils ont fait et la mère du docteur Pascal, Félicité, est obsédée par l'idée d'obtenir les « [...] dossiers terribles, dont le cauchemar empoisonnait sa vie!<sup>420</sup> » Quant aux personnages à fortes dispositions altruistes, ils se démarquent par leur stabilité mentale. Pauline est heureuse et Jean, malgré toutes les épreuves, se sent serein, porté par un désir de reconstruire la France. La Dérive montre également que les gestes des égoïstes peuvent jouer contre eux en situation de survie, alors que les altruistes sont favorisés par la coopération, comme l'a affirmé Darwin. Dubois affirmait : « On posera tout d'abord que si le discours idéologique est à chercher dans le texte, il n'est pas immédiatement visible et ne se révèle que sous le texte, au prix d'une reconstitution.<sup>421</sup> » De fait, c'est l'assemblage des éléments mentionnés dans les différents chapitres qui permet de voir l'importance que prennent l'altruisme et l'égoïsme au sein des romans, que ce soit voulu par l'auteur ou non. Même si Zola voulait être objectif, l'évaluation des gestes des personnages par le narrateur et les traces de subjectivité forment une argumentation implicite, qui montre l'importance du souci d'autrui et de l'amour de la vie, tout en condamnant les actes trop individualistes. Ce modèle éthique se retrouve notamment dans les oppositions, nombreuses au sein des romans analysés: Pauline/Mme Chanteau, Jean/Chouteau, Félicité/Pascal. Les scènes de souffrance sont aussi décrites différemment, selon le

---

<sup>420</sup> DP, p.73.

<sup>421</sup> Jacques Dubois, *op.cit.*, p. 113.



personnage qui en est le principal protagoniste. Mais une autre argumentation se retrouve également exposée avec force, tant dans les romans que dans les notes préparatoires. C'est l'amour de la vie, mentionné par plusieurs personnages à fortes dispositions altruistes et abordé énormément dans *Le Docteur Pascal*. Ainsi, Clothilde songe :

Puisque toujours il faudra apprendre, en se résignant à ne jamais tout connaître, n'était-ce pas vouloir le mouvement, la vie elle-même, que de réserver le mystère, un éternel doute et un éternel espoir? [...] Et tout en elle aboutissait à une tendresse immense, venue de partout, noyant son être. Comme il était bon et gai, et quel amour des autres lui donnait sa passion de la vie! <sup>422</sup>

Nous pouvons retrouver dans cette passion de la vie le vitalisme qui, « [...] dès les environs de 1890 [...] prend, un peu partout en Europe, la relève d'une littérature crépusculaire, plaintive, escapiste, visiblement dépassée<sup>423</sup> ». Selon certains, Zola adhérait à cette doctrine « qui admet un principe vital distinct à la fois de l'âme et de l'organisme, et fait dépendre de lui toutes les actions organiques<sup>424</sup> ». C'est surtout dans la deuxième partie du cycle que ce vitalisme se dégage, principalement dans les derniers livres, après que Zola soit devenu père pour la première fois. Il voulait faire de la vie, la peindre et dire son importance. La chercheuse Basilio Kelly affirme : « [...] même dans les romans les plus noirs, ce qui ressort de tout, ce qui domine partout et toujours, sous une forme ou sous une autre, c'est l'incessant travail de la vie et son inéluctable triomphe. C'est à ce signe que se lit et [sic] reconnaît le naturalisme zolien<sup>425</sup>

---

<sup>422</sup> DP, p.419.

<sup>423</sup> Roger Bauer, « "Fin de siècle" et "décadence" comme catégories littéraires », *Neohelicon*, vol. 3, n° 3 (197509), 1975, p.86.

<sup>424</sup> Henri Mitterand, *Œuvres Complètes d'Émile Zola*, volume 10, 2004, p.1408.

<sup>425</sup> Benoudis Kelly Basilio, *La mécanique et le vivant: la métonymie chez Zola*, Histoire des idées et critique littéraire, Volume 324, Librairie Droz, Genève, 1993, p.53.

». Cet amour de la vie semble indissociable de l'altruisme, avec lequel il est en continuelle relation. Clothilde elle-même affirme que son amour des autres lui provient de l'amour de la vie que lui a transmis Pascal. Les analyses effectuées dans ce mémoire ont toutefois montré que plusieurs facteurs sont nécessaires pour induire l'altruisme, le seul amour de la vie étant donc insuffisant. Cette inversion de causes laisse malgré tout supposer que pour Zola, c'est l'amour de la vie qui induit l'altruisme, l'association de cet amour double (celui de la vie et celui des gens) étant pour lui l'une des solutions au mal du siècle.

Nous terminerons ce mémoire sur cette question, qui a guidé notre recherche : les personnages à fortes dispositions sont-ils finalement victorieux face aux personnages à fortes dispositions égoïstes ou au contraire, sont-ils condamnés d'avance? Si les éléments précédents ont donné de nombreuses pistes pour répondre à cette interrogation, c'est à travers les fins des personnages et des romans que cette réponse se confirme. La victoire de tous les personnages à fortes dispositions égoïstes dans le cycle des Rougon-Macquart n'est qu'apparence<sup>426</sup>: les romans étudiés ont démontré que si plusieurs individus s'enrichissent au niveau matériel, ils sont souvent perturbés, empoisonnés par leurs vices, obsédés par l'idée de tout perdre. C'est au niveau moral que se manifeste la victoire des personnages altruistes. Épanouis, ils ne sont pas présentés en proie au même trouble, décrits de façon positive. Leur fin est

---

<sup>426</sup> Bien que ce mémoire se soit penché plus spécifiquement sur *La Joie de vivre*, *La Terre*, *La Débâcle* et *Le Docteur Pascal*, nous avons comme hypothèse que les mêmes principes peuvent être retrouvés dans les autres œuvres du cycle. Il faudrait toutefois y analyser les personnages à fortes dispositions égoïstes et altruistes, ainsi que leurs fins, pour confirmer cette supposition. Nous croyons toutefois être parvenu à prouver qu'il est faux d'associer l'entièreté du cycle à « la victoire du plus fort » ; la présence de personnages altruistes et leur victoire viennent démontrer que ce n'est pas le cas.

d'ailleurs porteuse d'espoir, de renouveau : Pauline s'occupe de l'enfant de son cousin, Jean a une femme et des enfants et si le docteur Pascal meurt, il laisse une descendance. Dans l'ultime roman du cycle, la lutte finale est exposée et très soulignée: c'est la lutte entre Pascal et sa mère, entre l'altruisme mené par l'amour de la vie et l'égoïsme sans limites. Félicité semble avoir emporté la victoire après la mort de son fils. Elle est parvenue à détruire ses dossiers relatant les tares de la famille et elle savoure son succès, affirmant :

J'ai combattu, j'ai veillé toute ma vie, je n'ai vécu si longtemps que pour écarter les vilaines histoires et laisser de nous une légende glorieuse [...] Maintenant, c'est fini, notre gloire est sauve, ces abominables papiers ne nous accuseront plus, et je ne laisserai derrière moi aucune menace...Les Rougon triomphent.<sup>427</sup>

Un triomphe toutefois illusoire, car l'arbre généalogique est intact et Clothilde se souvient des histoires de chacun :

Elle se souvenait de la nuit d'orage, les phrases se complétaient, un commencement de mot évoquait les personnages, les histoires. [...] Et chaque débris s'animait, la famille exécrable et fraternelle renaissait de ces miettes de ces cendres noires où ne couraient plus que des syllabes incohérentes.<sup>428</sup>

Celle qui se croit victorieuse ne l'est donc pas et c'est sur l'échec de ce personnage à fortes dispositions égoïstes que se clôt le cycle, ainsi que sur l'espoir d'une génération nouvelle, issue des personnages les meilleurs. Michel Terestchenko affirmait :

Le lucre, la cupidité, le cynisme, la lâcheté, l'égoïsme, l'ambition, l'ensemble des vices humains, mais aussi la souffrance et la détresse, toute la palette, infiniment riche et diversifiée, de l'expérience humaine du mal constitue

---

<sup>427</sup> DP, p.406.

<sup>428</sup> DP, p.423.

un fonds inépuisable dans lequel romanciers, dramaturges et poètes ne cessent de s'alimenter, comme s'il s'agissait là, indiscutablement, d'une ressource bien plus riche et féconde du peu qui pourrait être tiré du bien, de la bonté et du bonheur.<sup>429</sup>

Les vices et la misère humaine qui constituent la toile de fond du cycle des Rougon-Macquart n'empêchent pas l'éclosion de la bonté et du bonheur, comme cela a été démontré dans ce mémoire. Encore faut-il s'attarder à ces aspects des romans, pour enfin percevoir l'espoir et ne pas distinguer qu'une triste condamnation de personnages voués à se faire dévorer par les plus forts.

---

<sup>429</sup> Michel Terestchenko, « La littérature et le bien », *op.cit.*, p. 427.

## BIBLIOGRAPHIE

### **Œuvres de Zola, dossiers préparatoires et articles de journaux**

ZOLA, Émile (1866), *Mes haines : causeries littéraires et artistiques*, G. Charpentier, Paris, 364p.

ZOLA, Émile (1871), *La Fortune des Rougon*, Paris, folio classique, 548 p.

ZOLA, Émile (1873), *Le ventre de Paris*, Paris, F. Bernouard., (coll. « Les Rougon-Macquart »), 368 p.

ZOLA, Émile (1875) « Gustave Flaubert et ses œuvres », *Le Messager de l'Europe*, Philippot, p. 351.

ZOLA, Émile (1880), *Le roman expérimental*, Paris, F. Bernouard, coll. « Oeuvres critiques », 358 p.

ZOLA, Émile (1880-1881), *Une campagne*, Paris, F. Bernouard, coll. « Oeuvres critiques », 327 p.

ZOLA, Émile (1883), *Au bonheur des dames*, Paris, F. Bernouard, coll. « Les Rougon-Macquart », 448 p.

ZOLA, Émile (1884), *La Joie de vivre*, Paris, éditions Gallimard, 390 p.

ZOLA, Émile (1885), *Germinal*, Paris, Fasquelle, 605 p.

ZOLA, Émile (1887), *La Terre*, Paris, éditions Gallimard, 608 p.

Zola, Émile (2012), *La Débâcle*, éd. David Baguley, dans A. Didier, P. Hamon, A. Pagès et P. Tortonese (dir.), *Oeuvres complètes – Les Rougon-Macquart*, XIX, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque du XIXe siècle », 973 p.

ZOLA, Émile (1893), *Le Docteur Pascal*, Paris, éditions Gallimard, 471p.

ZOLA, Émile (1899), *Fécondité*, Paris, F. Bernouard., 2v., coll. « Les quatre évangiles », 623p.

ZOLA, Émile (1978), *Correspondance*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Correspondance de Émile Zola ».

ZOLA, Émile, *Dossier préparatoire de La Débâcle*, BnF, Ms. NAF10286.

ZOLA, Émile, *Dossier préparatoire de La Terre*, BnF, Ms. NAF10328.

ZOLA, Émile, *Dossier préparatoire de La Terre*, BnF, Ms. NAF10329.

ZOLA, Émile, *Dossier préparatoire de Le Docteur Pascal*, BnF, Ms. NAF10290, f.189

### Ouvrages cités

BAFARO, Georges (1995), *Le roman réaliste et naturaliste*, Paris, Ellipses, 120 p.

BASILIO, Benoudis Kelly (1993), *La mécanique et le vivant: la métonymie chez Zola*, Histoire des idées et critique littéraire, Volume 324, Librairie Droz, Genève, 369p.

BAUER, Roger (1975), « "Fin de siècle" et "décadence" comme catégories littéraires », *Neohelicon*, vol. 3, n° 3 (197509), p. 69-86.

BATSON, C. D., Bolen, M. H., Cross, J. A., & Neuringer-Benefiel, H. E. (1986), « Where is the altruism in the altruistic personality? », *Journal of Personality and Social Psychology*, 50 (1).

BATSON, C. Daniel (1991), *The altruism question toward a social-psychological answer*, Hillsdale, N.J. L. Erlbaum, 268 p.

BATSON, C. Daniel (2011), *Altruism in Humans*, New York, Oxford University Press, 336 p.

BECKER, Colette (1992), *Lire le réalisme et le naturalisme*, Paris, Armand colin, 202 p.

BECQUEMONT, Daniel (2004), « Une régression épistémologique : le "darwinisme social" », *Espaces Temps*, p. 91-105, [En ligne], <[http://www.persee.fr/doc/espat\\_0339-3267\\_2004\\_num\\_84\\_1\\_4242](http://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_2004_num_84_1_4242)>.

BERNADINI, Jean-Marc (1997), *Le darwinisme social en France (1859-1918) : Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris, CNRS Éditions, [En ligne], <<http://books.openedition.org/editioncnrs/1681>>.

BLAVET, Émile (1892), « La Débâcle », *Le Figaro*, no 51, [En ligne].

BOEHM, Christopher (1999), « The natural selection of altruistic traits », *Human Nature*, vol. 10, n° 3 (199909).

BONNETAIN, PAUL, J.H, Rosny, L., Descaves, P., Margueritte et G., Guiche (1887), « La Terre », *Le Figaro*, no 230, 3e série, p. 2, [En ligne].

BORIE, Jean (1973), *Le Tyran timide: Le naturalisme de la femme au XIX siècle*, Coll. « Publications de l'Université d'Orléans U.E.R Lettres et Sciences Humaines », Paris, Klincksieck, 160 p.

BOULANGER, Éric (2016), « La posture de la honte: représentation du jeune homme dans « La débâcle » d'Émile Zola », *Le jeune homme en France au XIXe siècle: contours et mutations d'une figure*, Montréal, Figura, Cahier ReMix, n° 6, [En ligne], <<http://oic.uqam.ca/fr/remix/la-posture-de-la-honte-representation-du-jeune-homme-dans-la-debacle-demile-zola>>.

BOURDEAU, Michel (2003), « Auguste Comte et la religion positiviste : présentation », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. tome 87, no. 1, pp. 5-21.

BOURDIEU, Pierre (1984), *Questions de sociologie*, « Mais qui a créé les "créateurs" ? », Paris, Les éditions de Minuit, 277p.

COMTE, Auguste (1852), *Catéchisme positiviste ou Sommaire exposé de la religion universelle*, Paris, Carilian-Goeury, 388p.

COMTE, Auguste (1844), *Discours sur l'esprit positif*, Paris, Carilian Goeury et V. Dalmont.

COMTE, Auguste (1851), *Système de politique positive: ou, Traité de sociologie, instituant la religion de l'humanité*, Paris, L. Mathias, 473p.

DARWIN, Charles (1871), *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, Chicoutimi, J.-M. Tremblay, [En ligne], < <http://dx.doi.org/doi:10.1522/030141299> >.

DAUDET, Léon (1908), « La Réunion de la Salle Wagram », *L'Action française : organe du nationalisme intégral*, Paris, n.11, p.3, [En ligne].

DE VOGÜÉ, Eugène-Melchior (1892), « La débâcle », *Revue des Deux Mondes*, 3e période, tome 112, Paris.

DIXON, Thomas (2012), « La science du cerveau et la religion de l'Humanité : Auguste Comte et l'altruisme dans l'Angleterre victorienne », *Revue d'histoire des sciences*, n° 2.

DUBOIS, Jacques (1973), *L'Assommoir de Zola : société, discours, idéologie*, Paris, Larousse, 223 p.

FOURCAUD, Louis (1877), « Le fond de M. Zola », *Le Gaulois*, no 3032, p. 1, [En ligne].

GILLE, Philippe (1892), « La Débâcle », *Le Figaro*, no 173, [En ligne].

HAMON, Philippe (1983), *Le personnel du roman : le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Genève, Droz, 325 p.

HAMON, Philippe (1984), *Texte et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 227 p.

HARDEN, Habiba (1988), *Conflit et évolution dans « Au Bonheur des Dames » et « L'Argent » d'Émile Zola*, Emory University, ProQuest Dissertations Publishing.

HARVEY, Cynthia (à paraître), *Portrait du romancier en Bouddha: Balzac, Flaubert, Zola*, Nota Bene.

JULIEN, Dimitri (2012), *Influences et réceptions de la philosophie d'Arthur Schopenhauer dans la littérature française de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle*, Université Charles-de-Gaulle, [En ligne], < <https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/2119/files/2015/05/Mémoire-1-complet.pdf> >.

KOO, Halia (2017), « Du conte au roman: l'image du sang dans le programme littéraire et politique de Zola », *@nalyse*s, vol. 12, no 1, [En ligne].

LAPORTE, Antoine (1894), *Le naturalisme ou l'immoralité littéraire : Émile Zola, l'homme & l'œuvre*, Paris, Gautherin, 320 p, [En ligne].

LA ROCHEFOUCAULD, François (1963), *Maximes et pensées*, Lausanne, Éditions Rencontre, 257 p.

LECOMTE, Jacques (2012), *La bonté humaine : altruisme, empathie, générosité*, Paris, O. Jacob, 398 p.

MARTINO, Pierre (1969), *Le naturalisme français : (1870-1895)*, Paris, A. Colin., 203 p.

MITTERAND, Henri (2004), *Œuvres Complètes d'Émile Zola*, volume 10.

Général MOREL (1893), *À propos de "la Débacle"*, H. Charles-Lavauzelle, Paris, 40 p.

MOSCOVICI, Serge (2000), *Psychologie sociale des relations à autrui*, « Les formes élémentaires de l'altruisme », Paris, Psychologie Fac, 304 p.

NG, Lisa Suet Ying (2008), *Le Naturalisme Accidentel*, University of Calgary, Ann Arbor, 372 p.

(1988) *Nouveau Testament et Psaumes*, société Biblique canadienne, Mathieu 22:34-40.

(1988) *Nouveau Testament et Psaumes*, société Biblique canadienne, Saint Luc 10:29-37.



(1988) *Nouveau Testament et Psaumes*, société Biblique canadienne, 1ière épître de Saint Paul apôtre aux Corinthiens, 13:4-8

OLINER, Samuel et Pearl OLINER (1988), *The altruistic personality rescuers of Jews in Nazi Europe*, New York London Free Press Collier Macmillan, 448p.

PELLETIER, Jacques (1971), « Lukacs, lecteur de Zola », *Les Cahiers Naturalistes*, Paris, A17, n.41, p.71.

PICKERING, Mary (2011), « Le positivisme philosophique : Auguste Comte », *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, vol. 67, n° 2.

REFFAIT, Christophe (2006), « La renaissance de la nation selon La Débâcle d'Emile Zola », *Dix-Neuf*, vol. 6, n° 1 (20060401).

RIBOT, Théodule (1874), *La philosophie de Schopenhauer*, Paris, G. Baillière, 164 p.

RICARD, Matthieu (2013), *Plaidoyer pour l'altruisme*, Paris, NiL éditions, 772 p.

RIPOLL, Roger (1978), « Zola et le modèle positiviste », *Romantisme*, vol. 8, no 21, p. 125-135.

ROLDAN, Sébastien (2009), *Émile Zola et le pessimisme schopenhauerien : une philosophie de La joie de vivre*, [En ligne], <http://www.archipel.uqam.ca/2001/1/M10831.pdf> ».

ROLDAN, Sébastien (2012), *La pyramide des souffrances dans La Joie de vivre d'Emile Zola : Une structure schopenhauerienne*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 206 p.

ROY, Claude (1870), préface à *La vérité en marche*, Œuvres complètes, Cercle du livre précieux.

SCHOPENHAUER, Arthur (1900), *Pensées et fragments* (16e édition), traduits par J. Bourdeau, Paris, F. Alcan, 227 p.

SCHWARTZ, Shalom H. (2006), « Les valeurs de base de la personne: Théorie, mesures et applications », *Revue Française de Sociologie*, vol. 47, n° 4 (200610), p. 929-985.

SOBER, Elliott (1998), *Unto others the evolution and psychology of unselfish behavior*, Cambridge, Mass. Harvard University Press, 416 p.

TERESTCHENKO, Michel (2005), *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, Paris, La Découverte, 302 p.

TERESTCHENKO, Michel (2011), « La littérature et le bien », *Revue du MAUSS*, vol.



37, n° 1, p. 427-445.

TORT, Patrick (2005), *Darwin et le darwinisme*, Paris, PUF, collection « Que sais-je ? » n°3738, 128 p.

VINCENT de, Paul et Jules Gossin (1834), *Saint Vincent de Paul peint par ses écrits, ou Recueils des maximes, des conseils, des pratiques et des lettres de saint Vincent de Paul* / extrait et mis en ordre par M. Gossin, Paris, J.-J. Blaise.

(1889) *Journal du droit international privé et de la jurisprudence comparée*, Tome 16 [en ligne], <<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb344442139>>.

### **Ouvrages et articles consultés**

ANGENOT, Marc, (1986), « La lutte pour la vie: usages et migrations d'un idéologème », in Giuseppe Di Stefano et Russell McGillivray, dir., *La Locution*, Actes du colloque international de Montréal, Montréal.

BATSON, C. Daniel, (2002), « Justice motivation and moral motivation », *The justice motive in everyday life*, édité par Ross, M., et Miller, D., New York, Cambridge University Press, p. 91–106.

BATSON, C. Daniel (2010), « The naked emperor: seeking a more plausible genetic basis for psychological altruism », *Economics and Philosophy*, vol. 26, n° 2 (201007), p. 149-164.

BECKER, Colette (2016), « La Fortune des Rougon : de belles histoires de liberté, d'amour et de mort », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 116, no. 1, pp. 127-136, [En ligne].

BROWN, Stephanie L. et R. Michael BROWN (2006), « TARGET ARTICLE: Selective Investment Theory: Recasting the Functional Significance of Close Relationships », *Psychological Inquiry*, vol. 17, no 1, p. 1-29.

CABANÈS, Jean-Louis (2001), « Un monde avec un jugement sur le monde. Éléments d'une morale zolienne » (allocation au pèlerinage de Médan de 2001), *Les Cahiers naturalistes*, n° 76, p. 366.

CABANÈS, Jean-Louis (2014), « Comment s'écarter de Spencer? », Herbert Spencer en France, *Arts et Savoirs*, [En ligne], <<http://journals.openedition.org/aes/282>>.

CABANÈS, Jean-Louis, HAMON, Philippe, « La Charité », *Romantisme*, vol.180, n.2, 142p.

CHUNG, Ye Young (2009), « La “Dépense” chez Zola », *Littérature*, vol. 153, p. 75-85.

COMTE, Auguste (1835), *Cours de philosophie positive*, Paris, Borrani et Droz, 128 p.

DE WAAL, Frans B.M, « Putting the altruism back into altruism: The evolution of empathy », *Annual Review of Psychology*, vol. 59, p. 279-300.

GIRAUD, Frédérique (2011), « La double croyance dans le jeu littéraire d'Émile Zola », *CONTEXTES*, no 9 (20110901), [En ligne].

GUYAU, Jean-Marie (2016), « Le roman psychologique et sociologique », *L'art au point de vue sociologique*, Guyau, Lyon, ENS Éditions, [En ligne], <<http://books.openedition.org/enseditions/5997>>.

FRIGERIO, Vittorio (2005), « La réception d'Émile Zola chez les anarchistes », *L'engagement littéraire*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, [En ligne].

HOFFMAN, Martin L. (1981), « Is altruism part of human nature? », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 40, n° 1 (198101), p. 121-137.

JENNINGS, C. Bertrand (1979), « Le conquérant zolien : de l'arriviste au héros mythique », *Romantisme*, vol. 9, no 23, p. 43-53.

JENNINGS, C. Bertrand (1980), « Le troisième règne: Zola et la révolution copernicienne en littérature », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 80(3), p. 396-410.

KRUGER, Daniel J. (2003), « Evolution and altruism: Combining psychological mediators with naturally selected tendencies », *Evolution and Human Behavior*, vol. 24, n° 2, p. 118-125.

LYLE, Louise (2008), « Le Struggleforlife : Contesting Balzac through Darwin in Zola, Bourget, and Barrès », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 36, n° 3, p. 305-319.

MITTERAND, Henri (1980), *Le discours du roman*, Paris, Presses Universitaires de France, 266 p.

MITTERAND, Henri (1995), *Zola : la vérité en marche*, Paris, Gallimard, 176 p.

MITTERAND, Henri (2009), *Zola tel qu'en lui-même*, Paris, Presses Universitaires de France, 240 p.

MORANGE, MICHEL (2013), « Un retour du vitalisme ? », *Histoire de la recherche contemporaine*, Tome II - N°2, p. 150-155.

NISBETT, R.E., & Wison, T.D., (1977), « Telling more than we can know: Verbal reports on mental processes », *Psychological Review*, vol. 84, n° 3 (197703), p. 231-259.

POST, Stephen G., (2002), *Altruism & altruistic love science, philosophy, & religion in dialogue*, Oxford, New York Oxford University Press, 522p.

REFFAIT, Christophe (2016). « Le don, entre toute-puissance et pathologie », *L'Homme et la société*, vol. 200, no. 2, p. 205-222.

WILSON, David Sloan (2015), *Does altruism exist? : culture, genes, and the welfare of others*, New Haven London, Yale University Press : Templeton Press, [En ligne].

WILSON, Edward O. (2005), « Kin selection as the key to altruism: Its rise and fall », *Social Research*, vol. 72, n° 1, p. 159-166.